

1607/5050.

LETTRES
D'UN PERSAN
EN ANGLETERRE,
A SON AMI A ISPAHAN.

LETTERS
FROM THE
ENGLAND
A SON AMERICA



LETTRES
D'UN PERSAN
EN ANGLETERRE,
A SON AMI A ISPAHAN;
O U
NOUVELLES LETTRES
PERSANNES,

Où l'on trouve la continuation de l'histoire
des Troglodites, commencée par M. de
Montesquieu.

Nouvelle traduction libre de l'Anglois.



A LONDRES,
Et se trouve à Paris, chez J. P. COSTARD,
Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

M. DCC. LXX.





PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

ON n'a pas encore bien développé l'origine de ce mélange d'estime & d'antipathie que le Peuple Anglois & le Peuple Francois semblent avoir l'un pour l'autre. Aux yeux d'un Francois l'Angleterre est le pays des singularités : aux yeux d'un Anglois la France est celui des futilités & des modes : aux yeux de l'homme pensant la France &

vj *P R É F A C E.*

l'Angleterre font, comme tous les autres pays du monde, celui des vertus, des vices & des ridicules.

Le Peuple Anglois est notre rival de tous les temps. Tous les genres, tous les talens qui menent à la réputation & à l'immortalité, il les partage avec nous, ou plutôt il nous les envie. Ce Peuple qui Maîtrise ses Rois ne peut pas souffrir que ses voisins lui enlèvent la moitié de sa gloire. Cette espece de rivalité a cependant produit entre les deux Nations

P R É F A C E vij

une émulation très-vive & très-nécessaire dont les bons esprits ont profité; mais une antipathie violente a toujours prévalu dans un Peuple dont les sentimens ne sont jamais nuancés, mais toujours poussés à l'extrême ou au préjugé ou à l'injustice. Quoiqu'il en soit, la franchise des honnêtes Anglois ne leur a pas permis de nous refuser ce qui nous étoit du. L'Angleterre nous envoie sans cesse des admirateurs, & sa jalousie que son amour propre ne lui

viii *P R É F A C E.*

permet pas de vaincre, s'engage à peu de frais sur nos ridicules, nos modes & nos manieres, sans songer que nos sottises ont trouvé leurs premiers Censeurs au sein même de la France. Ces ridicules prétendus sont l'objet de toutes les satyres, de presque tous les drames qui amusent le Public de Londres, tandis que la classe d'hommes qui mérite réellement le titre de penseur qu'on donne à tout Anglois, nous venge par ses voyages, par l'étude qu'elle fait de

P R É F A C E ix

nos mœurs, de nos coutumes, par la lecture de nos livres & par l'usage qu'elle en fait dans les siens.

Il faut pourtant avouer que le François n'a pas été plus juste en jugeant l'Angleterre: il n'a vu dans l'Anglois qu'un homme qui *baragouine* la langue françoise, qui porte un habit qui n'est pas fait comme le sien, qui affecte le plus qu'il peut de ne pas lui ressembler, & qui n'a pas même, dans toute la force du terme, ce qu'on appelle à Paris des *grâces*;

viii *P R É F A C E.*

permet pas de vaincre, s'engage à peu de frais sur nos ridicules, nos modes & nos manieres, sans songer que nos sottises ont trouvé leurs premiers Censeurs au sein même de la France. Ces ridicules prétendus sont l'objet de toutes les satyres, de presque tous les drames qui amusent le Public de Londres, tandis que la classe d'hommes qui mérite réellement le titre de penseur qu'on donne à tout Anglois, nous venge par ses voyages, par l'étude qu'elle fait de

P R É F A C E ix

nos mœurs, de nos coutumes, par la lecture de nos livres & par l'usage qu'elle en fait dans les siens.

Il faut pourtant avouer que le François n'a pas été plus juste en jugeant l'Angleterre: il n'a vu dans l'Anglois qu'un homme qui *baragouine* la langue françoise, qui porte un habit qui n'est pas fait comme le sien, qui affecte le plus qu'il peut de ne pas lui ressembler, & qui n'a pas même, dans toute la force du terme, ce qu'on appelle à Paris des *grâces*;

α **P R É F A C E.**

qui va rêvant sans cesse ;
cherchant la solitude &
point du tout fait pour la
société. D'après ce point de
vue, le François a rappro-
ché deux objets disparats,
& il a donné à son voisin les
deux titres bien contrastans
de fou & de penseur.

Ces jugemens peu réfléchis & qui partent de la rivalité de deux Peuples faits pour s'estimer, se sont insensiblement gravés dans tous les esprits. De-là l'opinion de l'Anglois, que notre Nation est légère, futile & dif-

PRÉFACE. *xxj*

simulée; de-là l'opinion du François que l'Anglois est bizarre, singulier & fantasque, & que sa moindre folie est de savoir se taire & se pendre en badinant. On prie le lecteur d'observer qu'on ne parle ici du Peuple Anglois qu'en général; car, comme on l'a déjà dit de l'Angleterre, il y a aussi en France des hommes qui savent apprécier le mérite des Anglois, & qui les jugent d'après leurs vertus & non d'après les actions de quelques malheureux ren-

xij PRÉFACE.

fermés dans *Bedlam*, ou qui méritent d'y être logés pour le reste de leurs jours.

Deux Ecrivains célèbres parmi les grands hommes de ces deux Nations, ont jugé chacun la leur : couverts du manteau Asiatique, ils ont voulu la voir avec des yeux non prévenus.

Montesquieu à peint les François tels qu'ils sont : en grand homme, tel qu'il étoit, il a répandu dans son ouvrage, (1) cette fine

(1) Lettres Persannes.

P R É F A C E. *xiiij*

plaisanterie qu'il fut seul
manier avec force, en in-
téressant les Sages, les Ci-
toyens, les Petits-Mâîtres
& les Femmes.

Milord Litteleton, aussi
Philosophe, n'a pas em-
prunté les mêmes attraits.
Il ne faut pas s'attendre à
trouver dans son livre la lé-
gèreté & la délicatesse qui
caractérisent celui de l'il-
lustre Magistrat; mais l'on
en fera bien dédommagé
par les vues profondes de
l'Historien, du Philosophe
& de l'homme de Lettres.

xiv PRÉFACE.

Le premier a voulu plaire à des hommes qui ne veulent pas toujours penser ; le dernier à des hommes qui pensent presque toujours , ou qui veulent du moins passer pour *penseurs*.

Le génie des deux Peuples a fourni divers matériaux à ces deux grands hommes ; & le desir de plaire aux personnes de goût, les a forcé de s'en servir.

Mais la différence entre ces deux génies est-elle si grande ? J'en atteste ceux qui ont lu les deux ouvra-

PRÉFACE. xv

ges ou qui les liront. J'ouvre Montefquieu, & je trouve parmi les François, des fots ou des petits-mâîtres, des prudes, des coquettes, des maris jaloux & trompés, des joueurs, des courtisannes, & des hommes de mérite; beaucoup de vices, quelques vertus, des ridicules & des révolutions dans les mœurs & dans le gouvernement.

J'ouvre Littleton; voilà les mêmes êtres, les mêmes objets: voilà à quelques nuances près, Paris dans

xxvj *PRÉFACE.*

Londres. Un Anglois est cependant fort différent d'un François. D'où naît donc ce grand contraste entre les deux Nations? L'homme est par tout le même, la nature ne fit pas trois especes différentes de l'Anglois, du François, du Chinois, c'est toujours l'homme; mais les loix, mais les coutumes, mais le climat ont fait de cet homme un Anglois, un François, un Chinois.

L'Anglois est à Paris, ce que le François est à Londres. L'ouvrage de Montef

P R É F A C E. xvij

quieu & celui de Littleton le prouvent. Enfin pour abréger ce parallele & cette Préface beaucoup trop longue, l'ouvrage de Montequieu renferme peut-être plus d'objets & plus de grands objets. J'y vois une foule de caracteres fortement dessinés; l'Espagnol, l'Italien, le François, &c. y sont également peints; mais avec cette force, cette vérité, cette chaleur qui caractérisent l'homme universel. Littleton ne peint que l'Anglois, & ce Peuple

xviiij *PRÉFACE.*

suffit à son pinceau; tout dans son ouvrage respire cette liberté à laquelle le génie Anglois doit tout. Les chimeres des Orientaux, leurs allégories, leur système y prennent l'air du Nord: c'est un Persan qui écrit, mais c'est un Anglois qui a dicté.

Il est inutile, je pense, de parler de ma traduction; j'ai assez long-temps parlé de l'ouvrage Anglois: ceux qui n'entendent point cette langue, pourront peut-être me savorer gré de leur avoir

PRÉFACE. *xix*

fait connoître un bon livre; & ceux qui l'entendent auront recours à l'original, & ils feront bien. Je suis cependant obligé de dire qu'on ne doit pas être surpris d'y trouver quelque fois des sentimens qui ne s'accordent pas avec notre façon de penser; on distinguera aisément du reste, ce qui porte l'empreinte des préjugés reçus en Angleterre d'avec les principes que nous devons suivre. C'est pourquoi l'on s'est cru dispensé d'ajouter des correc-

xx *PRÉFACE.*

tifs à plusieurs endroits du
texte où l'Auteur s'exprime
avec une liberté qu'il ne
nous est pas permis d'avoir,
& que par conséquent nous
devons désapprouver.





LETTRES
D'UN PERSAN

EN ANGLETERRE
A SON AMI A ISPAHAN.



LETTRE PREMIERE.

Selim à Mirza.

TU fais, mon cher Mirza, les raisons qui m'ont fait quitter Ispahan & voyager en Angleterre; les récits que nous faisoit Usbec de ce qu'il avoit vû dans les parties de l'Europe qu'il avoit parcourues, nous firent naître le desir

A

2 NOUVELLES LETTRES

de connoître les autres, & sur-tout cette Isle fameuse dans laquelle Usbec n'a jamais voyagé & dont il ne nous a donné que des notions très-impairaites.

Ce fut à sa sollicitation que nous entreprîmes ce voyage, & nous étions prêts à partir lorsque les ordres supérieurs du Sophi, notre Maître, t'appellerent aux pieds de son trône sacré.

Je ne pouvois me résoudre à partir sans toi, & j'étois moins effrayé des périls du voyage que de l'ennui d'être seul. C'est l'être en effet, que d'habiter au milieu d'une multitude étrangere. Un Peuple entier ne dédommage pas de l'absence d'un ami; mais il fallut céder à tes instances. L'espoir d'enrichir ton ame des connoissances dont elle est si avide, & d'y verser les sciences qu'un sort capricieux a créées pour un autre hémisphere, adouci-
soient l'horreur de cette perspective.



Mon voyage fut heureux. Je trouve ce pays bien digne de notre curiosité. Les recommandations que m'a données Usbec pour quelques Anglois qu'il avoit connus à Paris, m'ont servi beaucoup.

A force d'étude, la langue de ce pays me devient naturelle, j'en fais à la fois l'esprit & l'accent. Ma conversation dément déjà mon habit, & je veux qu'avant trois mois, l'Anglois le plus connoisseur me prenne pour son Compatriote.

Je m'appliquerai principalement à étudier le gouvernement Anglois ; il est fort différent de celui de la Perse. Usbec en a conçu une très-grande idée. Quoiqu'il ne l'ait contemplé que de loin & qu'il en ait jugé sur les récits de quelque François jaloux, ou de quelque Anglois enthousiaste. C'est chez un Peuple qu'on apprend à le connoître & non chez ses voisins.

4 NOUVELLES LETTRES

Je te rendrai un compte exact des mœurs singulieres & bizarres de cette Nation ; si j'en juge par ce que j'ai déjà observé , je crois cette matiere inépuisable ; c'est un tableau toujours varié qui se multiplie , disparoît , se reproduit encore & n'est jamais le même.

Communique mes lettres à Usbec ; il aura le soin de t'applanir les difficultés & de te faire sentir plus vivement les objets ; mais prenez garde tous les deux de regarder comme faux ce qui pourroit vous paroître inconcevable. Les habits & les raisonnemens des hommes different tellement d'un climat à l'autre , que ce qui paroît l'excès de la folie dans un pays , peut être regardé dans un autre comme le comble de la sagesse.



LETTRE II.

Selim à Mirza.

LES Spectacles d'une ville sont les premiers objets de la curiosité d'un étranger : je fus conduit la nuit dernière à celui qu'on appelle l'Opéra. C'est un concert de musique qui a pris naissance en Italie & qui est étranger à ce pays à tous égards. Il fut exécuté dans une salle magnifique. Si notre Empereur y eût été, il n'eût regretté ni son Palais ni son Sérail. Il auroit vu des femmes semblables aux siennes à l'esclavage près. Plusieurs d'entr'elles auroient fait mourir de jalousie la Sultane favorite, & les immortelles Ouris ne les verroient pas sans dépit. On ne voyoit point d'Eunuques parmi elles ; mais un d'eux chantoit sur le théâtre ; & par ses airs

6 NOUVELLES LETTRES

tendres & lascifs il paroïssoit être là ;
plûtôt pour les exciter à la volupté
que pour être le gardien de leur vertu.

Au lieu de l'habit qui leur est des-
tiné, il portoit une cuirasse & s'appel-
loit Jules César.

Je demandai qui étoit ce Jules
César, & s'il avoit été fameux chan-
teur ? On me répondit que c'étoit un
Guerrier célèbre de l'ancienne Rome,
qui avoit conquis le monde entier &
séduit la moitié des femmes de son
pays.

J'allois exprimer mon admiration
de le voir si bien représenté, lorsque
j'entendis deux Dames assises près de
moi s'écrier ! ah qu'il est séduisant !
Quelle voix ! Quelle harmonie ! Je ne
puis m'empêcher de l'aimer.

Juste Dieu ! dis-je en moi-même,
qui croiroit que les femmes de ce pays
pussent se passionner à ce point pour
des Eunuques ? Il me semble pourtant

qu'elles ont assez d'hommes auprès d'elles.

Je fus interrompu dans mes réflexions par un Gentilhomme qui soutenoit avec assez de force que la musique & le chanteur étoient détestables.

Ne soyez point surpris de son obstination, me dit mon conducteur. L'on ne pourra jamais le persuader, il est du parti contraire, & il ne vient ici que pour essayer de persuader aux oreilles délicates qu'elles ne sont point émuës, & aux ames sensibles qu'elles ne sont point attendries. Il se fait une étude de combattre le sentiment par des sophismes. Rien n'est beau, selon lui, que ce qui est démontré. Le spectateur, avant de s'attendrir, doit consulter les regles de l'art. En un mot, c'est le chef du parti raisonneur ; pour moi je suis de celui des cœurs sensibles. Je laisse un champ libre à sa critique ;

8 NOUVELLES LETTRES

& n'oppose qu'une larme à tous ses raisonnemens.

Comment, m'écriai-je, vous avez des partis en musique? Oui, répliquait-il froidement, on est convenu de ne rien juger à l'aide de ses sens & de sa raison; mais de ne voir, de n'entendre & de ne penser que par les yeux, les oreilles & l'esprit du parti dans lequel les circonstances ou le hazard nous ont engagés.

J'espere, dis-je, qu'un étranger a le droit d'être neutre dans vos divisions & qu'il peut avoir un sentiment libre. Votre musique est bien loin de m'enflammer assez pour prendre aucun parti pour elle, elle seroit bien plus propre à me jeter dans une espèce d'assoupissement. La musique des Persans, tour à tour sublime & touchante, va chercher l'ame, l'élève; la remue, la pénètre, l'embrase; & lorsque j'écoute la vôtre, mon seul

P E R S A N N E S.

sentiment est de n'en éprouver aucun.

Imaginez que vous êtes ému , me dit mon ami , aidez à votre ame à s'enflammer & vous partagerez l'émotion générale. Croyez-moi , étudiez notre musique , prenez les leçons de quelque Maître célèbre , vos oreilles s'accoutumeront aux vibrations mâles qui caractérisent notre harmonie. Revoyez alors notre Opéra , & vous laisserez tomber malgré vous , dans votre cœur quelque étincelle de ce feu dont tous les spectateurs sont animés.



L E T T R E III.

Selim à Mirza.

CURIEUX de connoître par quels sermens l'homme dans ce pays s'unit à sa compagne, & comment les loix dirigent l'instinct de la nature, je fus obligé de me transporter dans une de leurs Mosquées ; car on compte ici le mariage parmi les cérémonies religieuses, & c'est là, je pense, une des raisons pour laquelle plusieurs ne s'empressent guère de la remplir. Je vis au pied des autels deux couples prêts à s'unir ; c'étoient un vieillard & une jeune fille, une vieille femme & un jeune garçon.

J'étois surpris d'un choix si bizarre ; mais on me dit que des trésors immenses rendoient à la vieillesse tous les charmes du bel âge ; que c'étoit une

maxime liée avec les mœurs du siècle, & qu'il falloit être Persan pour la défavouer. Quoi, disois - je en moi-même, peut-on profaner ainsi le plus doux des liens? Quel mélange monstrueux d'intérêt & de volupté! Achete-t-on le plaisir?

Je ferois un heureux mariage de ces quatre personnes, dis-je à mon Ami, je donnerois les deux femmes à ce jeune homme qui n'est pas riche, & je lui donnerois encore le vieillard pour lui servir d'Eunuque.

Pendant la cérémonie, j'observois la contenance de la jeune fille & je voyois que, quoique sa tête fût dans les bras du sexagénaire décrépît, ses yeux & son cœur étoient fixés sur le jeune homme qui n'avoit pas vingt ans, & celui-ci, avec des regards plus éloquens encore, sembloit lui dire qu'il ne vivroit que pour elle, malgré les sermens qu'il venoit faire aux pieds de sa

12 NOUVELLES LETTRES

vieille épouse. On voyoit même dans les yeux du Prêtre, qu'il auroit mieux aimé finir la cérémonie que la commencer, & sur ma parole il étoit assez bien qualifié pour ce double ministère.

Je ne pus m'empêcher de rire lorsque je les entendis se jurer mutuellement un amour éternel, comme si l'homme pouvoit répondre un jour de ses inclinations ; quoiqu'en effet ils pussent se promettre, sans se parjurer, de s'aimer toute la vie aussi bien qu'ils s'aimoient alors.

Nous ne pouvons assez nous féliciter d'être nés dans un pays où la raison, de concert avec la nature, laisse au plaisir le soin de former les nœuds du mariage, d'en fixer la durée, & ne souffre pas qu'ils soient fouillés par un vil intérêt ou par une odieuse politique.

L E T T R E I V.

Selim à Mirza.

L'ON m'a conduit ce matin à un spectacle bien différent de cet Opéra dont je t'ai fait une description. Celui-ci est particulier à l'Angleterre. Les spectateurs sont placés dans des galeries qui ressemblent à une espece de cirque. Au milieu se trouve l'arene où l'on ne voit ni Musiciens ni Eunuques; mais des Sangliers, des Ours, des Dogues & des Hommes qui se combattent. Plus ces animaux se déchirent, plus la scène est ensanglantée & plus le plaisir redouble. Chaque coup de griffe, chaque nouvelle plaie excite un cri de joie. J'étois ému, j'étois attendri sur le sort de ces animaux, victimes dévouées aux plaisirs d'un Peuple barbare; mais je ne don-

14 NOUVELLES LETTRES

j'ai pas une larme à ces méprisables
 athlètes qui outragent la nature pour
 un schelling, qui ne comptent pour
 rien des jours qu'ils pouvoient rendre
 utiles à la patrie. Quand l'homme a
 osé se mépriser lui-même, quels droits
 a-t-il sur l'estime des autres? Je jetois
 sur eux des regards d'indignation,
 c'étoient eux qui me sembloient des
 bêtes féroces. Cependant je regardois
 ce spectacle comme une preuve du
 génie martial de ce Peuple, & je tâ-
 chois de découvrir dans cette férocité
 l'esprit de liberté qui le caractérise,
 l'orsqu'un François assis à mes côtés,
 indigné de cette barbarie, reprochoit
 à mon ami de m'avoir conduit à cette
 scène d'horreur. Vous avez trompé
 votre ami, lui dit-il. Un étranger ne
 court au spectacle que dans l'espoir
 d'applaudir au triomphe de l'humanité:
 le Persan la voit outragée sur cette
 arene sanglante. Mon ami convint

avec lui qu'on ne devoit pas autoriser un spectacle si cruel dans des pays policés; mais un Gentilhomme qui étoit placé au-dessous de nous les regarda tous les deux d'un œil sévère, où je lus aisément qu'il n'étoit pas de leur avis. Il portoit une perruque noire & courte; il avoit des bottes & tenoit dans ses mains un long fouet, qu'il agitoit pour applaudir aux combattans & pour échauffer le carnage. A son air farouche on eût dit qu'il avoit combattu plus d'une fois & gagné plus d'un prix, & que ces jeux effroyables avoient été ceux de son enfance. Son langage étoit aussi grossier que sa figure; cependant il ne manquoit pas de sens commun. J'imaginai, Monsieur, à vos discours, dit-il à mon Ami, que vous êtes né à la Cour, & je ne suis pas surpris que vous désapprouviez ce spectacle; mais permettez-moi de vous dire que si nos

16 NOUVELLES LETTRES

ennemis venoient en foule pour voir l'Angleterre, bien peu s'arrêteroient dans les Palais des Rois : ce n'est pas là où ils apprendroient à connoître notre Nation & à la craindre. Nous vivons en effet dans un pays policé, comme vous le dites très-bien ; mais je ferois souhaiter que dans certaines occasions nous puissions songer un peu que la politesse énerve le courage, qu'on devient foible à force d'être sensible, & que pour trop chérir l'humanité on cesse souvent d'aimer sa patrie. Ce raffinement dans les mœurs tend à la mollesse & conduit peu à peu à l'esclavage. Nous parviendrons à haïr les combats sérieux & utiles, lorsque nous aurons perdu l'habitude d'en retracer l'image dans nos jeux & dans nos plaisirs. Vous, Gentilshommes polis, vous tenez pour la Rome moderne où se trouvoient des Baladins, des Eunuques, la corruption & l'esclavage.

Moi

Moi je suis pour l'ancienne, je veux
des Gladiateurs & la liberté; & pour
nous laver du reproche de barbarie
que nous fait ce François, je pourrois
lui dire qu'un de ses Rois a fait re-
gorger de sang ses propres Etats & ses
Frontieres; qu'il a changé une partie
de l'Europe en un désert affreux pour
régner sur des morts avec le titre de
Conquérant.





L E T T R E V.

*A Kouli Mollack, Gardien de la
tombe à Médine.*

TRÈS vénérable Mollack, je crains qu'il n'y ait de la témérité à t'écrire, je frissonne & je suis consterné; que penseras-tu lorsque tu recevras une lettre infectée de l'air d'un climat impur & profane. Ta sainteté égale celle des Anges qui gardent avec toi la tombe sacrée. Ton ame continuellement avec le Prophète, pure & sans tache, ne descend jamais sur cette terre sacrilège. La vaine gloire du monde ne te touche pas, tu ne cherches qu'à faire le bien, plus humble que le ver qui rampe dans la pampre des herbes, si l'on t'offroit des richesses tu les foulerois à tes pieds. Si le Sultan ton Maître vouloit te consulter sur des affaires tem-

porelles, tu lui dirois que toutes tes connoissances sont attachées au livre de la divinité; que c'est vers lui que tes pensées prennent leur essor, que ton être s'élève. Que puis-je donc te dire, divin Mollack, qui soit digne un moment de ton attention? Te parlerai-je des loix & des coutumes du Peuple avec lequel je vis? Non, ces sujets sont profanes, & ne méritent pas de te distraire de tes méditations profondes. Je te dirai des choses plus conformes à ta sainteté. C'est que la véritable religion s'introduit peu à peu parmi ces Peuples infideles. Un rayon de lumiere échappé du temple de Chaaba, a percé la profondeur des ténèbres qui les environnoient & leur donne la douce espérance d'une clarté plus vive. Le précepte le plus difficile de notre loi est reçu parmi eux; il y en a déjà plusieurs qui s'abstiennent de l'usage du vin.

20 NOUVELLES LETTRES

Cette défense si souvent violée par les Musulmans est ici religieusement observée, & je suis assuré que la secte de ces buveurs d'eau croît de jour en jour. Les Prêtres sont alarmés de cette nouvelle pratique qu'ils regardent comme très-funeste à leurs intérêts. Ils sont bien loin d'encourager par leur exemple une telle innovation. Bientôt on les verra d'un pas chancelant conduire les hommes au ciel le verre à la main ; mais malgré leurs efforts, la vérité l'emporte. L'ivresse, si chère aux Peuples du Nord, est rejetée au rang des vices, & nous avons lieu d'attendre une réformation générale.



LETTRE VI.

Selim à Mirza.

C'EST une loi reçue en Angleterre que lorsqu'un débiteur est insolvable, les créanciers peuvent se saisir de sa personne & la détenir dans les prisons jusqu'à ce que ses dettes soient acquittées. Ma curiosité me conduisit l'autre jour dans un de ces caveaux, dont les voûtes ne retentissent que de gémissemens & de cris lugubres. Mon cœur saigne encore au souvenir des objets qui s'offrirent à ma vue. J'interrogeai ces infortunés sur les causes de leurs malheurs, & je vis que la fortune avoit par-tout les mêmes caprices & frappoit les mêmes coups. J'y remarquai cependant une manie bizarre & funeste inconnue dans nos climats. Un de ces prisonniers qui portoit dans ses regards

22 NOUVELLES LETTRES

la mélancolie la plus sombre, me dit qu'il avoit été possesseur d'une fortune assez considérable, & que son bonheur avoit égalé ses desirs jusqu'au jour où il lia connoissance avec un homme savant dans la Jurisprudence. On appelle ici Avocats les interpretes des loix. Celui-ci jetta les yeux sur de vieux écrits de sa famille, découvrit certains parchemins qui lui donnoient des droits sur la propriété de son voisin. Cet honnête Avocat lui conseilla d'intenter un Procès à ce paisible possesseur : il poursuivit cette affaire pendant vingt ans avec tant de passion qu'il en perdit l'esprit, fit la fortune de son Avocat, réduisit son voisin à la mendicité, & n'eût pas plutôt gagné sa cause que ses créanciers se saisirent des deux propriétés & l'envoyèrent jouir de sa victoire au fond d'une prison.

Je plains cet insensé & je péné-

traî dans un autre cachot. J'y apperçus un jeune homme, au regard étincellant, à la démarche assurée, qui sembloit jouer avec ses fers & défier la fortune qui l'accabloit. Il avoit consommé en peu de temps le fruit des travaux de ses ancêtres, & toute sa fortune avoit passé entre les mains d'un interprete des loix, d'une espece différente, qu'on nomme ici Procureur. Celui-ci l'enveloppa dans un labyrinthe d'hypotheques, pensions, billets & autres affaires dont il ne put se débarrasser. Je le trouvai fort attentif à feuilleter des livres de droit, il me dit qu'ils faisoient son unique étude, & qu'il espéroit avec leur secours s'élever à une fortune bien plus haute que celle qu'il avoit perdue. Je fais, me disoit-il, qu'il y a un trésor caché sous le voile de ces mysteres. C'est un labyrinthe, il est vrai; mais lorsqu'on peut y pénétrer, tout ce qu'on touche

24 NOUVELLES LETTRES

devient or, on se trouve inondé d'une pluie de guinées. Un Procureur, en me ruinant, m'a transmis le droit d'en ruiner d'autres. Les terres & les revenus sont des choses passagères ; mais le fonds que j'amasse est inépuisable. Après ces mots il continua de lire, & me parut ne vouloir pas être interrompu plus long-temps.

Un troisieme m'apprit qu'il avoit été riche citoyen, que pour augmenter sa fortune il avoit épousé l'héritière d'un bien considérable ; mais si libérale & si magnifique dans ses dépenses, qu'à force d'être habile à trouver des crédits pour elle & pour son mari, elle l'avoit envoyé bien vite d'une très-belle maison qu'elle avoit achetée près de la Cour dans celle où je le trouvois. Que ne faisiez-vous divorce avec elle, lui dis-je, dès que vous vous apperçûtes de son extravagante prodigalité. Ah! Monsieur,
que

que j'aurois été heureux si je l'eusse découverte avec un Amant, j'aurois pû intéresser les loix à ma vengeance & obtenir une séparation. Elle ne me préféroit que deux choses au monde, le luxe & le jeu. Quelles loix! m'écriai-je, quelles mœurs! D'un côté, l'infamie & le vice; de l'autre, l'indigence & l'esclavage: & il faut opter!

Un autre me dit qu'il étoit Gentilhomme & de fort bonne maison. L'ambition de tenir un rang dans l'état l'avoit perdu. Il fit des dépenses considérables pour avoir une place dans le Parlement, & quoiqu'il eût très-bien réussi dans ses vues à la Cour, ses honoraires ne suffisant pas pour payer ses dettes & ne pouvant avoir assez de fonds pour se placer sur les rangs dans l'élection suivante, il perdit en même-temps sa place & sa liberté.

Celui qui venoit après, avoit la ré-

26 NOUVELLES LETTRES

putation d'un savant; il possédoit bien les langues orientales & me parla fort bon Arabe.

Je demandai comment il étoit possible qu'un homme si savant fût dans le besoin, & si tous les livres qu'il avoit lus ne pouvoient lui fournir des moyens pour en sortir? Monsieur, dit-il, ces livres sont en partie la cause de mon malheur; plût à Dieu que je fusse né d'un Artisan qui ne m'eût laissé pour héritage que des bras exercés au travail! j'aurois au moins vécu au sein d'une famille honnête dont j'aurois été l'appui; mais, accoutumé à ne voir le monde que dans mes livres, j'ai jugé des hommes de nos jours par les premiers habitans de la terre, & vous voyez où mes spéculations m'ont conduit. La science ne trouve que deux asyles dans ce climat barbare, la prison ou l'hôpital.

Le sixieme étoit né Marchand;

mais ayant une imagination trop vive pour un état où le génie s'éteint, où le cœur se dessèche au milieu des calculs, il s'adonna à la Poësie, & négligeant ses autres affaires il fut bientôt réduit à l'état où je le voyois. Il m'assura qu'il n'y resteroit pas long-temps. L'heureuse contrainte où il se trouvoit lui ayant donné plus de loisir, il a abjuré l'art des vers, & annoblissant ses premières occupations, les Mathématiques sont devenues ses études favorites. Il prétend, à la lueur du flambeau géométrique, avoir fait des découvertes utiles au gouvernement, & qu'il verra bientôt pleuvoir les pensions sur sa tête. Je le quittai pour jeter la vue sur cette vaste prison, & je ne pus retenir mes larmes en apercevant cette foule de malheureux, que l'espoir d'une haute fortune, le desir d'être illustres, quelquefois celui d'être utiles, le noble orgueil d'être géné-

28 NOUVELLES LETTRES

reux, & mille erreurs dont les grandes
ames sont susceptibles, avoient con-
duits dans ces cachots. Juste Dieu,
disois-je en moi-même, est-il bien pos-
sible que dans un pays gouverné par
des loix sages ou du moins long-temps
étudiées, tant d'innocents soient ren-
fermés dans les prisons, & que la li-
berté soit le partage de ceux qui les y
plongent! Avec ces réflexions finirent
mes recherches, & je desirai de sortir
au plutôt d'un pays où la tyrannie
prenoit ainsi le masque de la justice,



L E T T R E VII.

Selim à Mirza.

J'ALLAI dernièrement dans une maison où je vis des choses bien extraordinaires pour un Persan. C'étoit nombre de tables entourées d'hommes & de femmes, qui paroissoient faire beaucoup d'attention à certains petits morceaux de papiers peints qu'ils tenoient dans leurs mains ; J'imaginai d'abord qu'ils exécutoient quelque cérémonie magique, & que les figures que je voyois tracées sur ces papiers étoient des charmes ou des talismans mystérieux. Ce qui me confirmoit dans cette idée, c'étoient les contorsions, les grimaces & les grincemens de dents de la moitié de l'assemblée, qui les rendoient semblables à nos Magiciens lorsqu'ils font leurs conjurations. Je

30 NOUVELLES LETTRES

ne pus cacher ma surprise au Gentilhomme qui m'avoit introduit; il se mit à rire, & m'apprit que toutes ces personnes ainsi assemblées faisoient une partie de jeu, & que c'étoit-là l'amusement favori des deux sexes.

Nous prenons d'autres plaisirs en Perse avec nos femmes, répondis-je, & nos jeux sont plus intéressans; mais j'ai beau les regarder, je n'apperçois aucun signe de joie parmi elles. Si elles s'assemblent pour s'amuser, pourquoi ne pas chanter, rire & danser autour de cette table au lieu d'y demeurer attachées? Au lieu de cette joie naïve & folâtre que doit exciter un amusement honnête, je vois le désespoir peint sur des fronts mornes & livides. J'entrevois dans les autres un plaisir qui n'est pas sans mélange, leur sourire est cruel.

La plupart de ces Joueurs ont perdu dans cette soirée une partie de leur

revenu, il ne faut qu'une carte pour porter le dernier coup à leur fortune. Comment, dis-je, vous appelez cela un jeu. Oui, répliqua mon introducteur, il ne plaît jamais tant que lorsqu'on peut y hasarder une partie de ses biens. Ces cartes que vous voyez vont décider dans un instant si cet homme de qualité ne deviendra pas un Mendiant, ou si ce Mendiant qui a gagné assez de fonds pour fournir à une soirée de jeu, ne va pas devenir homme de qualité.

Ce dernier a raison puisqu'il n'a rien à risquer, dis-je à mon Ami, mais quelle excuse pourroit-on donner pour le premier? La Noblesse d'Angleterre est-elle donc assez indifférente aux richesses & à l'honneur pour les exposer ainsi sans nécessité? Je dois croire qu'ils sont généralement sûrs de gagner.

Sûrs de gagner, répondit-il, si le

hazard étoit égal de part & d'autre le jeu seroit tolérable; mais leurs adversaires ne s'engagent pas sans avoir un grand avantage, & ils sont quelquefois trop sages pour laisser quelque chose à faire à la fortune.

Cela vient sans doute du grand usage que vous faites des liqueurs fortes, car pourroit-on se livrer à de pareilles inconséquences sans être dans l'ivresse; mais le gouvernement devroit empêcher de pareilles assemblées, & le devoir de la justice est de protéger ces insensés contre ce vil amas de fripons ardens au pillage.

Hélas! dit mon Ami, ce ne sont pas-là les plus grands fourbes que nous ayons à craindre. Ceux-ci ne s'enrichissent qu'aux dépens d'un luxe odieux, c'est sur les vices du siècle que leur fortune est fondée. C'est en ruinant un fou qu'on le rend sage, il est bien juste qu'on lui fasse payer sa

leçon; les vrais fripons sont ceux qui s'enrichissent de la misère & de la ruine de leur pays, qui jouent, non avec leur propre fonds, mais avec celui du public, qui mettent à profit la substance de la Veuve & de l'Orphelin, de l'Ouvrier & du Commerçant; que la Justice sévisse contre ceux-là: les autres ont droit à l'impunité. Il n'y a pas de scandale de voir des Joueurs vivre comme des Gentilhommes, où des Traitans vivent comme des Princes.



L E T T R E VIII.

Selim à Mirza.

TU serois étonné d'entendre quelques femmes de ce pays-ci parler d'amour. Leurs discours sont bien au-dessus des idées qu'on nous a donné des délices du Paradis. Elles en ont exclus les plaisirs des sens; mais quoi qu'elles disent là-dessus, je suis bien assuré que celle qui affecte le plus de délicatesse & qui se croit la mieux fondée dans son opinion, ne balanceroit pas s'il lui falloit choisir entre son Paradis & celui de Mahomet. J'eus dernièrement une fort longue conversation sur ce sujet avec une de ces Platoniciennes, c'est-là le titre qu'elles se donnent. Je ne répondis à tous les beaux raisonnemens qu'elle me fit, que par le conte suivant.

Amours de Ludovico & d'Honorïa.

La ville de Gênes fut toujours le centre du goût, & c'est d'elle que l'Europe prenoit des leçons de galanterie. Le premier titre d'un Gentilhomme c'est d'être le très-humble serviteur des Dames, & sa première occupation c'est de les attendre sur les places publiques dès l'âge de vingt ans. Un tête-à-tête & des faveurs plus grandes qu'un regard favorable ou un baiser ravi sur leurs belles mains sont des choses inouïes dans cette ville. De tous ces soupirans, le plus amoureux, le plus constant & le plus respectueux étoit Ludovico.

La Dame de son cœur, Honorïa Grimaldi étoit fille d'un Sénateur de ce nom; c'étoit la prude la plus piquante de son siècle : elle pouffoit la délicatesse en amour au point que, quoique sensible aux graces touchan-

36 NOUVELLES LETTRES

tes & au tendre empressement du Signor Ludovico , elle ne pouvoit se résoudre à l'épouser , lorsqu'elle pensoit qu'elle seroit obligée de lui laisser prendre des libertés dont l'idée seule la faisoit frissonner. Il eut beau faire parler la violence de sa passion , elle répondit que la sienne n'étoit pas moins vive , mais qu'elle n'aimoit en lui que son ame , & que pour en jouir le mariage ne lui paroissoit pas nécessaire. Ludovico , malgré le désespoir où le jettoient les discours de sa Maîtresse , ne pouvoit refuser son admiration à des sentimens aussi délicats & aussi nobles ; il eût cependant souhaité dans sa Maîtresse un peu moins de grandeur d'ame. Il lui écrivit le billet le plus tendre & le plus vif ; mais il n'eut pour toute réponse qu'une lettre en vers , remplie d'expressions sublimes sur cet amour dégagé de la matiere qui n'unit que les

ames, & pas un mot qui servît à calmer son impatience. Voyant qu'il avoit perdu tout espoir du côté d'Honorina, il résolut de la demander à son pere, & pour l'engager à faire valoir son autorité, il s'offrit à la prendre sans dot. Le pere étoit avare, c'est le vice favori de la vieilleffe, & ce vice flattoit l'espoir de l'ardent Génois. Content de cette proposition, il lui promit sa fille, & pour hâter l'effet de sa promesse, il vint la trouver & lui dit uniquement qu'elle n'avoit que deux partis à prendre, le mariage ou le couvent. Cette alternative étoit embarrassante pour elle, d'un côté son aversion pour le lit nuptial, de l'autre, l'idée d'un cloître, idée affreuse : joignez à cela une séparation éternelle avec Ludovico, ce qui redoubloit l'embarras. Ne sachant quelle parti prendre & comment se décider, elle eut recours à nombre de Romans pour agir avec

38 NOUVELLES LETTRES

connoissance de cause & avec plus de sûreté; elle les feuilleta long-temps & après plus d'une lecture assidue, elle consentit enfin à être la femme de Ludovico; mais avec cette condition, qu'il n'useroit pas tout de suite des droits d'un époux & qu'il donneroit le loisir à sa pudeur & à sa délicatesse de faire une honnête retraite. Ludovico, fort content d'obtenir sa belle Honoria, n'osa pas appeler de ce dernier arrêt de sa vertu mourante. Ils furent mariés, & après bien des soupirs & des peines, il eut le bonheur, à la fin du premier mois, de faire une carresse à sa femme.

Tandis qu'il avançoit ainsi de faveurs en faveurs, son pere mourut & lui laissa un gros héritage dans l'Isle de Corse. Sa présence devenoit nécessaire; mais consentir à laisser sa belle Honoria, cela ne se pouvoit. Ils s'embarquèrent donc ensemble, & cet

époux espéroit, à son arrivée, prendre possession non-seulement de son héritage, mais encore de sa femme. Cela venoit sans doute ou de ce que Vénus, qui, dit-on, sortit du fond des eaux, est plus puissante sur cet élément, ou plutôt de cette liberté familière qui regne toujours sur un vaisseau. Quoiqu'il en soit, pendant ce voyage il parvint à prendre des avances qu'il n'avoit pas espéré sitôt. Il se croyoit l'homme le plus heureux de l'Italie, les voiles étoient enflées d'un vent favorable, les Matelots crioient terre, on alloit entrer dans le Port lorsque la fortune qui se plaisoit à le persécuter, envoya sur ses pas un Corsaire Africain qui mit fin à leur débat conjugal en les faisant ses esclaves.

Qui pourroit exprimer l'affliction & le désespoir de ces deux époux amans, lorsqu'en leur apportant des

40 NOUVELLES LETTRES

fers on leur annonça qu'il falloit se dire un éternel adieu. Ludovico se voyoit privé d'un bien qu'il desiroit depuis si long temps & qu'il étoit sur le point d'obtenir, & Honoria trembloit d'être tombée dans les mains d'un Pirate, qui n'auroit pas pour elle les mêmes ménagemens & le même respect que Ludovico; mais ce qu'elle craignoit tant, devoit être différé jusqu'à Tunis. Le Corsaire la voyant si belle, la crut digne des plaisirs de son Prince & la lui présenta dès qu'il fut arrivé, malgré ses larmes & celles de son mari. O fin infortunée des sentimens les plus purs & les plus héroïques! faveurs si long-temps refusées au tendre Ludovico, n'étiez-vous conservées avec tant de soin que pour être ravies dans un moment par un Barbare qui n'avoit pas même eu le temps de les desirer! Mais laissons partir Honoria pour le ferrail de ce Bey insensible,

insensible, & voyons ce que deviendra Ludovico après cette cruelle séparation. Incapable d'aucun travail pénible, le Corsaire le chargea d'enseigner la musique à ses enfans. Le sentiment de l'harmonie est insinué dans une ame Italienne. Ludovico l'avoit cultivé; il joignoit un goût délicat à une étude profonde. Le service que son Maître exigeoit de lui n'eût pas été un supplice, si le souvenir d'Honorina n'avoit troublé son repos. Dans les bras du sommeil il ne voyoit qu'elle, à son réveil il la revoyoit encore, il lui sembloit entendre les cris qu'elle jettoit en voulant se dérober aux fureurs d'un Barbare. Il croyoit la voir un poignard à la main, levé sur son sein d'albâtre & prêt à sauver sa vertu par un coup dont il frémissait; mais il avoit inspiré à l'épouse de son Maître tout l'amour dont il brûloit pour la sienne.

42 NOUVELLES LETTRES

Une femme enfermée dans une prison odieuse sous les loix d'un Tyran, plus odieux encore, ne regarde pas impunément un jeune étranger aimable & bien fait. Les Dames Africaines ne sont pas susceptibles d'une délicatesse ridicule. Une prude est un phénix dans ces contrées; elle ne se fit pas un scrupule de lui faire connoître ses desirs, & de lui envoyer son esclave favorite pour l'introduire de nuit chez elle. Ludovico vouloit s'excuser, il ne pouvoit consentir à faire une infidélité à sa belle Honoria; mais l'esclave lui dit qu'un refus seroit l'arrêt de sa mort: choisis, lui dit-elle, entre la certitude d'être heureux ou celle d'être empoisonné. Il fallut opter. Il n'y a pas de constance à l'épreuve de menaces si terribles. Il promit de se rendre à l'heure marquée à l'appartement de Fatime; il y trouva une Maîtresse infiniment plus accommodante

que sa fantasque Italienne. Déjà leurs
ames se confondoient dans leurs em-
brassements, lorsqu'ils entendirent le
Corsaire frapper à la porte de l'appar-
tement de sa femme. A la première
alarme que causa son arrivée, Ludo-
vico, épouvanté, vola par la fenêtre ,
qui heureusement n'étoit pas fort
haute. Aidé de sa bonne fortune il
gagna la cour sain & sauf. Le Corsaire
ne le vit point; mais à la rougeur &
à l'embarras de Fatime, il osa la soup-
çonner d'une infidélité : ses soupçons
tomberent sur Ludovico. Sans autre
preuve il résolut de se venger en Mu-
sulman, & de mettre Ludovico hors
d'état de mériter un nouveau supplice.
Il appelle aussitôt les Ministres de sa
fureur. Les Eunuques paroissent, l'es-
poir d'avoir un semblable les console.
Jamais on ne fit en Italie une opéra-
tion si heureuse; sa voix devint fle-
xible, douce, touchante, & bientôt

44 NOUVELLES LETTRES

Ludovico ne connut plus de rivaux dans l'art de chanter. Sa réputation s'accrut à un si haut point, qu'elle parvint aux oreilles du Dey, qui le fit demander à son Maître, & lui donna une place dans son ferrail. Il restoit encore un cœur à cet infortuné; les plaisirs de l'amour n'étoient plus faits pour lui, mais il en éprouvoit encore les desirs brûlans, les élans douloureux, le désespoir horrible. Il étoit trop près d'Honorina pour ne pas essayer de briser ses chaînes. Son malheur favorisoit son dessein, il avoit accès par tout. Honorina, disoit-il, vous serez libre, vous me suivrez au-delà des mers, vous reverrez votre patrie, & la patrie est par-tout quand on possède ce qu'on aime. Hélas! je n'ai plus qu'une ame à vous offrir, & c'est cette ame seule que vous avez désirée. Il avoit fait secrètement équiper un vaisseau. Dans le temps que

tout se préparoit, il ne put s'empêcher de la voir; leur reconnoissance eût attendri ce Dey même, la joie d'Honorïa égala sa surprise.

En croirai-je mes yeux, s'écria-t-elle, ah! j'en crois mieux mon cœur. Oui, c'est vous que je vois, mon cher Ludovico; que j'expire dans vos bras. Mais par quelle issue avez vous pénétré dans ce lieu? Comment avez vous trompé les soupçons du Tyran? Comment avez-vous mis en défaut la vigilance de mes Gardes?

Regardez cet habit; il ne parle que trop, répondit Ludovico, avec un ton de voix plus doux & plus aigu que celui qu'il avoit autrefois. Je ne regrette point la perte que j'ai faite, puisqu'elle m'a offert les moyens de vous délivrer. Fiez-vous-en à moi, ma chere Honorïa, je vous arracherai des mains du Barbare; vous êtes libre, & vous l'êtes par moi, le bon-

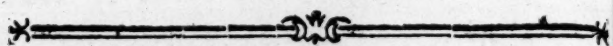
46 NOUVELLES LETTRES

heur filera nos jours dans le silence des passions. Vous n'avez plus à redouter ses desirs & ses transports, qui alarmoient votre pudeur & votre délicatesse. Notre amour sera pur comme celui des Génies célestes, nous laisserons au vulgaire les jouissances grossières qui altèrent la pureté de notre être.

Comment, dit Honoria, en l'interrompant, ce n'est plus un homme que je tiens dans mes bras? Non, répondit Ludovico; mais qu'importe, je vous ai souvent entendu dire que vous n'aimiez que mon ame, & j'atteste le Ciel & vos charmes, qu'elle est toujours la même. Hélas! dit-elle, la mienne a bien changé. Depuis que je suis ici l'on m'a fait abjurer ma religion. Devenue Mahométane, il m'est défendu de suivre un Infidèle, & mon nouvel époux m'a enseigné certaines pratiques qui m'étoient inconnues,

dans lesquelles je veux vivre & mourir : ainsi retournez dans votre patrie, mais perdez l'espérance de m'y emmener. Vous n'avez plus besoin de femmes dans l'état où vous vous trouvez. Adieu, ma conscience ne me permet pas d'avoir avec vous une conversation plus longue.





L E T T R E I X.

Selim à Mirza.

J'AI reçu tes réponses, mon cher Mirza; l'absence & l'éloignement leur donnent un nouveau prix. Je les lis, je les relis, je les dévore: je te trouve bien impatient de connoître le gouvernement & la politique des Anglois. J'avois promis de t'en donner un détail exact; mais quelque diligent que j'aie été dans mes recherches, & quoique je n'aie perdu ni le temps ni les occasions de m'instruire depuis que je suis ici, je ne pourrai cependant répondre aux questions que tu me fais, que par l'aveu de mon ignorance.

Tu me demandes si les Anglois sont aussi libres qu'autrefois: les Courtisans me disent en confidence qu'ils le sont; mais ceux qui ont moins de relation

relation avec la Cour, sont allarmés de jour en jour & craignent pour la liberté.

L'on m'avoit dit que le Parlement étoit institué pour mettre un frein à l'autorité du Roi, & cependant je suis bien informé que le seul moyen pour s'avancer à la Cour, c'est d'avoir été Membre du Parlement.

La Chambre des Communes représente la Nation; cependant plusieurs grandes villes n'y envoient point de Députés, & plusieurs hameaux inhabités ont le droit d'y envoyer deux. Quelques Membres n'ont jamais vu leurs Electeurs; d'autres sont nommés par le Parlement & rejettés par le Peuple. Tous les Electeurs font serment de ne pas vendre leurs suffrages, & cependant plusieurs Candidats se ruinent pour les acheter. En un mot, je ne rencontre par-tout que des problèmes de mo-

50 NOUVELLES LETTRES

rale, des énigmes politiques ; je m'étudie envain à les résoudre : c'est d'une plus longue expérience que j'attends quelque lumière.

Tu veux savoir si le commerce est toujours aussi florissant. Je n'ai pas eu besoin de proposer cette question à personne, je n'ai consulté que mes yeux, j'ai vu que le commerce est maintenant dans tout son éclat & que Londres est le magasin du monde. En effet, le luxe est si prodigieusement accru, qu'il est difficile d'imaginer qu'il pût être soutenu sans un commerce inépuisable. D'autres prétendent que le luxe est une preuve évidente de sa décadence ; ils ajoutent que les fraudes dont les Membres des compagnies commerçantes sont tour à tour les auteurs & les victimes, sont des poisons lents qui le ruineront insensiblement.

Tu me demandes encore si la pro-

priété est un droit aussi inviolablement respecté qu'on le croit généralement. Il est certain que le Roi déploieroit en vain toute son autorité pour ravir un arpent de terre au plus foible de ses sujets. Le Payfan est despote dans son champ; mais un fripon de Procureur lui fera perdre tous ses biens en s'autorisant des mêmes loix qui furent faites pour sa sûreté. L'esprit de commerce regne dans tous les états, tout est vénal, & la justice s'achete comme toute autre marchandise. Les appels sont libres il est vrai; mais on y rencontre les mêmes abus; & il est bien plus sûr pour le Citoyen, d'abandonner ses droits que de plaider pour les soutenir.

Telles sont, Mirza, les contradictions que je ne puis concevoir. Je suspends mon jugement; je réforme mes idées; quelquefois je démens mes yeux; je doute de mes propres observations,

52 NOUVELLES LETTRES

& je me défie de celles des autres, Des recherches plus suivies & mieux compassées, me donneront peut-être plus de lumiere. Jusqu'alors, loin de te donner des systêmes sur les mœurs des Anglois, je me garderai même de hasarder des conjectures. J'ai vu les voyageurs chrétiens, tranchans, décisifs, jugeant l'univers d'un coup d'œil; j'ai ri de leur présomption, & c'est d'eux que j'ai appris à être modeste, timide, incertain : voilà comme quelquefois le spectacle du vice est l'école de la vertu.



L E T T R E X. .

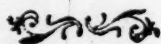
Selim à Mirza.

COMME j'entends assez passablement l'Anglois, j'allai la nuit dernière à la Comédie avec quelques amis. Le rôle principal étoit celui d'un jeune Gentilhomme qui, dans l'espace de trois ou quatre heures que dure l'action, cocuifie deux ou trois maris & séduit plusieurs Demoiselles. J'avois toujours entendu dire que les Anglois ont du penchant pour le carnage, & qu'ils aiment à voir ensanglanter la scène; mais le goût de l'Auteur de ce Drame tendoit plutôt à la propagation de l'espèce qu'à sa destruction.

Il y avoit un grand nombre de Dames à cette modeste représentation, & quoiqu'elles missent au besoin leurs visages derrière un éventail pour mon-

34 NOUVELLES LETTRES

trer sans doute qu'elles savoient rougir, on voyoit cependant qu'elles étoient en général fort satisfaites des exploits héroïques de ce Gentilhomme. Je dois avouer que ce spectacle est bien plus dans la nature que l'Opéra, & je ne suis pas surpris qu'il plaise tant aux Dames ; mais si en Perse nous conduisions nos femmes à de tels spectacles, que ferions-nous après de nos barreaux, de nos verroux & de nos Eunuques ? Nous aurions beau redoubler de soin & de jalousie, elles nous échapperoient bientôt. Elles se lasseroient d'être simples spectatrices de ces scènes piquantes, & pourroient nous y faire jouer des rôles qui ne sont pas du goût Persan.



L E T T R E X I.

Selim à Mirza.

UN Ami m'introduisit l'autre jour dans une société du beau monde où se trouvoit une multitude d'hommes & de femmes. La foule étoit si grande & les deux sexes étoient tellement pressés & mêlés ensemble, qu'il n'y avoit rien de plus singulier pour des yeux orientaux. En observant d'un regard satisfait cette brillante assemblée, j'apperçus un jeune homme & une belle femme qui se caressoient & s'embrassoient avec une tendresse & une vivacité, que le grand bruit de l'assemblée & le nombre des passans qui rodoient auprès d'eux, ne pouvoient distraire; ils se fixoient l'un l'autre avec des regards enflammés; le desir étincelloit sur-tout dans ceux

36 NOUVELLES LETTRES

de la jeune Dame. Sa rougeur étoit celle de la pudeur aux abois. Le cœur du Cavalier voloit sur sa bouche, & j'attendois le dénouement de cette scène. Je les fis observer à mon ami, en lui demandant s'il y avoit longtemps qu'ils étoient mariés: il sourit de ma méprise & me dit qu'ils ne l'étoient point; que la jeune femme l'étoit depuis un an & demi avec un homme qu'il me montra dans l'assemblée, mais que le Gentilhomme n'étoit pas marié & qu'il étoit de ceux qui font leurs affaires de séduire les femmes des autres.

Quoi, dis-je à mon ami, le vice est ici une profession? Cet art a ses Maîtres? Non pas encore, dit-il, nous n'avons point d'Académie de cette espèce; mais l'éducation y supplée; elle ne tend qu'à faire oublier à l'homme la noblesse de son origine & la grandeur à laquelle il peut aspirer; il

oublieiroit jusqu'à son sexe, si les femmes ne prenoient soin de l'en faire souvenir. Un jeune Seigneur est bon Citoyen, Soldat intrépide, Magistrat équitable, dès qu'il fait danser avec grace, chanter avec sentiment & sourire en homme de Cour. Il attend pour lire l'histoire de sa Nation, qu'on l'ait mise en Vaudevilles. Amour de la patrie, des loix, de la liberté, vieux jargon: trahir sa femme, séduire celle de son ami, voilà le talent à la mode; il tient lieu de vertu. Les maris sont les Rivaux les moins dangereux pour un galant; il est presque toujours l'ami de la maison. Le mariage étant ici un contrat éternel, quoique les causes qui le forment soient de courte durée, les hommes, même les plus sensibles, sont bien aises d'avoir quelqu'un qui leur aide à supporter un fardeau si incommode. L'intérêt ou l'amour sont les mariages; dans l'un & l'autre

58 NOUVELLES LETTRES

cas, c'est la possession où la jouissance qui éteint la passion; plus les desirs furent vifs, plus les dégoûts sont prompts & cruels; l'indifférence leur succede, quelquefois le mépris; alors on est bien aise quelquefois de faire la paix avec sa femme, quoique le médiateur soit un amant: cet usage est si ancien, qu'il a maintenant la force d'une loi. Il est cependant sujet à quelques exceptions.

On rencontre encore quelques maris jaloux d'un vieux point d'honneur, qui se parent d'une vertu romanesque & forcent leurs femmes à s'en parer elles-mêmes. Le siècle rit de leur erreur, & la leur laisse pour supplice.

Je remerciai mon ami de m'avoir fait connoître une branche si extraordinaire de l'économie domestique; mais je ne pus m'empêcher de lui dire qu'en Perse notre méthode étoit bien plus raisonnable, d'avoir plusieurs

femmes confiées aux soins d'un Eunuque, plutôt qu'une femme abandonnée à la garde de plusieurs amans.





L E T T R E X I I .

Selim à Mirza.

Nous avons souvent lu ensemble la petite histoire des Troglodites, rédigée par notre compatriote Usbeck, avec cet esprit saillant qui caractérise ses écrits. J'essaierai de la continuer pour te développer les causes lentes ou rapides qui ont troublé l'ordre & le bonheur de la société, & qui de l'état de nature l'ont conduite & soumise aux loix du gouvernement. Incapable de me lancer sur les traces lumineuses de ce génie sublime, je suivrai à pas lents celles de la nature,



*Continuation de l'histoire des
Troglodites.*

* Les Troglodites furent si sensibles
au discours & à la vertu du bon vieil-

NOTE DU TRADUCTEUR.

L'Auteur de cette histoire des Troglodites auroit-il dessein d'insinuer que les hommes seroient beaucoup plus heureux s'ils vivoient dans l'état de nature, sans maîtres, sans loix, ne dépendans que d'eux-mêmes, ou plutôt n'ayant d'autre Souverain que leur conscience, & d'autre guide que les lumieres de leur raison? Il est vrai que l'image d'un pareil état a toujours flatté agréablement l'imagination des Philosophes; mais ceux qui y ont réfléchi le plus sérieusement, ont été forcés d'avouer qu'il ne peut exister de société parmi les hommes, sans chef qui gouverne, sans loix qui réprime les méchans, & sans une religion; que cette religion doit être revêtue d'un culte extérieur, & qu'il fera toujours injuste de vouloir la rendre res-

* Voyez les Lettres Persannes, Lettres XIV.

62 NOUVELLES LETTRES

lard qui refusoit la couronne qu'on lui offroit, qu'ils résolurent de demeurer dans leur premier état. L'amour du bien public étoit si bien gravé dans tous les cœurs, qu'il n'étoit pas besoin, pour les rendre dociles, d'étaler l'appareil de l'autorité suprême. La loi de la nature & une raison libre de préjugés, étoient la seule regle de leur conduite & la base de leur bonheur. Mais la félicité des hommes, même la plus parfaite, est sujette à des revers. Ces barbares qu'ils avoient vaincus peu de temps auparavant, avoient résolu d'effacer dans des flots de sang la

ponsable des fautes de ses Ministres. Ainsi les belles spéculations que hasarde dans quelques-unes de ses lettres notre Persan, ou plutôt l'Ecrivain Anglois qui lui a prêté sa plume, tombent d'elles-mêmes. Comme elles ne sont pas capables de faire aucune impression fâcheuse sur les esprits, nous les avons laissé subsister.

honte de leur défaite. Au premier signal l'armée se rassemble, déjà les frontieres en sont couvertes, les troupeaux deviennent la proie du soldat, les maisons sont livrées aux flammes, le pays fertile n'est plus qu'un désert & les femmes, en suivant leurs vainqueurs farouches, levent envain vers le ciel des mains chargées de fers.

Les Troglodites étoient braves, le courage suit toujours la vertu, & pour braver la mort il suffit de bien vivre; mais sans un chef, à quoi sert une armée? Ils s'en apperçurent, & comme le danger étoit pressant, ils jetterent les yeux sur un jeune homme déjà célèbre par quelques exploits. Ils marchent à l'ennemi, le rencontrent, l'écrasent, brisent les fers de leurs femmes & reviennent vainqueurs.

Les Troglodites, à son retour, répandirent des fleurs sur son passage. Il fut reçu triomphant dans la ville aux

64 NOUVELLES LETTRES

acclamations de tout le peuple, & la plus belle des vierges qu'il avoit délivrée fut le prix de sa victoire. Celui-ci, animé de ces premiers succès & ne voulant pas abandonner le commandement, leur conseilla pour se dédommager des pertes qu'ils avoient faites, de porter la guerre dans le pays ennemi, trop foible alors pour résister à leurs armes victorieuses. La soif de la vengeance avoit succédé dans le cœur des Troglodites à cette équité naturelle qui nous porte moins à punir le crime qu'à le prévenir; mais un vieillard qui étoit dans le conseil, tâcha de les dissuader. « Les Dieux, dit-il, mes chers compatriotes, nous ont donné assez de force pour repousser nos ennemis; nous leur avons arraché nos dépouilles, notre gloire est vengée; leur confusion doit suffire à notre haine; quand la justice est satisfaite,

la

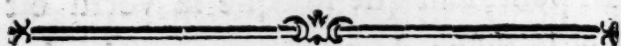
» la vengeance n'a plus rien à pré-
» tendre. Que desirez-vous de plus
» après la victoire, que la paix & la
» tranquillité pour vous, les remords
» & la honte pour vos ennemis ? Vous
» dites qu'il vous sera facile de les sub-
» juguer ; mais quel seroit le fruit de
» cette conquête, puisqu'ils ne sont
» plus en état de vous nuire ? Vou-
» driez-vous les faire gémir sous un
» joug tyrannique ? Sachez qu'en ap-
» prenant à être des tyrans, vous
» apprendriez à devenir esclaves. Si
» vous connoissez tout le prix de la
» liberté, pourquoi voulez-vous en
» priver les autres ? Ils sont injustes,
» mais ils sont hommes, & leurs crimes
» n'ont pas anéanti les droits de l'hu-
» manité : ne soyez jamais oppresseurs,
» si vous voulez être vertueux & li-
» bres. »

Cette sage remontrance fut sans ef-

fet. La vue des ravages causés par la dernière irruption des ennemis avoit excité le peuple à la vengeance. On s'altere de sang en le faisant couler. Leur Général, couvert de lauriers, croyoit que son front pouvoit en porter encore de nouveaux. On lui confia toute l'autorité, l'armée fut mise en ordre, & le succès répondit bientôt à son espérance & à ses promesses. En fort peu de temps il subjugu toutes les Nations qui s'étoient liguées contre les Troglodites. Ses exploits, ses graces nobles & touchantes, son air mâle éblouirent tellement les yeux du peuple, que dans l'ivresse de la joie il plaça le diadème sur sa tête & le porta sur le trône; on ne mit aucunes bornes à son autorité. Les Troglodites n'étoient pas assez corrompus pour craindre d'être les victimes d'une si généreuse confiance.

Ils pensoient que lorsque la vertu est
sur le trône, le gouvernement le plus
absolu est le meilleur.





L E T T R E X I I I .

Selim à Mirza.

LA premiere action du nouveau Roi, fut de disposer des terres conquises. Une portion lui fut donnée d'un consentement général, & le reste fut distribué à ceux qui avoient partagé avec lui les travaux de la guerre. C'est ainsi que la distinction des rangs & l'inégalité des conditions s'introduisirent parmi les Troglodites. Les desirs multiplierent les besoins, & l'homme riche cessa de l'être parce qu'il voyoit un voisin plus riche que lui. Telle fut la source trop féconde des malheurs de ce Peuple. L'orgueil, l'envie, l'avarice, l'incontinence, de nouveaux besoins, une dépravation universelle, la violence, la mollesse furent con-

nus des Troglodites. Il fallut donner des noms aux vices. La langue jusqu'alors n'avoit point de termes pour les exprimer. Chacun empiétoit sur les droits de ses voisins , & refusoit de se soumettre aux décisions de l'ancienne coutume ou aux préceptes de la justice naturelle. Le droit de juger ne pouvoit pas rester plus long-temps dans les mains de tous les particuliers; il devenoit plus nécessaire tous les jours de le déposer dans des mains consacrées seulement à cet usage, & de faire des loix pour la maintenir. La nation entière s'adressa au Roi , pour lui demander ces loix & pour le charger de leur exécution; mais le Prince, trop jeune & sans expérience pour une entreprise si vaste, fut obligé d'avoir recours aux vieillards; car la sagesse attend toujours l'homme sur le bord du tombeau. Il ne s'étoit pas encore assez oublié depuis qu'il étoit assis sur

70 NOUVELLES LETTRES

ce nouveau trône, pour imaginer qu'il pouvoit se suffire à lui-même, ou qu'il y avoit été placé pour ne suivre d'autres loix & d'autres regles que celles de son caprice. Il eut donc grand soin de suppléer à son inexpérience, par les conseils de ceux qui passoient pour les plus habiles & les plus savans de son royaume.

Ainsi il créa un Sénat, qui de concert avec lui fit un systême de législation, & la liberté du Peuple fut bornée à consentir aux réglemens qui seroient prescrits par le Roi & son Sénat.





L E T T R E X I V.

Selim à Mirza.

L'INSTITUTION des loix parmi les Troglodites fut suivie de l'idée dangereuse & inévitable, que tout ce qui n'est pas expressement défendu par les loix, devient permis, & que tout ce qui ne porte pas le nom de crime, peut être un bien. On s'imagina que les devoirs qu'inspire le penchant naturel qui nous porte à la vertu, étoient détruits par l'influence étrangere de l'autorité humaine; & que le vice ne devoit pas être évité comme un mal réel, mais seulement comme une chose défendue par la loi.

Un Troglodite se disoit à lui-même,
« j'ai profité de la simplicité de mon
voisin pour le duper dans un mar-
ché. Je crains peu ses reproches. Je

72 NOUVELLES LETTRES

» suis à l'abri du supplice ; car les
» loix ne me défendent pas de le
» voler de son propre consente-
» ment. »

Un autre à qui un ami demandoit une somme d'argent qu'il lui avoit prêté quelques années auparavant, disoit, avez-vous des assurances pour le prouver ?

Un troisieme qu'on prioit de remettre une partie de rente à son Fermier, devenu pauvre par des malheurs inevitables ; ne voyez-vous pas, répliquait-il, qu'il a encore assez de bien pour soutenir sa famille ? En la privant de la nourriture il peut me payer, & la loi le force à le faire.

Ainsi les cœurs des Troglodites s'étoient endurcis ; mais c'étoit encore le moindre de leurs maux. Les loix dans leur premiere forme étoient simples & en si petit nombre, que chacun pouvoit aisément les entendre & réclamer.

réclamer lui-même un appui sans emprunter un organe étranger.

On trouva des inconvéniens à cette facilité ; les regles paroissoient trop générales. Il restoit beaucoup à faire à l'équité du Juge , plusieurs cas particuliers étoient indéterminés & imprévus. Pour prévenir les abus qui en pouvoient naître, on convoqua un conseil général de la Nation pour spécifier toutes ces différentes exceptions , pour attacher les Juges à certaines formules , pour expliquer , corriger , donner plus d'étendue à l'ancien système de législation & éclaircir tout ce qui pouvoit être susceptible d'un double sens ou de plusieurs interprétations. Lorsque la matiere étoit encore en délibération , un vieux Sénateur des anciens Sages parla ainsi.

« Vous voulez , ô Troglodites !
corriger ce qu'il y a de défectueux

74 NOUVELLES LETTRES

» dans vos loix ; mais sachez qu'en les
 » multipliant , vous multiplierez les
 » erreurs. Chaque nouvelle explica-
 » tion produira une objection nou-
 » velle , & à la fin les vrais principes
 » se perdront. Les anciennes loix suf-
 » fisent au gouvernement de la Na-
 » tion ; elles sont en petit nombre ;
 » mais leurs principes sont lumineux ,
 » & le Juge qui les consulte d'un œil
 » impartial , ne craint point de s'é-
 » garer. Leur ancienneté les rend
 » plus respectables encore , parce
 » qu'outre qu'elles sont connues &
 » claires , elles ont pour elles l'ancien-
 » neté. Chaque changement que vous
 » ferez , décélèra une foiblesse & di-
 » minuera la vénération qu'on a pour
 » elles , & c'est sur cette vénération
 » seule que leur autorité est fondée. Si
 » les subtilités & les distinctions sont
 » admises pour établir le droit , elles

» le feront également pour le détruire;
 » & si vous faites une science de la
 » justice, l'injustice deviendra bientôt
 » un commerce. »



L E T T R E X V.

Selim à Mirza.

L'ÉVÈNEMENT ne justifia que trop la prédiction du vieillard. Les loix furent expliquées; on entassa commentaires sur commentaires; le sanctuaire de la justice s'enveloppa de ténèbres, & devint enfin le repaire de la chicanne. Une assemblée de Troglodites entreprit de fixer le droit pour le reste du Peuple; mais le zele patriotique avoit disparu, & le désintéressement étoit la vertu des fots. Ils vendirent cher leurs opinions, & leur fausseté même ne fut pas un titre pour réclamer un prix qu'ils n'avoient pas mérité. Ce point une fois bien établi, les causes qui auparavant se terminoient dans moins d'une demi-heure, ne le furent plus alors dans un demi-

siècle. Il y avoit trois Cours de Justice placées l'une sur l'autre. Sur la porte de la plus basse étoit écrit justice; sur celle de la seconde, équité; & sur la plus haute, sens commun. Ces Cours n'avoient pas de connexion, leur façon de procéder étoit différente. Si un Citoyen avoit affaire à la dernière, il étoit obligé de passer par les deux autres, & le voyage étoit si long & si dispendieux, que bien peu pouvoient en supporter la fatigue & les frais. Ce qu'il y avoit de plus singulier, c'est qu'il étoit rare qu'un homme pût lire un mot des parchemins qui lui servoient de titre dans la possession de ses biens, & les Citoyens étoient forcés de faire écrire leur dernière volonté dans un langage que ni eux, ni leurs héritiers ne pouvoient entendre.

Tels furent les raffinemens des Troglodites, lorsqu'ils eurent quitté la

78 NOUVELLES LETTRES
simplicité de la nature ; c'est ainsi
qu'ils s'enfermerent eux-mêmes dans
le labyrinthe qu'ils s'étoient forgé.



L E T T R E X V I.

Selim à Mirza.

LA religion des Troglodites avoit d'abord été aussi simple que leurs mœurs. Ils aimoient les Dieux comme les auteurs de leur bonheur. Ils les craignoient comme les vengeurs de l'injustice, & tâchoient de leur plaire en faisant le bien ; mais dès que leurs cœurs furent corrompus, la religion perdit de sa pureté. La superstition trouva les moyens de s'introduire, & mit le comble à la dépravation. Leur premier Roi qui avoit été conquérant & Législateur, mourut révééré & regretté de ses sujets. Son fils lui succéda, non par droit de naissance ; mais le Peuple crut voir en lui l'image de son pere, & rendoit hommage aux manes

80 NOUVELLES LETTRES

de ce grand Prince en couronnant un rejetton de sa race. Comme il ne devoit sa couronne qu'à la vénération du Peuple pour la mémoire de son pere, il tâcha de perpétuer ce respect. Il lui fit élever une tombe entourée de lauriers, & dans tous ses états les louanges du bienfaiteur de la patrie furent mêlées avec celles des Dieux. Le Peuple prodiguoit les honneurs à cette ombre chérie. Le nouveau Roi voulut aller plus loin; il fit demander au Sénat un décret qui portât l'apothéose du Monarque à l'exemple de plusieurs Peuples qui avoient déifiés leur Législateur & leurs Souverains. Les Sénateurs étoient trop bons courtisans pour ne pas payer ce tribut à la flatterie, & le Peuple dans la simplicité de son cœur crut fermement que les vertus qui rendirent son Prince le protecteur & le pere de ses sujets, étoient émanées de la Divinité, &

qu'il suffisoit de ressembler aux Dieux pour être Dieu soi-même.

Afin que leur dévotion ne pût être abattue par le laps des temps, le Roi, prudent, crut qu'il étoit nécessaire d'instituer un ordre de Prêtres qui seroient perpétuellement entretenus aux frais du public pour faire fumer l'encens sur l'autel & rassembler le Peuple aux pieds de l'Idole.

On ne sauroit concevoir l'abus que produisit cet établissement.

Les Troglodites crurent d'abord que les Dieux pouvoient être gagnés par des présens, & que leur gloire consistoit dans la pompe des sacrifices & le pouvoir des Prêtres. Un Temple, disoient ces Prêtres, est la Cour du Dieu qu'on y révere, nous sommes ses Ministres; il n'entend point les prières d'une bouche profane, c'est à nous de les offrir; nous sommes les médiateurs entre le ciel & la terre.

§2 NOUVELLES LETTRES

& si nous ne lui présentions pas vos hommages, il n'auroit que des foudres pour vous. Comme le Peuple se rappelloit encore que son Dieu avoit été son Roi, cette doctrine paroissoit assez plausible, & les Prêtres devenoient toujours plus absolus par la force de ce systême. Afin que la comparaison d'un Temple & d'une Cour pût se soutenir, on inventa nombre de cérémonies, & la magnificence dans les habits & dans les instrumens qui servoient à l'autel, fut regardée comme essentielle à la sainteté des mysteres. Les femmes accouroient dans ce Temple avec plus de zèle que les hommes; elles étoient bien plus attachées à ces pratiques extérieures: ainsi la dévotion devint l'art des grimaces; la forme fut substituée à la réalité, & l'on ne put plus tirer cette conséquence qu'un homme religieux étoit un homme honnête.

LETTRE XVII.

Selim à Mirza.

GRACES aux soins des Prêtres , la superstition s'accrut de jour en jour , & rien ne parut si indifférent à la religion que la pratique de la vertu. Il étoit commun d'entendre dire à un Troglodite : « Je pillerai mon voisin » ou le Public ; car la colere de notre » Dieu peut être apaisée par une offrande de leur dépouille. »

Un autre calmoit sa conscience de cette maniere ; « je suis réellement » un mal-honnête homme ; j'ai offensé » mes bienfaiteurs ; je suis ingrat , » mauvais pere , mauvais mari , plus » mauvais Citoyen , mais je suis assidu » au Temple , & je ne manque à aucune cérémonie religieuse. »

Un troisieme avouoit à un Prêtre

34 NOUVELLES LETTRES

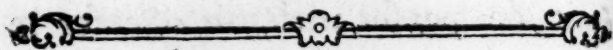
qu'il avoit envahi le bien de ses pupilles; donnez - en la moitié à notre Compagnie, dit le Prêtre, & nous vous laisserons jouir du reste paisiblement & en sûreté de conscience.

Mais les abus ne se bornoient pas à sanctifier des grimaces. On disputoit vivement sur le culte, & la paix de la société étoit troublée pour savoir si la couleur rouge ne devoit pas être préférée à la couleur blanche dans les sacrifices: c'étoit l'ouvrage des Prêtres qui se réservoient le droit d'expliquer ce qui étoit le plus agréable au Dieu, & ils avoient soin de faire ces explications de façon qu'elles pussent être interprétées suivant leurs intérêts & leurs passions. Personne ne se guidoit sur la morale d'autrui; les opinions de chaque Citoyen étoient examinées à la dernière rigueur, & malheur à celui qui ne pensoit pas comme le parti qui faisoit la loi. Le plus grand des crimes

étoit de penser ; c'étoit offenser le
Souverain, que d'offenser les Prêtres.
Ils avoient une école où la religion
avoit eu le sort des loix ; on argumen-
toit sans raisonner ; on disputoit sur
les devoirs de l'homme, & l'on ou-
blioit que le meilleur Casuiste est
la conscience. De toutes parts les
sectes crioient au blasphème, & le sang
des Peuples couloit à grand flots pour
des fillogismes.

Un vieux Troglodite tâchoit de
mettre des bornes à cette pieuse fu-
reur. « Vos ancêtres étoient vertueux ;
» leur disoit-il, ils honoroient les Dieux,
» mais ils ne dispuoient point sur le
» culte. » Le nom d'Athée que toutes les
sectes lui prodiguerent, fut le prix de
sa fermeté.





L E T T R E X V I I I .

Selim à Mirza.

LA Cour avoit un si grand intérêt à l'établissement de ces Prêtres, qu'elle ne faisoit pas beaucoup d'attention à leur conduite. La nature de leur devoir les attachoit à la Couronne : Ministres d'un Roi déifié après sa mort, il leur étoit très-facile de déifier aussi le Roi vivant. Ils jetterent les fondemens de cette nouvelle apothéose en persuadant au Peuple avec beaucoup de zèle, que la famille régnante étoit divine; que résister à ses ordres, c'étoit résister à Dieu; que les Citoyens tenoient leur vie & leurs biens de ses mains & qu'elle pouvoit en disposer. D'après cette doctrine, Sa sacrée Majesté n'avoit d'autres loix que ses caprices. Le Roi n'avoit hérité que du

génie martial de son pere. Ce feu fermentoit dans ses veines ; l'ambition l'alluma davantage encore , & l'explosion en fut fatale à ses voisins & à ses sujets.

Les Troglodites perdoient leur sang & leurs biens pour acquérir de la gloire à leur Prince dans une guerre qui ne pouvoit tourner à leur avantage. Cependant l'orgueil & le pouvoir de leur Tyran croissoit tellement avec ses succès , & son caractère devenoit si fier & si féroce en s'accoutumant au carnage , que le Peuple ouvrit les yeux & ne vit dans son idole qu'un monstre nourri de sang humain ; mais cette idée d'un pouvoir émané des cieux n'étoit point encore effacée : ils adoroient en frémissant ce Dieu terrible , & tâchoient d'arrêter la foudre à force d'encens. Enfin les Dieux mirent fin à ses vérations , il périt avec une grande partie de son armée

88 NOUVELLES LETTRES

qui fut défaite & mise en piece par les troupes unies de toutes les Nations qu'il avoit attaquées & vaincues tant de fois. L'armée victorieuse, satisfaite de la mort du Tyran, offrit la paix aux Troglodites à condition qu'ils restitueroient ce qui avoit été conquis dans les premières guerres. Cette Nation, humiliée de sa défaite, fut contente d'acheter son repos à des conditions si douces.



LETTRE

L E T T R E X I X.

Selim à Mirza.

DANS la troisième élection les suffrages furent captivés, & le premier choix en faveur de la famille regnante devint une loi irrévocable; ainsi le fils du Tyran monta sur le Trône. Il se fit une révolution totale dans le Gouvernement. Ce Prince étoit jeune : élevé dans le sein de la mollesse, il ne connoissoit du rang suprême que les plaisirs qui l'environnent. Il s'étoit persuadé que les Peuples étoient nés pour lui, & les flatteurs se gardoient bien de contredire le système de son orgueil.

Le Peuple, pour imiter son Prince, amollit son caractère & polit ses mœurs. On envoya les jeunes Troglodites voyager en Perse; ils en rap-

H

90 NOUVELLES LETTRES

portoient des nouvelles parures & des vices nouveaux. Comme une peste apportée d'un pays étranger, le luxe se communiquoit de ces voyageurs au reste de la Nation. Il devint bientôt une maladie épidémique qui passa des Chefs aux Membres de l'Etat, & menaça le corps politique d'une dissolution prochaine. Des besoins sans nombre naissoient tous les jours; on épuisa l'art & la nature pour les satisfaire. Bientôt un poison secret corrompit la source des plaisirs, & l'on vit des vieillards de trente ans, abandonner la défense de l'Etat, se traîner aux portes des Ministres & demander le prix de leurs débauches. Il n'existoit plus de biens ni physiques ni moraux. La force de l'ame s'éteignoit avec celle du corps. Les cœurs étoient sans courage & les bras sans vigueur. Les Troglodites perdirent l'usage de leurs membres & se firent traîner par

des Esclaves. Les femmes portoient leurs enfans avec beaucoup plus de peine, & étoient toujours trop délicates pour les nourrir. Elles perdoient leur beauté & leur fraîcheur presqu'au sortir de l'enfance ; envain empruntoient-elles le secours de l'art pour la ranimer. On fit venir des Médecins des terres étrangères pour opposer leur art à cette foule de maladies que l'intempérance avoit produites ; & le seul avantage qu'on en retira, fut que ceux qui avoient appris à vivre avec beaucoup de dépense, trouverent le secret de mourir avec de plus grands frais.

Tel fut l'état des Troglodites , dès qu'ils eurent goûté les douceurs de l'abondance & qu'ils furent polis.





L E T T R E X X.

Selim à Mirza.

LES anciens Troglodites , bornés aux simples devoirs de la société, n'avoient pas le temps ni l'esprit de faire des spéculations. Ils faisoient une étude profonde de la mécanique, & quant à l'agriculture, l'expérience seule leur en donnoit des leçons. C'étoit-là les seules sciences qu'ils mettoient en pratique; leur loisir étoit rempli par la poésie; ils chantoient les louanges des Dieux, les vertus de leurs compatriotes & leurs propres amours. Ils montroient une force d'imagination admirable dans un grand nombre de fables qu'ils avoient composées sur les points principaux de la morale; mais pour l'histoire ils se contentoient de la tradition des vieillards qui conser-

voit parmi eux la mémoire des faits les plus intéressans. L'altération de leur gouvernement & de leurs mœurs influa sur les arts. Plusieurs négligèrent les devoirs de la société, devinrent un fardeau pour leur famille & l'état, & préférèrent le titre fastueux d'homme de lettres au nom de Citoyen. Ils formerent des assemblées modestes, où ils entreprirent d'expliquer les loix de la nature & ses secrets. D'autres quittant la nature allèrent plus loin; ils voulurent raisonner sur les substances immatérielles & faire l'anatomie de l'ame. Une troisième société donna des entraves à la raison, la soumit à des regles & inventa des argumens pour réfuter le sens commun. Ces Philosophes, c'est le nom qu'ils se donnoient, se firent connoître par toute la terre par leur présomption. Toujours placés au-delà de notre sphere, ils sembloient n'exister que

94 NOUVELLES LETTRES

dans les espaces célestes ; ils connoissoient la situation des planètes , voyoient clairement des montagnes dans la lune , quelques-uns même étoient en relation avec ses habitans , tandis qu'ils oublioient leur famille & leur patrie.

Cela rendoit leur façon de vivre bien singulière , ils ne l'ignoroient pas & se montroient rarement en public ; mais en particulier ils se vengeoient & rendoient à leur espèce outrage pour outrage , ridicule pour ridicule. Ces faux sages croyoient avoir atteint le dernier période de l'esprit humain , & regardoient avec une espèce de dédain les plus grands Généraux & les plus fermes appuis de l'état ; mais comme s'ils se fussent appropriés tout le mérite qu'ils enlevoient aux autres ordres de la société , leur réputation augmentoit tous les jours , & tous les Citoyens les chargeoient de l'éduca-

tion de leurs enfans. Il fut proposé dans le Conseil du Roi, d'établir une académie de Philosophes, & d'établir des fonds considérables pour le soutien & l'encouragement des sciences. Un des Conseillers qui étoit un homme simple, mais rempli de bon sens, dit aux Troglodites assemblés: « si l'on
» nous avoit proposé de bâtir un hôpital pour les vieillards misérables
» ou pour les ouvriers qui consacrent leurs forces & leur santé au service
» de l'état, nous l'aurions fait bien volontiers; cette utile institution auroit hâté les progrès des arts; mais
» il me semble que ce qu'on nous propose ruinera l'industrie, & que vous
» prendrez sur la subsistance de la plus essentielle partie de l'état pour soutenir la plus inutile.

» Je voudrois être informé des services qu'ils ont rendus au Public pour être si recommandables, leur

96 NOUVELLES LETTRES

» science nous a-t-elle rendus meil-
 » leurs & plus sages? En voyons-
 » nous des effets dans les conseils ou
 » dans notre morale? Si ce n'est qu'une
 » oisive curiosité de pénétrer des cho-
 » ses fort indifférentes au bonheur des
 » Peuples & au soutien de l'Etat, cette
 » société seroit un fardeau pour l'Etat.
 » L'on m'a dit que ces nouveaux Phi-
 » losophes avoient découvert un cer-
 » tain art de déraisonner avec mé-
 » thode, & de convaincre quand on
 » ne peut persuader. O Troglodites,
 » nos ancêtres étoient sages, & ils
 » raisonnoient bien; cependant ils ne
 » connoissoient point les syllogismes,
 » les modes & les autres parties de
 » cette nouvelle science, qui, dit-on,
 » apprend à savoir distinguer & à bien
 » définir.

» Nos enfans l'ont apprise presque en
 » naissant; mais quel fruit en ont-ils
 » retiré? Ils connoissent fort bien le
 cours

» cours des astres & la nature de l'ame,
» mais ils ont négligé la science des
» mœurs & ne connoissent plus le
» cœur humain. Si nous essayons de
» les éclairer sur les vrais devoirs de
» l'homme, on les voit sourire avec
» dédain à nos leçons; un sophisme
» est leur réponse. Je les ai vus doux,
» honnêtes; maintenant ils sont pré-
» somptueux, querelleurs, toujours
» prêts à combattre pour de vains ar-
» gumens & jamais pour la patrie.

« Croyez-moi, mes Compatriotes,
» vous serviriez bien mieux l'Etat, en
» forçant tous ces fainéans à traîner
» la charrue, qu'en autorisant leurs
» folies & en récompensant leur oisi-
» veté.»



LETTRE XXI.

Selim à Mirza.

PARMI les différentes erreurs que répandit cette moderne faction de Philosophes, on en vit éclore deux bien plus dangereuses que les autres, & qui donnerent une nouvelle force au principe corrupteur déjà répandu dans tous les ordres de l'état. La première étoit que le vice & la vertu n'étoient rien par eux-mêmes, & qu'on ne devoit appeller de ce nom que ce qui étoit permis ou défendu par les loix de chaque pays. La seconde qu'il n'y avoit ni peines ni récompenses à espérer après notre mort. J'ai déjà fait observer combien de défauts les Troglodites trouvoient dans leurs loix, & toutes les subtilités qu'ils avoient inventées pour les éluder; cependant,

retenus par le sentiment du remords & par la crainte des punitions d'une autre vie, ils s'abstenoient encore de certains crimes secrets sur lesquels les loix ne pouvoient pas veiller ; mais dès que la nouvelle doctrine fut répandue , ils se livrerent à une liberté entiere , & en ôtant à la vertu l'espoir d'une récompense éternelle, on ne lui laissa qu'une gloire frivole qui s'anéantit bientôt avec elle. Il régnoit encore un troisieme systême moins impie que les deux premiers, mais plus dangereux pour la société ; ces Philosophes faisoient consister les devoirs de la religion dans une vie contemplative & solitaire.

L'effet de ce systême étoit d'arracher à la Patrie des appuis qu'elle réclamoit envain. Ils opposoient à ses cris le serment redoutable d'être inutile au monde ; ils l'avoient prononcé avec l'appareil le plus imposant, &

100 NOUVELLES LETTRES

croyoient servir le Ciel en outrageant la nature & la Patrie. Il est difficile de dire quelle est la plus dangereuse de ces deux opinions & la plus destructive, ou de celle qui enhardit & propage le vice, ou de celle qui met des entraves à la vertu & qui la rend inutile aux hommes.



L E T T R E X X I I.

Selim à Mirza.

LA Cour rougit bientôt de recevoir d'un méprisable vulgaire l'exemple du désordre, & lui donna celui de toutes les folies. Quoique la flatterie eût été connue de tous les temps ; cependant la liberté des camps, séjour ordinaire des premiers Rois, donnoit aux Courtisans une fierté noble, un air mâle, & leur inspiroit l'audace de dire la vérité. Tout avoit changé de face ; les bouches étoient aussi impures que les cœurs, & la bassesse qui régnoit dans toutes les actions des Courtisans se reproduisoit dans leurs discours. Le Roi entièrement livré à ses plaisirs, sortoit rarement des portes de son ferrail ; content de porter la couronne, il oublioit les devoirs qui

y sont attachés. Le pouvoir & la conduite des affaires étoient dans les mains d'un grand Visir, titre nouvellement connu des Troglodites. Il leur parut d'abord bien extraordinaire de voir l'autorité Royale souvent dans les mains du plus vil sujet, & plusieurs pensoient que cela déshonoroit le Trône & la Nation. Les Prêtres eux-mêmes eurent beaucoup de peine à prouver que cette sorte de monarchie étoit divine ; ils trouverent enfin que le grand Visir étoit Dieu par droit de charge, sans l'être par droit de naissance. Si cette distinction ne satisfit pas le Peuple, la Cour & les Prêtres ne s'en mirent pas beaucoup en peine ; mais un premier Ministre ne fut pas la seule nouveauté dont on étonna ce siecle.

Les Troglodites avoient toujours été remarquables par leur façon d'agir avec leur femmes ; ils avoient pour

elles une plus grande estime que toutes les autres Nations de l'Orient. Elles étoient admises dans leur conversation, on leur confioit même des affaires importantes; mais on n'avoit jamais cru qu'elles pussent gouverner non-seulement l'Etat, mais même leur propre famille. On revint alors de ce vieux préjugé. Quelques femmes se mirent à la tête des affaires. La Maîtresse du Roi, celle du Grand Visir, deux ou trois autres Maîtresses des Favoris firent ensemble une ligue politique, & gouvernerent l'Etat au gré de leurs caprices, & le sort de la Nation dépendit plus d'une fois d'une *vapeur*. Leurs Amans ne demandoient pas leurs avis, mais leurs ordres. Elles devinrent les distributrices des graces & des places importantes; bientôt la jalousie se mit de la partie, elles cabalèrent; les cabales devinrent des partis, les factions se grossirent, & on

alloit voir les flambeaux de la guerre se rallumer à ceux de l'envie ; mais quelques bons Sujets qui vivoient encore , avoient soin de les pacifier & de remettre les affaires dans l'ordre. S'il n'y avoit aucun défaut dans le systême politique de ces Gouverneurs femelles , c'est qu'elles n'avoient toutes qu'un même but qui étoit l'intérêt. L'histoire des Troglodites nous a conservé quelques-uns de leurs discours sages & de leurs réponses saillantes.

On disoit à une d'elles , que par la ruine prochaine du commerce , la principale banque de la ville seroit rompue ; que m'importe , répondit-elle , j'ai tous mes biens en fonds de terre.

Une autre à qui l'on annonçoit que si l'on ne prenoit pas de bonnes mesures pour appaiser le Peuple , il leveroit bien-tôt l'étendart de la révolte ,

répondit je serois charmée qu'il y en
eût une, cela occasionneroit plusieurs
confiscations : elle n'en dit pas da-
vantage.



L E T T R E XXIII.

Selim à Mirza.

U N E pénible expérience apprit enfin aux Troglodites que leurs ancêtres avoient eu raison de penser que la nature humaine n'étoit pas assez parfaite pour qu'on pût se fier à un pouvoir excessif. Ils voyoient la nécessité de donner des bornes au despotisme des Souverains pour le bonheur de l'Etat.

La Nation entiere prit la résolution de travailler à ce changement utile, & le Prince fut obligé de céder à la force. On considéra les moyens les plus propres à réformer le Gouvernement, & l'on les employa avec autant de vigueur que de modération. Il fut arrêté que la couronne seroit conservée au Prince régnant, & de lui à

la famille successivement; mais qu'il partageroit son pouvoir avec le Sénat.

Pour prévenir les malheurs qui pourroient être occasionnés par des Ministres ambitieux & méchants , & pour modérer le pouvoir des Favoris, ils déclarerent que les Ministres ne pourroient être choisis que dans les protecteurs du Peuple , & qu'ils ne seroient point soutenus par la Cour, lorsqu'ils seroient trouvés en contravention dans les affaires publiques.

La premiere vigueur de l'Etat fut rétablie par ces sages réglemens; les affaires publiques furent conduites avec plus de prudence, & plusieurs abus furent extirpés. Les Troglodites pensoient avoir coupé racine à tous les maux en limitant leur monarchie , & se flattoient d'un bonheur permanent; mais ils découvrirent bientôt que ce nouveau systême avoit ses abus comme les autres, & que dans l'état

social il ne faut pas tendre au plus grand bien, mais au moindre mal possible. Des occasions favorables étoient manquées par l'inévitable lenteur du Conseil. On étoit souvent obligé de confier au Peuple des affaires qui auroient exigé le secret & la célérité. Il y avoit plusieurs maux qui devoient être tolérés par la nature de leur gouvernement, & qui en croissant devenoient plus dangereux. L'abus de la liberté étoit inséparable de la liberté même, elle dégénéra bientôt en licence, & le Peuple voulut imposer le joug qu'il venoit de secouer; mais le malheur principal provenoit de la division du Sénat en plusieurs partis. Différens jugemens, différentes passions & différens intérêts étoient sans cesse opposés les uns aux autres, & ces mouvemens inégaux dans les ressorts mettoient la machine à deux doigts de sa perte.

Il résultoit cependant un avantage de tout ce désordre ; c'est que le Peuple étoit toujours sur ses gardes & veilloit à ses intérêts. Les animosités & l'émulation des Particuliers faisoient la sûreté de la monarchie , comme dans un ferrail l'honneur du Maître est conservé par la sévérité des Eunuques & par les jalousies mutuelles des femmes.

En un mot , les Troglodites auroient pû être heureux dans les limites qu'ils avoient donnés à la liberté & au pouvoir , si le même esprit avoit pu se conserver toujours dans les Citoyens,





L E T T R E X X I V.

Selim à Mirza.

IL y avoit un homme dans le Sénat rempli d'adresse & de pénétration, factieux, entreprenant, versé dans les affaires & connoissant fort bien la disposition des esprits & du temps. Cet homme vint trouver le Roi secrètement, & lui tint le discours suivant.

« Je me suis apperçu que Votre
» Majesté n'avoit pas vu de bon œil
» les bornes que le Peuple a mises à son
» autorité; vous n'avez cependant pas
» perdu autant que vous l'imaginez.
» Le Peuple, orgueilleux de son pro-
» pre ouvrage, n'a les yeux que sur la
» beauté de l'édifice qu'il vient d'éle-
» ver; mais ceux qui savent sonder
» jusqu'aux fondemens, découvrent
» sa foiblesse & prévoient sa ruine,

» Les deux choses les plus incom-
 » patibles dans la nature, sont l'amour
 » de la liberté & l'intérêt ; le dernier
 » gouverne tellement vos Sujets, qu'il
 » est impossible que le premier puisse
 » y subsister long-temps. Je dis, Sire,
 » que les Peuples vertueux ont seuls
 » le droit d'être libres, le vôtre est né
 » pour l'esclavage. Jetez les yeux sur
 » votre Nation, & voyez si leurs
 » mœurs s'accordent avec leur cons-
 » titution ; la vertu disgraciée, le vice
 » chéri & respecté de tous les ordres de
 » l'état infectés par le luxe & la cor-
 » ruption. Jetez les yeux sur votre
 » Peuple, voyez la mollesse s'emparer
 » des cœurs, & le songe de la liberté
 » s'évanouir. Voulez-vous fixer votre
 » pouvoir sur une base solide & iné-
 » branlable ? établissez-le sur les vices
 » du genre humain. Elevez votre in-
 » térêt particulier sur le général, ap-
 » pliquez-vous à connoître les besoins

112 NOUVELLES LETTRES

» de la vanité des Particuliers; ceux
 » qui conduisent les Peuples, trouvent
 » plus leur intérêt à les trahir qu'à les
 » bien gouverner. Tel est, Sire, le
 » plan abrégé de la conduite que vous
 » devez observer; mettez-vous réel-
 » lement au-dessus des loix, c'est par
 » degrés qu'il faut miner l'ouvrage du
 » Peuple, reculer chaque jour les
 » bornes de votre autorité, & les
 » étendre au-delà même des premières;
 » Si vous voulez me laisser ménager
 » vos intérêts, je vous promets d'a-
 » battre à vos pieds un Peuple d'es-
 » claves, & de lui faire adorer ses
 » chaînes. Je m'expose sans crainte à
 » la colere de la Nation, votre intérêt
 » fera mon excuse & mon soutien,



LETTRE

L E T T R E X X V.

Selim à Mirza.

TOUT auprès de chez moi, loge la personne la plus jolie, la plus douce & la plus délicate que j'aie jamais vue. toujours à sa fenêtre elle paroïsoit solliciter mes regards par mille petits gestes qui me touchoient encore plus que sa beauté; enfin je devins si amoureux d'elle, que je résolus de la demander en mariage. Je lui fis une visite de cérémonie, & je fus très-bien reçu par sa mere, qui me fit entrevoir avec beaucoup de politesse, qu'elle désireroit connoître l'état de mes affaires.

Madame, lui dis-je, j'ai un jardin à Ispahan orné des plus belles fleurs de l'Orient. J'ai le jasmin du Pérou, la rose de l'Inde, la violette de Medie,

114 NOUVELLES LETTRES

& la tulipe de Candahar; mais je connois un lys qui surpasse en beauté toutes ces fleurs & qui est bien plus suave. Je desirerois de le transplanter dans mon jardin. Ce lys, Madame, est en votre pouvoir, & je viens vous prier de me l'accorder. La vieille Dame ne comprenant rien à mes discours, m'assura que je me trompois & qu'elle n'avoit jamais possédé ni lys ni rose.

Le lys, repliquai-je, est votre aimable fille que je viens vous demander en mariage.

Et quels sont les avantages que vous comptez lui faire, dit cette Dame? C'est-là le premier point qu'il faut considérer?

Ils sont bien honnêtes, répondis-je. Sa maison sera composée de deux Eunuques noirs, d'une Duegne & d'une Femme de Chambre.

Deux noirs c'est bien assez, répli-

qua-t-elle; mais je pense que deux Domestiques François lui feroient plus agréables.

Cependant, Monsieur, vous ferez là-dessus ce que vous trouverez bon; la question est de savoir en quoi consisteront ses provisions?

N'en foyez pas en peine, j'aurai assez de viandes délicates, du ris & du meilleur sorbet qui soit en Perse pour la nourrir.

Je ne vous parle pas de ris ni de sorbet, dit la vieille femme; je vous demande quel sera son douaire?

Ce mot m'arrêta tout court, je ne savois ce qu'il signifioit; elle me l'expliqua en me demandant ce que je donnerois à sa fille pour vivre, si je venois à mourir?

J'ai une femme Indienne, répondis-je, qui se brûlera sur mon bucher dès que je serai mort; mais je ne ferai

pas une loi à votre fille de suivre cet exemple.

Comment, dit-elle, vous êtes déjà marié? Oui, dis-je, nous avons le droit en Perse de prendre autant de femmes que nous pouvons en garder, & il me semble que c'est de même en Angleterre, excepté qu'on passe légèrement sur les cérémonies du mariage.

C'est une bien méchante pratique, répondit-elle; mais puisque votre religion vous autorise à le faire, & que la fortune de ma fille est trop petite pour trouver un mari parmi les Chrétiens, je ne refuse pas de vous la donner à des conditions raisonnables, parce qu'on m'a assuré que vous étiez fort riche.

Elle eut à peine dit ces mots, que ma jeune Maîtresse qui pendant tout notre discours s'étoit cachée derrière

un écran, en sortit pour dire à sa mere que si elle étoit obligée de vivre avec plusieurs femmes, la paix ne seroit pas dans le ménage, & que pour cette raison il falloit insister dans un bon entretien séparé, dans le cas où elle viendrait à se brouiller avec son mari.

Quoi, dis-je, jeune fille, vous pensez déjà à séparer vos intérêts des miens, & vous voulez que j'assure une retraite au vice & que je vous paie pour avoir fait mon malheur.

Non par Hali, j'en'épouserai jamais une femme qui est si disposée à secouer le joug de son mari, qu'elle veut faire de sa révolte même, un article de son contrat.





LETTRE XXVI.

Selim à Mirza.

IL y a dans Londres un homme natif d'Alep, qui réside ici depuis quelques années & qui sert d'Agent à quelques Marchands de cette ville. Il passe pour un Juif: ils l'appellent Zabulon, mais son véritable nom est Abdallah, fils d'Abderamen. Il me l'a révélé, & j'ai lié avec lui la plus étroite amitié. Je n'ai jamais connu d'homme plus honnête & plus digne d'estime; mais il est si attaché aux dogmes orientaux, que les mœurs Angloises sont pour lui des énigmes inexplicables. Pour moi, mon cher Mirza, j'oublie en Angleterre que je suis Persan; mon corps s'accoutume au climat, & mon esprit se façonne aux opinions Euro-

péannes. * Pour achever un si pénible ouvrage, j'ai commencé mes voyages par des lectures assidues, des recherches & des raisonnemens sur les mœurs & les institutions des autres pays. J'ai assez long-temps vécu sous le joug d'un gouvernement arbitraire, pour en connoître les inconvéniens & pour savoir évaluer la liberté. Je suis maintenant dans une isle où cette liberté est heureusement établie, & où je puis la goûter & apprendre à la connoître par ses effets; telles sont mes occupations. Tu conçois, mon cher Mirza, combien cette étude est profonde, il faut que mon ame sache à propos sortir d'elle-même, se recueillir, observer, méditer. Dans les Monarchies absolues, tout dépend du caractère du

* M. de Voltaire a fort bien remarqué qu'on devoit dire *Européen*, & non pas *Euro-péen*.

Prince, & lorsqu'il est connu, il ne reste plus rien à savoir; mais dans un gouvernement mixte, la machine est plus compliquée; elle demande des observations plus longues & plus délicates, pour en concevoir les ressorts & pour connoître l'enchaînement qui perpétue le mouvement.

Lorsque je parle de cette matière à Abdallah, il me dit qu'elle n'est pas digne de m'occuper; parce que, dit-il, toutes les formes de gouvernement sont bonnes, pourvu qu'elles soient bien administrées. Il faut donc savoir par quelle voie la politique arrive à une sage administration.



L E T T R E X X V I I .

Selim à Mirza.

J E me promenois dernièrement dans une campagne assez voisine de la ville ; j'étois plongé dans une réflexion profonde , un Soldat m'aborda ; il étoit vieux & revêtu encore des livrées de la gloire ; il se traînoit à peine ; il tâchoit d'exciter ma compassion en découvrant son sein couvert de cicatrices de plusieurs blessures qu'il avoit reçu pour le service de son pays. Je fus charmé de pouvoir soulager ses besoins , & curieux de m'informer de tout par moi-même , je liai conversation avec lui sur les guerres dans lesquelles il avoit servi. Il me dit qu'il avoit été présent à la prise de dix ou douze places fortes , & qu'il avoit partagé le danger & la gloire de plusieurs

L

victoires. Mais par quelle raison vous a-t-on mis hors du service, votre force est sur son déclin, il est vrai, mais je pense que l'expérience suppléeroit dans vous au défaut de la vigueur? Hélas! Monsieur, répondit-il, j'ai encore assez de cœur & assez de force; mais ma taille est trop basse de trois pouces. Je suis brave & habile assez, Dieu merci; mais je ne suis pas assez bien fait pour un Soldat.

Où avez-vous servi si long-temps? En Flandres. Nous étions environ un millier d'hommes redoutables un jour de bataille, mais qui faisions très-mauvaise figure dans une revue. Il me paroît bien étrange que des Soldats soient pauvres après avoir combattu si long-temps avec tant de succès. Le pillage d'une simple ville d'Orient est assez considérable pour enrichir tous les Soldats qui l'ont prise d'assaut. Le pillage! Monsieur, nous ne connois-

sons pas un terme pareil dans l'art moderne de la guerre. Nous combattons pour six sols par jour. Mais lorsque vous avez gagné une bataille, vous avez des récompenses ? Oui, nous avons l'avantage d'aller assiéger une ville. C'est-là sans doute que vous attend le prix de vos travaux ? Cette ville se défend jusqu'à ce que nous soyons à demi détruits ; dès qu'elle est aux abois elle capitule , c'est-à-dire que chaque Bourgeois sauve sa maison, & chaque Soldat son bagage. Mais que devient l'armée victorieuse ? L'armée victorieuse a le plaisir d'assiéger une autre ville qui capitule aussi, & à la fin de la campagne nous allons en quartier d'hiver. Mais lorsque vous entrez dans le pays ennemi, vous le mettez à contribution ? Les Généraux le font ; mais la discipline militaire n'en adjuge rien aux Soldats, leur paye est toujours la même. Pour six

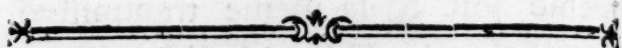
sols ils prennent des Villes , gagnent des Batailles , ravagent des Campagnes , soutiennent des Sieges , soumettent des Provinces , détrônent des Rois.

Ainsi finit notre conversation. Je t'avoue que je ne pouvois concevoir ce que me disoit ce brave Vétéran. Je ne pouvois cependant refuser de le croire. La franchise étoit peinte sur son front cicatrisé, le mensonge n'est pas le vice d'un Soldat. Quoi , disais-je, ces armées mercenaires sont conduites de bataille en bataille, de siege en siege, sans autre espoir qu'une réputation stérile & une paye qui suffit à peine à leur subsistance. Accoutumés à regarder les possessions des ennemis comme sacrées, ils reviennent d'une campagne glorieuse aussi pauvres qu'auparavant. Enviant peut-être le sort des vaincus, ils se remettent en marche l'année suivante, avec la

même joie & la même tranquillité. Avoue que les Héros de l'Europe ne ressembleront guères aux nôtres, & que la différence des mœurs est plus sensible encore que celle du climat.

Je n'ai pas trouvé moins déraisonnable qu'on fit consister la valeur & la capacité dans une figure mieux dessinée & une taille plus noble & plus relevée. Si les femmes étoient chargées de lever les troupes, je ne serois point surpris d'une pareille loi. Notre invincible Sultan possède, par la grace de Dieu, une armée composée de Soldats vétérans qui n'ont pas plus de cinq pieds; mais ils ont des bras nerveux, un cœur plein de courage & des yeux qui foudroyent.





L E T T R E XXVIII.

Selim à Mirza.

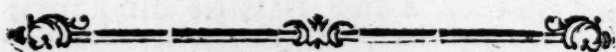
ON rencontre dans ce pays une multitude d'hommes dont l'activité est bien plus inutile que l'oïfiveté d'un Moine. Ils ressemblent à ces songes fâcheux qui nous agitent & nous jettent dans la perplexité pendant le sommeil, & dont le réveil ne laisse aucune trace. Je t'envoie l'építaphe d'un de ces hommes qui a fini sa vie & ses travaux depuis peu.

« Ci git qui a vécu pendant
 » soixante & dix ans dans un embar-
 » ras continuel, il a eu l'honneur de
 » siéger dans six Parlemens, d'être
 » Commissaire dans vingt-cinq Comi-
 » tés, de faire trois cent soixante ha-
 » rangues. Il a écrit plus de mille pa-
 » piers pour ou contre les Ministres

» d'Etat, il a fait plus de cinquante
 » projets pour le meilleur gouverne-
 » ment de l'Eglise & de l'Etat, & il
 » laisse de plus les Mémoires de sa
 » propre vie en cinq volumes *in-fol.* »

» Lecteur, si tu te sens assez ému
 » pour donner des larmes à cette om-
 » bre importante, tu lui feras une
 » faveur singulière, car dès qu'il cessa
 » de vivre, on oublia qu'il eût vécu. »





L E T T R E XXIX.

Selim à Mirza.

MON ami me conduisit l'autre jour dans une vaste salle où toutes les Cours de Justice étoient assemblées ; voici, me dit-il, le Temple de la Justice, le Sanctuaire des Loix, que le Monarque le plus puissant ne sauroit violer impunément. Voyez la plus basse de nos Communes tenant la balance avec la plus haute des Nobles, & trouvant à son tour un frein dans leur pouvoir. Voyez ces sages Vénérables, leurs oreilles sont fermées à la flatterie, & leurs mains à la corruption. Voyez encore ces douze hommes que nous appellons *les Jurés*, (*) & qui font le grand Boulevard du droit de pro-

(*) En Angleterre.

priété & de la liberté. Jetez ensuite les yeux sur ces hommes noirs qui fourmillent de tous les côtés. Ce sont les Prêtres de ce sanctuaire ; ils ont confondu & embrouillé les loix pour se rendre plus nécessaires & pour épuiser les bourses des Citoyens. On m'a-voit dit cependant que le système de votre législation étoit appuyé sur des fondemens inébranlables. Ce vieux bâtiment gothique, dit mon ami, vous donnera une juste idée de leur structure. Les fondemens en sont profonds & solides, il subsiste depuis plusieurs siècles, & avec de bonnes réparations il peut braver encore les ravages du temps, mais l'architecture est surchargée d'une foule d'ornemens inutiles. Si vous l'examinez en détail & avec des yeux critiques, vous y trouverez nombre de défauts ; mais si vous considérez l'ensemble, son air antique & majestueux vous imprimera une

230 NOUVELLES LETTRES
certaine vénération. Il en est de même
de l'administration de nos loix, il y a
peu de différence entre notre Nation
& les autres. C'est ce bâtiment vû en
gros ou en détail. En Perse le Cadi
rend une Sentence pour une petite
somme d'argent. En Angleterre le
Juge ne prend rien pour son juge-
ment, mais le Procureur, l'Avocat,
chaque Officier de justice mettent à
contribution le pauvre Client & vien-
nent à bout de le ruiner.



LETTRE XXX.

Selim à Mirza.

CE qu'il y a de particulier à ce pays, continua mon ami, dans les procédures judiciaires, c'est qu'il n'est pas permis au Juge de suivre les lumieres de son équité ; il est toujours forcé de se déterminer & de juger d'après le premier sens qui fut donné à la loi.

En France & dans les autres parties de l'Europe, le Juge peut s'écarter de la loi dans certains points, les circonstances le déterminent, & quand la loi se tait il consulte la raison ; mais en Angleterre, la conscience, la raison, le droit & la justice sont resserrés dans les termes de l'acte émané du Parlement & dans le sens qui lui a été donné d'abord. Quoiqu'un pareil usage

soit susceptible de bien des difficultés, & que les particuliers en soient souvent les victimes, la liberté publique tire de ces abus même des avantages réels pour la liberté. Il est généralement vrai que dans les autres pays la conscience des Juges dépend ordinairement de celle des Rois, & la règle de l'équité est une mesure incertaine que la passion, l'intérêt ou le préjugé peut changer ; ainsi plusieurs abus qu'on reproche à notre système politique, sont liés à la constitution & à la nature de notre gouvernement ; leur destruction seroit peut-être celle de l'Etat. Dans les derniers temps on s'est un peu écarté de la règle étroite d'adhérer à la lettre, en encourageant les applications de la Cour de Chancellerie, qui est une Cour d'équité liée à certaines formules de procéder ; pourvu que ses décisions soient prises dans un des sens de la loi, elles sont

sans a
lier n'
fier d
l'instr
& des
garde
Garde
cier c
dans l
dictio
& la
l'opin
leme
le reg
nom
Je
tilho
cond
licat
caus
A
de b
part

sans appel. Anciennement le Chancelier n'étoit rien de plus que le Greffier du Roi, il étoit commis pour l'instruire du contenu des mémoires & des papiers qui étoient confiés à sa garde; mais par degrés il est devenu le Garde des Sceaux & le premier Officier du Royaume; & s'il n'y avoit dans la Chambre des Pairs une Jurisdiction supérieure à la sienne, le bien & la vie des Citoyens dépendroit de l'opinion du Chancelier: ainsi le Parlement avoit raison de demander sous le regne d'Edouard III, le pouvoir de nommer cet Officier.

Je voudrois savoir, dis-je à ce Gentilhomme, comment les Lords se conduisirent dans cette demande délicate qui mettoit presque toutes les causes dans le Parlement.

Avec beaucoup de précautions & de bonne foi, dit mon ami, l'esprit de parti ou l'influence de la Cour ne se

132 NOUVELLES LETTRES

soit susceptible de bien des difficultés, & que les particuliers en soient souvent les victimes, la liberté publique tire de ces abus même des avantages réels pour la liberté. Il est généralement vrai que dans les autres pays la conscience des Juges dépend ordinairement de celle des Rois, & la règle de l'équité est une mesure incertaine que la passion, l'intérêt ou le préjugé peut changer ; ainsi plusieurs abus qu'on reproche à notre système politique, sont liés à la constitution & à la nature de notre gouvernement ; leur destruction seroit peut-être celle de l'Etat. Dans les derniers temps on s'est un peu écarté de la règle étroite d'adhérer à la lettre, en encourageant les applications de la Cour de Chancellerie, qui est une Cour d'équité liée à certaines formules de procéder ; pourvu que ses décisions soient prises dans un des sens de la loi, elles sont

lans appel. Anciennement le Chancelier n'étoit rien de plus que le Greffier du Roi, il étoit commis pour l'instruire du contenu des mémoires & des papiers qui étoient confiés à sa garde; mais par degrés il est devenu le Garde des Sceaux & le premier Officier du Royaume; & s'il n'y avoit dans la Chambre des Pairs une Jurisdiction supérieure à la sienne, le bien & la vie des Citoyens dépendroit de l'opinion du Chancelier: ainsi le Parlement avoit raison de demander sous le regne d'Edouard III, le pouvoir de nommer cet Officier.

Je voudrois savoir, dis-je à ce Gentilhomme, comment les Lords se conduisirent dans cette demande délicate qui mettoit presque toutes les causes dans le Parlement.

Avec beaucoup de précautions & de bonne foi, dit mon ami, l'esprit de parti ou l'influence de la Cour ne se

134 NOUVELLES LETTRES
mêla jamais dans leurs décisions, & ce
pays sera heureux s'ils font aussi so-
gneux de s'instruire qu'ils le font de
bien juger.



U
toit
où j
Aca
pou
Arts
V
soit-
cour
est n
beau
mili
viva
que
com
ave
à de
roit

L E T T R E X X X I .

Selim à Mirza.

UN Gentilhomme François van-
toit l'autre jour, dans une compagnie
où j'étois, l'établissement de quelques
Académies fait par leur dernier Roi,
pour le soutien & la récompense des
Arts & des Sciences.

Vous avez un plaisant moyen, di-
soit-il, vous autres Anglois, pour en-
courager un homme d'esprit, dès qu'il
est mort vous lui faites élever un tom-
beau magnifique, vous le placez au
milieu de vos Rois; mais tant qu'il est
vivant, il est aussi mal reçu à la Cour
que s'il y alloit présenter un placet
contre le Ministre. L'argent que vous
avez employé à ériger des monumens
à deux ou trois de vos Poètes, n'au-
roit-il pas été mieux employé à leur

procurer les choses les plus nécessaires de la vie dont ils manquoient ? Ce reproche, reprit l'Anglois, n'attaque que nos peres. Nous sommes plus équitables qu'eux. Un homme d'un vrai génie est si favorisé du Public, ses ouvrages se vendent si bien, qu'il n'a pas besoin de venir à la Cour mandier des protections & sa subsistance.

Ajoutez que les honneurs qui sont rendus à un homme d'esprit après sa mort, ont quelque chose de plus généreux & de plus désintéressé que les pensions qui ne sont données qu'en échange d'un encens aussi avilissant pour celui qui le reçoit que pour celui qui le donne. Nous avons un grand Poëte maintenant qui peut prétendre à la gloire dont peut être couvert un des Membres de l'Académie Française. Il n'a jamais flatté aucun homme en place, & il n'a employé ses louanges immortelles que pour célébrer
certains

certaines hommes qu'aucun Poëte
d'une autre Nation n'oseroit louer
de peur d'offenser les Grands.



LETTRE XXXII.

Selim à Mirza.

IL y a ici un Docteur chrétien qui depuis mon arrivée a pris la peine de me visiter souvent, dans la seule idée de me faire abjurer ma religion pour embrasser la sienne. Chaque jour il met sur le tapis des questions relatives à ses vues, tantôt il s'efforce de convaincre, tantôt il essaie de persuader. Je l'écoute & je me tais. Il triomphe de mon silence & ne voit pas que ses discours glissent sur mon cœur sans l'effleurer.

Il m'étonna hier, en me disant que sa liaison avec moi avoit nui à sa fortune, que le Muphti de cette ville lui en faisoit un crime & l'accusoit hautement d'avoir quelque inclination pour le turban.

Dès qu'il m'eut dit cela, je me transportai chez le Muphti, & je lui offrit d'attester que le Docteur étoit chrétien autant que je pouvois en juger par tout ce qu'il m'avoit dit depuis le temps de notre connoissance; mais il refusa d'admettre mon témoignage, parce que, dit-il, j'étois un infidèle, & il insista sur l'apostasie supposée du Docteur, comme sur un fait indubitable.

S'il est Musulman, lui dis-je, il doit être circoncis. Que ne faites vous finir la dispute, en examinant s'il a reçu la circoncision? Il y a une marque visible d'orthodoxie dans notre religion; mais je serois charmé de connoître quelle est la marque qui caractérise la vôtre aux yeux des autres Nations : si c'est la douceur, la charité, la justice, la tempérance ou la piété. Je retrouve toutes ces vertus dans le Docteur, & puisqu'elles

140 NOUVELLES LETTRES

ne peuvent pas servir à prouver qu'il est Chrétien, quel est le signe caractéristique de ses accusateurs? Et comment prouvent-ils eux-mêmes qu'ils le sont?



L

L

tolé

obse

mén

bien

part

tée

la fi

& la

qu'e

par

buy

anat

m'e

Ang

I

fi to

des

L E T T R E X X X I I I .

Selim à Mirza.

LES principes & la pratique de la tolérance sont généralement reçus & observés dans ce pays. J'en ai moi-même ressenti les effets d'une manière bien avantageuse. La plus grande partie du Peuple est bien moins affectée de la différence de ma religion à la sienne, que de celle de mes habits, & la populace me méprise bien plus qu'elle ne me hait. Je n'ai été insulté par personne ici que par un Prêtre buveur qui a vomi contre moi mille anathèmes pour n'avoir pas voulu m'enivrer à la prospérité de l'église Anglicane.

Les Anglois n'ont pas toujours été si tolérans & si pacifiques, ils ont eu des guerres sanglantes pour cause de

religion. Ils avoient allumé le feu de la discorde contre les Hérétiques, quoique ce qui étoit hérésie dans un siècle fut orthodoxie dans un autre. Ils avoient enveloppé leur pays dans une guerre civile sur des points aussi peu importans que celui de savoir, si une table doit être placée au milieu de l'église ou à l'entrée.

Il faut que je t'avoue, mon cher Mirza, que je n'abhorre rien tant que la persécution ; elle ne me paroît pas moins ridicule dans ses principes, que terrible dans ses effets. Celui qui en considérant les diverses opinions des hommes, ce conflit de systèmes, cet amas d'erreurs qui partagent l'empire du monde, avoueroit qu'il doit se défier de lui-même, qu'il peut prendre le fantôme de la vérité pour la vérité même, & qu'il n'est pas seul sage sur la terre. N'auroit-il pas raison ? Il faut essayer de persuader les hommes

& non de les persécuter. On n'annonce point un Dieu de paix les armes à la main, & la violence est une preuve de plus contre l'opinion qu'elle établit. L'enthousiasme est la plus inconcevable des folies humaines, & pour moi je crois qu'elle tient encore plus au physique qu'au moral.

J'ai lu dans un célèbre Auteur Espagnol, qu'un certain fou couroit toute l'Espagne armé de l'épée & de la lance, & qu'il forçoit tous ceux qu'il rencontroit, d'avouer & de croire que sa Maîtresse Dulcinée de Toboso, étoit la plus belle femme du monde & la plus vertueuse. C'étoit envain qu'il l'exigeoit de ceux qui ne connoissoient point Dulcinée & qui étoit épris d'une autre beauté; mais le fou ne faisoit aucune grace à l'ignorance ni au préjugé; l'épée sur la gorge il leur faisoit promettre de soutenir par tout la vertu &

144 NOUVELLES LETTRES

la beauté de cette Dame. Telle a été la conduite de quelques Prêtres & de quelques Princes dans la propagation de leur religion, chacun avoit sa Dulcinée & vouloit forcer les autres à l'admirer ; mais comme il y en avoit beaucoup qui refusoient de la reconnoître, la controverse étoit soutenue par la force des armes, & ceux mêmes qui admiroient la même Dulcinée, n'étoient pas toujours d'accord sur ses charmes & sur ses habits, & on se faisoit des guerres sanglantes pour savoir la couleur qui lui alloit le mieux. Hélas, Mirza, que d'absurdités ! la beauté de la véritable religion brille assez de son propre éclat, elle n'a pas besoin de Chevaliers errans qui combattent pour elle, & rien ne lui est plus contraire que la persécution. La foi qu'on nous force d'avoir avant de nous persuader & de nous convaincre, nous devient

devient odieuse d'indifférente qu'elle nous étoit.

Je finirai cette matiere en te rappelant une cérémonie que nos Compatriotes célèbrent une fois tous les ans en l'honneur de notre Prophète Ali. On ammene deux Taureaux devant la foule; le plus fort est appelé Ali, & le plus foible Osman. On les fait battre, & comme Ali est toujours vainqueur, les spectateurs sont satisfaits de cette heureuse décision de la dispute qui regne entre nous & les Turcs hérétiques.

Voilà l'image de toutes les guerres religieuses. Les combattans sont deux Taureaux ou deux M.... l'événement est toujours le même, & le sot genre humain épouse leur querelle,



LETTRE XXXIV.

Selim à Mirza.

JE fus hier matin avec un Gentilhomme de mes amis, à une maison située à vingt mille de Londres, pour y voir un homme qui avoit d'abord été commerçant; mais qui après avoir fait une fortune rapide dans les affaires, s'est adonné à l'architecture, à la peinture & à tous les arts dans lesquels tous les hommes de qualité veulent être connoisseurs. Il avoit fait bâtir cette maison comme un essai de son goût. Lorsque nous arrivâmes, quoique ce fût au milieu de l'hiver, nous fûmes conduits dans une salle sans cheminée, bien plus froide que je ne pourrois l'exprimer. J'imagine, dis-je, que cette voûte de pierre est réservée aux morts de la famille; mais je serois charmé de

voir les chambres destinées aux vivans, car le froid de ces murailles est insupportable à une constitution Persanne.

Je vois, dit mon compagnon, que vous n'avez point de goût ; pouvez-vous avoir froid dans un salon si magnifique.

Avant que je pus lui répondre, le Maître de la maison vint à nous, & au lieu de nous amener auprès d'un bon feu, comme je l'espérois, il nous promena dans tous les vastes appartemens, dans ses offices & ensuite dans un jardin où un vent du Nord qui souffloit à travers une bruyere, acheva de faire ce que le froid du salon avoit commencé ; il saisit ma voix dans l'instant où j'allois me plaindre de ce que je souffrois. Enfin nous finîmes nos observations & montâmes dans une chambre où par bonne fortune les regles de l'architecture nous avoient permis de nous chauffer ; mais

lorsque la table fut servie, mon embarras redoubla, je ne savois sous quel nom demander les cadavres déguisés qu'on offroit à ma vue. Il me parut que le Gentilhomme se faisoit servir à la mode de France, & qu'il ne venoit rien sur sa table sous sa forme naturelle. Mon inquiétude fut plus grande encore, lorsqu'ayant goûté de cinq ou six différentes compositions, je trouvai que c'étoient des mélanges de viandes si artistement assaisonnées, qu'on ne pouvoit les manger sans danger pour les mœurs & pour la santé.

Notre dîner fini, je fus régalé d'une conversation savante sur les principes, l'origine & les progrès de l'architecture. Elle fut si hérissée des termes de l'art, que je pus à peine en concevoir la cinquieme partie. Ils parloient de certains hommes appelés Virtuoses, que par leur relation & par le titre qu'on

leur donnoit, je soupçonnai être des Moralistes rigides ; mais sur la demande que j'en fis, je découvris que c'étoit une compagnie de Joueurs de violon, des Eunuques, des Peintres, des Architectes, des Jardiniers, & surtout des Gentilshommes qui avoient voyagé en Italie & qui à leur retour pouvoient passer pour des Virtuoses parfaits. Cette classe d'hommes qui est fort nombreuse, autant que j'ai pu m'en appercevoir par le discours des deux Adeptes, s'arroe une espece d'autorité sur leur espece. Ils commandent à un homme de quitter sa maison pour en faire bâtir une autre qu'il ne peut ni payer ni habiter. Ils prennent du dégoût pour les meubles de celle-ci, & commandent au Maître de les changer pour d'autres plus coûteux & moins commodes. Ils ordonnent à un troisieme d'aller languir dans un Opéra ; on craint même qu'ils ne veuillent

150 NOUVELLES LETTRES

décider qu'elle est la femme que chaque homme doit aimer , & qu'ils ne veulent prescrire la couleur particulière des yeux & des cheveux pour l'objet de l'inclination universelle.

Je desirois de m'informer si cette Jurisdiction étoit ancienne dans le Royaume, n'en ayant jamais rencontré aucune trace dans l'histoire.

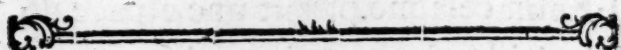
Non , dit-il , elle est si moderne, que toutes les loix de ce corps ne durent pas plus d'un an , & que ce qui dans un temps étoit adorable, devient horrible dans un autre.

Mais le Parlement confirme-t-il ces Arrêts?

Non , répliqua-t-il, son autorité est indépendante du Parlement & même de la Cour, & le Ministère doit obéir à ses ordres tout aussi bien que le dernier du Peuple , car tous les grands hommes veulent avoir un goût, ils sont les arbitres de celui du Public.

Enfin cela me paroît une espece de folie épidémique, & je crains en retournant dans mon pays, d'y porter les extravagances de celui-ci, comme ceux qui voyagent en Italie les ont apportées en Angleterre.





L E T T R E X X X V .

Selim à Mirza.

JE passe ici la moitié de mon temps dans la maison d'une Ladi, quoique j'aie bien peu de liaison avec elle. Je crois être dans une place publique, j'ai le plaisir d'y passer en revue la moitié de la ville; c'est beaucoup pour un observateur. Je la félicitai sur le nombre prodigieux de ses amis; elle me dit qu'il faudroit qu'elle eût bien du mérite pour attirer tant de monde & pour lui plaire. J'eus bien-tôt découvert que dans la foule de ces visites il y en avoit à peine une qui fût expressement pour elle, & que la raison qui les faisoit venir, étoit la même que celle qui les faisoit recevoir, parce qu'ils n'avoient rien de mieux à faire.

J'y rencontrois toujours un Gentilhomme dont le caractère m'étoit aussi inconnu , que sa figure me l'étoit peu.

Je voudrois bien savoir , dis-je à une Dame qui étoit assise près de moi , quel est le mérite de ce Gentilhomme qui est vis-à-vis de nous , & qui est si recommandable à tout le monde ; il me semble qu'il ne fait rien , qu'il ne dit rien , qu'il ne pense à rien , qu'il n'est rien , & cependant je vois en lui le ton de la bonne compagnie ?

Son caractère , dit-elle , peut se renfermer dans bien peu de mots ; c'est un homme de bon naturel.

Je suis bien charmé de ce que vous m'apprenez , lui dis-je , car j'ai besoin d'un homme de ce caractère. J'ai un de mes amis dans un grand embarras , seroit-il homme à pouvoir lui rendre service ?

Non , dit-elle , il est d'un tempé-

154 NOUVELLES LETTRES

rement trop indolent pour se donner la peine d'être serviable.

En quoi faites-vous donc consister sa qualité de bon naturel ?

Pendant ce dialogue le reste de la compagnie avoit fait tomber le discours sur les intrigues de la ville. La médisance & le fiel distilloient de leur bouches, peu de réputations furent épargnées.

L'homme au bon naturel écoutoit fort tranquillement, & ne défendoit pas plus ces amis absens que si on eût fait leur éloge.

Comme la conversation continuoit toujours, il nous entretint de la douleur que lui avoit causé la mort d'une personne de considération, qui à ce qu'il nous dit avoit été son bienfaiteur; mais il me sembloit qu'il en parloit fort à son aise, & la Dame qui m'avoit si bien dépeint son caractère, me disoit tout bas que malgré les

services dont son bienfaiteur l'avoit comblé, il prodiguoit à l'ennemi de ce cher défunt toutes les caresses dont il l'avoit importuné lui-même; du reste, ajoutoit elle, c'est un très-galant homme. Il ne fait en cela que suivre les maximes du monde. Il en est des Courtisans comme des Rois; celui qui regne est toujours le plus grand.

Dans cet instant il entra un certain Colonel, qui ayant apperçu mon Gentilhomme, courut vers lui, & l'embrassant tendrement, mon cher Jack, dit-il, nous boirons ensemble cette nuit.

Vous savez, lui répondit le Gentilhomme, que ces sortes de débauches m'incommodent; il faudroit avoir un corps de fer pour vous tenir tête.

Et qu'importe, répliqua le Colonel, nous aurons soin de ne boire qu'avant votre sommeil; je ne puis

nement trop indolent pour se donner la peine d'être serviable.

En quoi faites-vous donc consister sa qualité de bon naturel ?

Pendant ce dialogue le reste de la compagnie avoit fait tomber le discours sur les intrigues de la ville. La médifance & le fiel distilloient de leur bouches, peu de réputations furent épargnées.

L'homme au bon naturel écoutoit fort tranquillement, & ne défendoit pas plus ces amis absens que si on eût fait leur éloge.

Comme la conversation continuoit toujours, il nous entretint de la douleur que lui avoit causé la mort d'une personne de considération, qui à ce qu'il nous dit avoit été son bienfaiteur; mais il me sembloit qu'il en parloit fort à son aise, & la Dame qui m'avoit si bien dépeint son caractère, me disoit tout bas que malgré les

services dont son bienfaiteur l'avoit comblé, il prodiguoit à l'ennemi de ce cher défunt toutes les caresses dont il l'avoit importuné lui-même; du reste, ajoutoit elle, c'est un très-galant homme. Il ne fait en cela que suivre les maximes du monde. Il en est des Courtisans comme des Rois; celui qui regne est toujours le plus grand.

Dans cet instant il entra un certain Colonel, qui ayant apperçu mon Gentilhomme, courut vers lui, & l'embrassant tendrement, mon cher Jack, dit-il, nous boirons ensemble cette nuit.

Vous savez, lui répondit le Gentilhomme, que ces sortes de débauches m'incommodent; il faudroit avoir un corps de fer pour vous tenir tête.

Et qu'importe, répliqua le Colonel, nous aurons soin de ne boire qu'avant votre sommeil; je ne puis

156 NOUVELLES LETTRES

gagner ici personne pour me faire compagnie.

L'homme de bon naturel ne put résister à la force de ses sollicitations. Il accepta fort obligeamment la proposition, & toute l'assemblée parut craindre qu'il ne fût tôt ou tard la cause de la mort de ce Colonel.





L E T T R E X X X V I .

Selim à Mirza.

J'EUS la nuit dernière un songe si extraordinaire, il fit une telle impression sur mon esprit, que je ne puis m'empêcher de t'en faire part.

Je fus tout-à-coup transporté dans le Palais d'Ispahan. Le sublime Sultan notre Maître étoit assis sur un trône tout rayonnant de gloire, mes yeux pouvoient à peine en soutenir l'éclat; à ses pieds étoient prosternés ses Emirs & les autres grands Officiers de la Couronne. Ils attendoient dans cette humble posture les ordres sacrés de sa bouche toute puissante. Il étoit environné de tous ses Gardes, armés de glaives menaçans, les bras levés, prêts à frapper au moindre signe. Le Peuple anéanti de crainte, baissoit les yeux,

258 NOUVELLES LETTRES

présentoit la tête & attendoit la mort. Mon ame étoit épouvantée de cette scène majestueuse & terrible, & je me disois, un Roi d'Angleterre peut-il se comparer à notre Monarque. Le premier Sujet de son Royaume pourroit-il s'égalér à celui dont le pouvoir n'a de limites que sa volonté?

J'avois à peine fait ces réflexions, que tournant mes yeux sur le trône où étoit assis le Sophi, je vis un Eunuque assis à sa place, qui paroissoit gouverner encore plus despotiquement. L'Eunuque fut aussi-tôt suivi d'une femme qui le fut d'une seconde & ensuite d'une troisième, qui prirent successivement la tiare & l'épée; mais avant que la dernière fût bien établie sur cette place, le Capitaine des Gardes la renversa du trône & s'y plaça. Je jetai les yeux sur le plancher, & j'y vis le Sultan nageant dans son sang avec ses Visirs & trois

de ses Sultanes. Saïsi d'horreur, je sors
du Palais, je cours dans la ville, sans
autre guide que mon effroi; je la vois
abandonnée à toutes les horreurs du
pillage, à chaque pas des cadavres me
ferment le passage, & mes pieds trem-
pent dans le sang; à travers les flammes,
les morts, les mourans, les assassins,
je gagne une porte; je sors, je cherche
nos champs fertiles, & je ne vois qu'un
désert, où le besoin & l'indolence se
disputent quelques racines desséchées.

Oh! disois-je, combien plus heu-
reuse est l'Angleterre, & que ses Rois
sont bien plus grands, leur trône a
la justice pour base, & ne sauroit être
renversé, ils n'ont d'autres gardes que
l'amour de leurs sujets; les bornes
qu'on met à leur autorité en sont les
fondemens inébranlables, & des es-
claves seroient plus terribles pour eux
que des Citoyens libres. Ils sont les

160 NOUVELLES LETTRES

plus heureux de tous les Princes, parce que la nature de leur gouvernement ne fait que des Sujets riches & heureux.



LETTRE

J'
ver
glo
fop
go
qu'
été
a c
mo
s'e
for
à u
un
au
dif
fir
fen
ch

LETTRE XXXVII.

Selim à Mirza.

J'EUS l'autre jour une longue conversation avec un Gentilhomme Anglois, qui s'arroe le titre de Philosophe; mais sa sagesse n'est qu'un dégoût des plaisirs. Il les méprise parce qu'ils fuient loin de lui. Le monde a été un fardeau pour lui, quand il a commencé d'en être un pour le monde; il a renoncé à sa société & s'est réduit à l'égoïsme. Par une grande force de raisonnement il est parvenu à un grand abandon de lui-même & à une indifférence complete pour les autres. Mon existence m'importune, disoit-il, par-tout j'ai cherché le plaisir, par-tout j'ai trouvé l'ennui. Les femmes, le vin & le jeu n'ont plus de charmes pour moi, parce que de pa-

reils objets sont indignes de l'homme & ne peuvent remplir le vuide de son ame. Je ne saurois dire quel est le plus ridicule des trois. Le tracas de la ville trouble mon repos , & à la campagne je meurs de langueur & de mélancolie. Je crois que j'irai avec vous en Perse pour changer un peu la scène de la vie , & si le dégoût me suit encore , je prendrai une dose d'opium & je quitterai tranquillement le monde.

Mirza , une sagesse de cette espece-là , n'est faite ni pour toi ni pour ton ami. Goûtons les plaisirs honnêtes. La vertu peut en étendre la sphere. Soyons équitables , gardons-nous de calomnier la nature ; si l'on mettoit dans la balance les biens & les maux de ce monde , l'équilibre pourroit se rompre en faveur des premiers.

Remercions la nature qui nous les a prodigués. Pour nous consoler des

désagrémens de la vie, tâchons de les
étendre autant qu'il nous sera possible
par la pratique des vertus qui peuvent
seules conduire au vrai bonheur.



LETTRE XXXVIII.

Selim à Mirza.

JE connois encore un autre Gentilhomme qui est aussi Philosophe, (car ce titre est fort commun dans ce pays) mais celui-ci est d'une espece plus raisonnable.

Il est possesseur d'un bien considerable, dont ses amis sont plus les maîtres que lui; ses enfans l'aiment plus par reconnoissance que par devoir, ses domestiques le considerent comme un pere, & leur soumission semble un mouvement de la nature. Ses Fermiers ne craignent point les révolutions de l'atmosphere, souvent funestes aux campagnes. Ils bravent les orages; ils ont un appui contre l'inclemence du Ciel. C'est la bonté de leur Maître. Tous ses Vassaux regar-

dent sa demeure avec des yeux rians ,
il compte ses momens par ses bienfaits,
& chaque pas qu'il fait, augmente le
nombre des heureux.

N'est-ce pas étrange , lui ai-je sou-
vent entendu dire , que les hommes
soient si délicats dans le choix de leur
tableaux, qu'ils aient le soin de rem-
plir leurs maisons d'objets intéressans
& gracieux , & qu'ils forcent par leur
hauteur & leur dureté tous les hom-
mes qui sont auprès d'eux à n'avoir
que ce maintien bas & triste que don-
ne l'esclavage.

Il n'y a pas d'objet plus intéressant
que celui d'un homme qu'on a obligé,
& le nom de bienfaiteur chatouille
mieux une ame sensible , que l'harmo-
nie ne flatte des oreilles savantes.

Telles sont les idées de cet homme
sur le bonheur ; idées sublimes qui
font briller la joie & la sérénité sur

166 NOUVELLES LETTRES

son front , & qui lui ont élevé dans
sa maison un trône où le bonheur &
la vertu sont assis avec lui.



J
d'a
ge
ju
Re
trô
ro
qu
aff
tiv
tes
po
le
lui
&
no
Pe
trô

L E T T R E X X X I X .

Selim à Mirza.

J'AI joui ce matin d'un spectacle d'autant plus frappant pour un étranger, qu'on ne peut en avoir une juste idée... Je vis les trois états du Royaume assemblés. Le Roi sur son trône, dans toute Sa Majesté, environné de ses Pairs, revêtus des marques de leur dignité; à la barre étoit assis l'Orateur des Communes attentivement écouté de l'assemblée. Toutes les loix étoient présentées au Roi pour recevoir de ses mains augustes le sceau de leur autorité. Celui qui les lui présentoit, paroissoit aussi soumis & s'inclinoit aussi profondément que nous avons coutume de le faire en Perse, lorsque nous approchons du trône sublime de notre puissant Em-

pereur. Surpris & de l'appareil dont le Maître étoit environné & du respect que les Sujets lui témoignioient, j'en demandai la cause à un Gentilhomme qui étoit avec moi. La raison, me répondit-il, est que le Roi est ici dans toute sa gloire, & que tous les honneurs qu'on lui rend, sont dus à son titre & à son rang; mais lorsqu'on ne le considère que comme le premier Citoyen de son royaume, on n'use pas envers lui de pareilles soumissions. Il me fit observer que lorsque les Communes accordent au Roi les subsides qu'il a demandés, il les remercie comme pour faire un aveu qu'il n'a pas le pouvoir de lever des impôts sur le Peuple sans son libre consentement. Anciennement, ajouta-t-il, les secours d'argent & la réformation des abus alloient ensemble; mais maintenant, graces aux soins vigilans du gouvernement, nous avons
bien

bien plus d'argent à dépenser que d'abus à réformer.

Mais quels sont ces Seigneurs assis sur ce banc, dont le costume differe des habits des Pairs, & dont les regards orgueilleux semblent accuser l'Etat de leur avoir marqué la place qu'ils occupent ? Ce sont les Evêques, me dit-il, qui ne sont pas ici comme Evêques, mais comme Barons.

J'allois encore faire d'autres questions, mais l'assemblée se leva tout-à-coup, & je songeai plutôt à méditer sur ce que j'avois vu, qu'à m'éclaircir sur ce que je ne voyois pas.



LETTRE XL.

Selim à Mirza.

CE matin j'ai reçu la visite d'un Gentilhomme qui m'a conduit à la chambre des Lords. Après quelques raisonnemens généraux, il m'a demandé ce que je pensois de leur noblesse.

J'en connois pas assez l'Angleterre, lui ai-je répondu, pour m'en être formé une idée juste; mais si vous voulez que je vous parle librement, je vous dirai ce que j'en pense.

Un Pair d'Angleterre est un vigoureux défenseur des droits de la Nation, parce qu'il en est le dépositaire, & il est en même-temps le soutien des justes prétentions de la Couronne; parce que c'est de cette source sacrée qu'il tient son rang, sa gloire & le respect

du Peuple. Son bien est assez considérable pour le rendre indépendant; mais il sçait mettre des bornes à son luxe pour étendre ses bienfaits.

Il devient l'égal de ses inférieurs par la modestie & la simplicité de sa conduite, & il ne se croit jamais assez grand pour n'être pas soumis aux devoirs, malheureusement trop avilis, de la nature & de l'humanité.

Il ne réclame point ces titres, ces privilèges nés dans le désordre de l'anarchie qui offrent à la licence un asyle redoutable aux loix mêmes; il les possède sans en jouir, & pour apprendre à ses Concitoyens qu'il n'en a pas besoin. Ses bienfaits vont chercher la vertu dans l'obscurité, l'indigence sous le chaume, & le vice n'ose pas même implorer son crédit.

Le caractère que vous avez décrit, répliqua mon ami, quoique rare, n'est cependant pas imaginaire.

La vertu n'est point un être de raison; on la rencontre souvent dans les Palais. Je la vois régner même au sein du luxe, & elle en paroît plus belle. Un Lord généreux, juste, humain, semble être plus qu'un homme. C'est le génie tutelaire du Peuple. Tel nous voyons le petit fils d'un Général, dont le nom a volé dans toute l'Europe; il a hérité du courage & des talens de son ayeul. Le Peuple révere en lui l'image d'un grand homme. On compte ses vertus, & comme il est riche & puissant, on en augmente le nombre en comptant les vices qu'il n'a pas.



L E T T R E X L I .

Selim à Mirza.

UN de mes amis me conduisit dernièrement dans un lieu qu'on nomme *la Bourse*. Cette place est le rendez-vous général de tous les Négocians, non-seulement de l'Angleterre, mais de tout le monde commerçant. Je ne suis jamais entré dans aucune assemblée avec autant de respect que dans celle-ci; ces Citoyens, dis-je à mon ami, sont la partie la plus utile & la plus honorable de la Nation. Le bonheur général est le but de leurs assemblées; leurs profits sont l'avantage du Public, & leur travail fait le bien-être du genre humain.

Par le caractère que vous me traitez de cette assemblée je juge bien

174 NOUVELLES LETTRES

que vous ne vous croyez pas dans un palais d'un Prince, quoique vous soyez environné des statues de nos Rois.

Je vois, dis-je, les images des Rois; mais je ne vois ni bassesse ni flatterie. Je vois des Citoyens occupés d'affaires sérieuses, cela seul me les feroit distinguer d'une foule de Courtisans.

J'eus à peine prononcé ces mots, qu'il m'emmena dans une allée voisine où je vis aussi quelques hommes affairés; mais qui me sembloient bien différens des autres. Ceux-ci, dit mon ami, sont une sorte de Commerçans dont les affaires sont bornées à l'enceinte de cette allée où ils font naître une espece de flux & de reflux qui tourne toujours à leur avantage & qui détruit tout le commerce, excepté le leur. Ils ont quelquefois suscité de si violentes tempêtes, que la moitié des biens de la Nation a passé dans leurs mains.

C'est donc une espece de Magiciens, répondis-je ?

C'est plutôt une espece diabolique, dit mon ami : ce qu'il y a de plus merveilleux , c'est que les Maîtres de cet art destructeur ont le secret de se rendre invisibles , & quoiqu'ils soient toujours présens , ils ne paroissent jamais aux yeux du vulgaire ; mais quelques-uns de leurs esprits familiers sont fréquemment découverts par leurs mouvemens. Leur habileté soutient leur trafic , dirige leur course & regle les événemens.

Tandis qu'il me parloit , une de ces grotesques figures vint à nous & nous demanda si nous n'avions rien à vendre.

Mon ami me dit à l'oreille que c'étoit un esprit familier ; je frissonnai, j'appellai Mahomet à mon secours , & je m'enfuis à toute jambe de cette allée infernale.



L E T T R E XLII.

Selim à Mirza.

CET Abdallah dont je t'ai parlé dans une de mes lettres , vient de partir de l'Angleterre ; tu seras sensible à la vertu de cet homme , lorsque tu sauras la cause de son départ. Il me fit dire, la semaine dernière, qu'il souhaitoit de me voir chez lui. J'y fus , & je le trouvai plongé dans la plus profonde douleur. Ah ! Selim , me dit-il, je te quitte , je vais accomplir mon devoir envers le meilleur des peres ; je dois tout sacrifier à celui à qui je dois tout. A ces mots il me remit une lettre qu'il avoit reçue le jour d'auparavant, qui m'apprit que son pere , qui étoit Marchand , avoit été pris par un vaisseau de l'Isle de Malte dans un voyage du Grand Caire à Alep ; incapable de

payer lui-même sa rançon, il sollicitoit la pitié filiale. Tu fais, me dit-il, que je ne suis pas riche pour payer le prix de la liberté de mon pere ; j'ai vendu tous mes effets, & je n'ai pour subsister que ce que mon travail peut me procurer ; mais mon propre malheur n'est pas ce qui m'afflige le plus. La crainte de la pauvreté ne sauroit mettre des bornes à mon devoir ; ce qui me chagrine, c'est le destin de ma femme que la ruine de ma fortune expose à l'opprobre qui suit l'indigence. L'amour que j'ai pour elle m'a forcé de t'appeller un moment auprès de moi, & je te conjure par notre amitié, par le Prophete & le Dieu que nous adorons, de ne pas me refuser la premiere grace que je te demande. En finissant ces mots, il ouvrit la porte d'un autre appartement, où je vis une belle femme dans un habit turc, qui avec la modestie ordinaire

178 NOUVELLES LETTRES

aux femmes de notre pays , tâchoit de se dérober à mes regards. Viens ici, Zelis, dit Abdallah, vois l'homme que j'ai choisi pour te protéger, vois celui qui va remplacer dans ton cœur l'infortuné Abdallah. Alors se tournant vers moi, pleurant amèrement, ô Selim, s'écria-t-il, permets-moi de te confier ma Zelis ; je suis persuadé que tu l'aimeras, & que sa jeunesse t'intéresse déjà ; notre loi favorise le divorce, & si tu veux vivre avec elle & lui rendre un autre moi-même, j'usurai de ce cruel privilege. Ses charmes séduisent les yeux ; mais la beauté de son ame enflamme bien plus encore un cœur vertueux. C'est la pureté des génies, c'est la candeur des anges. Si les charmes de sa personne ne sont pas suffisans pour te la rendre recommandable, apprens que son esprit & son caractère sont bien plus parfaits que sa beauté. Elle est depuis trois ans en

Ang
desin
la m
ne p
rable
elle.
de l'
heur
d'ell
dans
I
s'arr
le f
vû,
pen
reut
de l'
elle
plo
est
du
je l
dal

Angleterre , toujours retirée ; elle ne desira jamais d'autre compagnie que la mienne. Non , le grand Prophete ne promet point de délices comparables à celles que j'ai goûtées avec elle. Je la quitte cependant ; je crains de l'accabler du poids de mes malheurs. Je vais chercher l'enfer loin d'elle ; puisse-t-elle trouver le Ciel dans tes bras !

Il eut à peine fini , que cette femme s'arrachant les cheveux & déchirant le sein le plus blanc que j'aie jamais vû , le conjuroit à grand cris de ne pas penser à une séparation plus douloureuse que l'opprobre & les rigueurs de l'indigence. Oui , je te suivrai , dit-elle , je t'épargnerai le supplice d'implorer la pitié des hommes. Une femme est rarement rebutée. Je demanderai du pain , & tout trempé de mes larmes je le porterai à ta bouche ; mais Abdallah fut inflexible. Je t'ordonne d'ê-

tre heureuse, lui dit-il, & ce n'est qu'avec Selim que tu peux l'être. Je les contemplois en silence, & mon cœur applaudissoit par des sanglots pressés au triomphe de la vertu ; mais enfin le voyant déterminé à faire divorce avec elle, je lui dis que je l'accepterois comme un dépôt sacré remis dans mes mains, non pour mon usage, mais pour le conserver à mon ami : qu'elle demeureroit avec moi sous le titre de femme, mais que je la respecterois comme une sœur, & que si à son retour de Malte il se trouvoit dans des circonstances heureuses pour la faire subsister, je la lui rendrois dans le même état qu'il me l'auroit remise. J'ajoutai que s'il ne pouvoit la reprendre, je l'emmenerois avec moi dans mon ferrail à Ispahan. Mon discours porta la consolation dans leur ame. Je vis la joie renaître sur les joues de Zélis ; mais elle fut courte, & leurs

adieu
chan
dalla
main
pour
péné
offri
mais
pour
avoi
fusa

adieux m'offrirent une scène plus touchante encore que la première. Abdallah s'embarqua pour Malte la semaine suivante, avec toute sa fortune, pour racheter son père, & me laissa si pénétré de sa piété filiale, que je lui offris de payer la moitié de la rançon; mais il me dit que j'avois assez fait pour lui en prenant soin de ce qu'il avoit de plus cher au monde, & refusa toutes mes offres.



L E T T R E X L I I I .

Selim à Mirza.

J'EUS, l'autre jour, une conversation intéressante avec un Anglois, qui a bien examiné & bien connu la constitution de son pays; je le priai de me dire ce qu'il pensoit de l'état présent des affaires? Il me répondit que deux abus principaux conduisoient le gouvernement au pouvoir arbitraire, si la Cour avoit jamais du penchant à en prendre avantage. Ces deux abus, me dit-il, sont la corruption & l'éloquence; le dernier est bien plus dangereux que le premier; car il séduit ceux que l'argent n'a pu tenter. C'est le plus pernicieux des talens, & le plus à redouter dans un état libre. Parler vrai, c'est le privilege de la liberté; agir

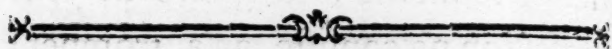
simplement, c'est sa gloire. Telle étoit
 la conduite de ces premiers Romains
 qui savoient combattre & vaincre, &
 qui laissoient aux autres Nations le
 soin de chanter leurs victoires. La
 Grece ne les avoit pas encore infectés
 de sa rhétorique. Les desseins patrio-
 tiques étoient proposés sans faste, &
 le Peuple du premier coup d'œil con-
 noissoit ceux qui étoient plus ana-
 logues à ses vrais intérêts. Comme
 tout leur étoit proposé sans déguise-
 ment, ils pouvoient juger plus facile-
 ment de ce qui pouvoit mieux conve-
 nir à leur honneur & à leur intérêt;
 mais ce qu'on appelle l'éloquence, est
 bien moins le talent de persuader la
 vérité, que de colorer le mensonge :
 elle ne s'attache pas à approfondir
 la matiere qu'elle doit discuter, mais
 à saisir le côté séduisant. La sagesse
 n'est pas toujours une vertu nécessaire
 à l'orateur, aussi ne se met-il pas en

peine de l'acquérir, pourvu qu'il puisse avoir la facilité du langage, l'art de composer ses gestes : dès qu'il fait semer de fleurs un discours, le prononcer avec grace, il est le plus sage des hommes; l'orgueil lui fait un front d'airain, & l'audace avec laquelle il publie des paradoxes, leur prête plus de force que son éloquence même. Je t'avoue, mon cher Mirza, que cela me surprit; nous ne connoissons pas en Orient une telle science. A nos allégories près, nous parlons naturellement, nous ne faisons point un art d'un usage si simple, & la vérité nue & sans fard regne dans nos harangues comme dans nos entretiens familiers.

Mais quel est le châtement d'un Orateur, lorsque le mensonge perce à travers sa rhétorique & frappe les yeux des auditeurs, il est sans doute chargé de la haine du Peuple & du mépris des sages? C'est tout le contraire,

traire, le mérite, la gloire de leur profession ne consiste qu'à tromper; ils nous montrent les objets sous des couleurs fausses, & plus ils en ont imposé aux hommes, plus ils deviennent célèbres. L'Orateur qui ne peut que nous persuader d'agir contre nos moindres intérêts, n'est qu'un génie du second ordre; mais celui qui peut nous forcer par son éloquence à violer les plus essentiels, est un homme de mérite; il a déjà fait un pas vers la fortune, & ce pas le conduira loin.





LETTRE XLIV.

Selim à Mirza,

LE lendemain je vis encore mon ami, qui résuma ce qu'il m'avoit dit sur l'éloquence. Vous ne pourriez imaginer, me dit-il, les dangereuses suites qu'à eues l'art de haranguer dans tous les états libres; de bonnes loix avoient été données par des hommes sages qui n'étoient rien moins qu'éloquens, & des hommes éloquens qui n'étoient rien moins que sages, les ont altérées & corrompues. Ouvrez l'histoire, & vous verrez des Orateurs s'élever, pour ainsi dire, sur les débris de la liberté, comme dans une tribune pour séduire les Peuples. Les Républiques de la Grece & celle de Rome n'eurent des Orateurs si célèbres que dans le temps où leurs constitutions étoient

bouleversées; lorsque l'éloquence conduira les hommes au pouvoir & aux dignités, & que le talent funeste de déguiser le mensonge sera préféré aux bons conseils & à la sagesse d'un homme simple, il est impossible que le gouvernement puisse subsister longtemps sans abus. Se plaint-on de la mauvaise administration? Au lieu de la réparer, les Orateurs composent une harangue. A-t-on quelque loi utile & nécessaire à proposer? Ils en sont quittes encore au même prix. Leurs sophismes donnent des entraves à la raison la plus saine, & des fers aux Nations les plus libres.

Les Vénitiens en agissoient bien sagement lorsqu'ils bannissoient de leur Sénat ceux qu'on soupçonnoit d'avoir trop d'éloquence, & qui gagnoient trop d'ascendant dans les conseils par ce talent enchanteur. Sans une telle précaution, il n'y a pas de rempart

contre l'illusion ; nous sommes conduits dans le même temps que nous nous imaginons être les guides ; celui qui connoît nos foiblesses & qui s'en rend le maître , n'a pas beaucoup de peine à soumettre notre raison. Mais pour vous montrer le pouvoir de l'art oratoire dans toute sa force , jetez les yeux sur les révolutions qu'il cause dans la religion. Celle-ci est simple & bienfaisante ; le voile de la modestie la couvre , & les bienfaits seuls la font reconnoître ; cependant qu'un Prédicateur éloquent , mais fanatique , monte en chaire , quels monstrueux systêmes vont naître dans l'instant ! Quel orgueil ! Quelle tyrannie ! Il met le poignard dans les mains de la religion ; il la force à frapper quand elle détourne les yeux avec horreur. Si les loix de Dieu peuvent être corrompues par le dangereux poison de l'éloquence , devez-vous être surpris que

les loix des hommes en soient infectées? Non, dis-je, on ne doit être surpris de rien, lorsque la raison humaine est ainsi abusée.



L E T T R E X L V.

Selim à Mirza.

J'ÉTOIS, l'autre jour, avec un Ecclésiastique, chargé de l'éducation de plusieurs jeunes Gentilhommes; un dépôt de cette importance me le fit regarder comme un des hommes les plus considérables de l'Angleterre. Ce sage, disois-je en moi-même, est l'homme que je cherche, & qui pourra me rendre raison de bien des choses que ma raison ne peut approfondir. Le bonheur & la vertu du siècle futur dépendent beaucoup de sa capacité. Je souhaitois ardemment de converser avec lui pour savoir s'il avoit les qualités qu'exige l'auguste emploi de former des Citoyens, & j'épuisais toutes les ressources de la conversation; mais je ne pus tirer un mot de sa bouche.

Je défespérois d'en venir à bout, lorsque le hazard me fit avancer une proposition qui lui donnant occasion de citer un Poëte latin, le mit sur les voies; il m'inonda d'un déluge de ces mots durs & barbares qui composent le langage savant.

Comme plusieurs de ses écoliers étoient destinés par leur naissance à la Magistrature, j'en conclus qu'il devoit bien connoître la constitution Angloise, & qu'il étoit capable de m'en donner des idées claires; mais sur quelques demandes que je lui fis, je fus bien étonné de le trouver moins versé dans ces matieres que moi-même : il n'avoit pas d'autre idée de gouvernement que ce qu'il en avoit tiré d'une république imaginaire d'un Philosophe Grec. Vous faites bien, lui dis-je, vous nourrissez l'esprit de vos élèves de la morale des Grecs & des Romains, vous leur inspirez cet esprit

de liberté qui les anime, vous les exercez à la justice & à la magnanimité. Vous êtes bien loin de la réalité, me dit un Gentilhomme qui étoit avec nous : ils sont accoutumés à trembler devant un Pédant, à mentir pour excuser leurs fautes puériles, à trahir leurs compagnons en épiant leurs défauts ; la vigueur naturelle de leur esprit est mise à la gêne, leur génie se resserre & s'étrécit, toute leur éducation ne consiste qu'à retenir quelques mots grecs & latins.

Je pensois, dis-je, alors que s'ils n'ont besoin que d'apprendre des mots, il vaudroit mieux leur enseigner à parler leur langue purement & avec méthode, ce qui est bien nécessaire dans un gouvernement où l'éloquence a obtenu un si grand empire. Cet article est toujours oublié, je sors moi-même d'un collège où l'on m'a perfectionné dans l'étude de deux langues

gue
ni p
que
con
don
tion
I
par
fils
& e
fair
à ce
mai
gran
leur
vale
gloi
peu
cett
Per
me
glo
que

gues mortes; mais je ne favois écrire ni parler ma propre langue jusqu'à ce que je l'aie apprise par les lettres & la conversation d'une Dame de la Cour, dont heureusement pour mon éducation je devins amoureux.

L'on m'avoit dit que c'étoit l'usage parmi les Nobles d'envoyer leurs fils étudier dans les pays étrangers, & en effet il me paroît nécessaire de le faire si tous vos Maîtres ressembtent à ceux dont vous venez de me parler; mais si je puis en juger par la plus grande partie de ceux que j'ai vus à leur retour, les Maîtres étrangers ne valent pas mieux que les Maîtres Anglois, & les Amantes étrangères ne sont peut-être pas aussi complaisantes que cette Dame de la Cour. Si j'allois en Perse avec un habit Anglois, un Domestique Anglois & une toux Angloise, j'aurois gagné tout autant que la moitié des jeunes Seigneurs

194 NOUVELLES LETTRES
qui voyagent en France. Ajoutez à
cela un goût pour la musique, répli-
qua le Gentilhomme , avec deux ou
trois termes d'Architecture & de Pein-
ture , & il ne vous manquera rien pour
être aussi accompli que le Gentilhom-
me le plus instruit que l'Italie nous
renvoie.



LETTRE XLVI.

Selim à Mirza.

APRÈS avoir considéré l'éducation des Gentilshommes Anglois , la conversation tomba sur celle des Dames. Je desirois de connoître les moyens qu'on emploie pour rendre une femme de ce pays si différente de nos Persannes. Je priai un homme marié qui étoit dans la compagnie , de vouloir bien m'instruire de leur éducation. Monsieur , me dit-il , c'est une question que vous devriez faire à ma femme plutôt qu'à moi ; ce sont des mysteres dans lesquels il ne m'est pas

NOTE DU TRADUCTEUR.

Après ce que M. Rousseau a dit de l'éducation des femmes , cette lettre pourroit être inutile.

permis de pénétrer ; lorsque j'ai la présomption de vouloir joindre mes avis aux siens sur cet objet important, elle me dit que l'éducation d'une femme est au-dessus de la capacité de l'homme même le plus versé dans ses propres affaires. Comme les femmes ne naissent que pour plaire aux hommes, je pensois, dis-je, qu'un homme pouvoit être meilleur juge dans cette partie que toutes les femmes du monde ; mais dites-moi je vous prie, ce que vous avez observé en général de ces mystérieuses institutions : je ne veux pas entrer dans le plus profond du sanctuaire, je ne veux connoître que ce qu'on expose aux yeux de tout le monde. Le premier but d'une mere, répliqu'a-t-il, c'est de faire de sa fille une Déesse si elle peut.

Une Déesse, m'écriai-je, avec étonnement !

Oui, dit-il, vous n'en avez pas

dans l'Orient ; mais ici nous en avons
 cinq ou six dans chaque rue. L'Egypte
 eut bien moins de Divinités que nous
 n'en avons à présent à Londres. Pour
 leur donner ce caractère, elles les dé-
 pouillent autant qu'elles peuvent de
 la nature humaine, soit dans les ges-
 tes, dans les regards, dans les discours,
 dans la parure. Mais c'est pour y re-
 tourner encore ? Oui, elles y retour-
 nent en effet, mais étrangement défi-
 gurées. Il en arrive autant à leur esprit
 qu'à leur figure , l'un & l'autre par
 ces violentes contorsions ne sont plus
 à leur place. Vous ne sauriez conce-
 voir les moyens singuliers qu'em-
 ploient les femmes tous les jours pour
 pervertir leurs facultés : ils n'y en a
 pas une qu'ils n'arrangent de toute
 autre façon que la providence l'avoit
 marqué ; elles sont vaines d'être lâches,
 & honteuses d'être modestes ; elles sou-
 rient à l'homme qu'elles voient avec

dégoût, & regardent froidement celui qu'elles aiment. C'est dans ces sentimens qu'on nourrit soigneusement leur enfance, aussi n'est-il pas bien difficile de soumettre leurs dispositions naturelles ?

Je ne fais dis-je de quel usage peuvent être ces instructions ; mais il me semble que dans un pays où les femmes sont admises dans un partage continuel & constant de toutes les scènes de la vie, on devroit prendre un soin particulier dans leur éducation, de cultiver leur raison & de former leur cœur pour qu'elles soient capables de jouer le rôle qu'elles remplissent dans la société ; où il y a de grandes tentations il faut de grandes vertus, & dans les situations dangereuses où elles sont placées & aiment à se placer, il leur faut une force de jugement plus qu'ordinaire. En Perse une femme ne pense qu'à sa beauté,

& elle ne vit & ne travaille que pour la conserver; mais ici le bon sens me paroît si nécessaire, que ce doit être la première affaire d'une femme, d'entendre son intelligence avec autant d'application que l'autre sexe, & généralement parlant par les mêmes moyens.



LETTRE XLVII.

Selim à Mirza.

JE me suis trouvé ce matin dans un cercle de Gentilshommes , qui ont beaucoup plaisanté sur l'ignorance Musulmane. On parla de la tentative qui avoit été faite , il n'y a pas longtemps , d'établir une presse à Constantinople ; on se récria contre l'opposition qu'y avoit mise le Musti. Qu'en pensez-vous , me dit l'un d'eux ? L'ignorance regne-t-elle à Ispahan comme à Constantinople ? Proscrit-elle par tout un art si utile ?

N'accusez point , lui dis-je , la Religion , des fautes de la politique ; si toutefois c'en est une d'avoir proscrit un art dont l'abus est si funeste. Le spectacle de l'Europe souvent déchirée & livrée à toutes les horreurs de

la guerre pour des feuilles de papier barbouillées de noir, étoit une leçon assez terrible pour l'Asie. L'Imprimeur qui dispose ses caracteres, ne fait pas qu'il allume peut-être, par son travail, le flambeau des discordes civiles. Nos Législateurs voyoient plus loin.

Ils avoient raison, reprit le Gentilhomme; leur politique tendoit au despotisme, & c'est sur l'ignorance des hommes qu'il est fondé. C'est elle qui fait les Esclaves & les Tyrans; mais dans un Etat libre, l'Imprimerie est le premier des arts. C'est par elle que le Peuple reçoit les ordres du Souverain; c'est par elle qu'il leur résiste, lorsqu'ils sont injustes. Elle porte ses plaintes jusqu'au trône. C'est la base de sa liberté. Les abus disparoissent devant un si grand bien; eh! peuvent-ils balancer les avantages d'un art qui fixe, perpétue les progrès de l'esprit

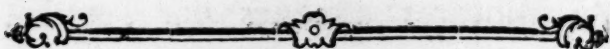
national & donne aux Souverains des Juges au-delà de leur siècle même? Par cet appel au jugement du Peuple, nous contenons nos Ministres dans les bornes du devoir. Quel Tribunal plus incorruptible? Celui de la postérité, c'est un droit dont le siècle présent jouit d'avance. Un Ministre qui oseroit nous le disputer, se condamneroit lui-même; & cet effort seul suffiroit pour dévoiler les vices de son administration. Il se garderoit bien de détruire un art qui lui prête des armes contre la calomnie. L'erreur & la vérité sont sortis de la presse, par elle on séduit le Peuple, par elle on l'éclaire, par elle l'envieux attaque un grand homme, par elle un grand homme se venge; car, quoique la meilleure administration puisse être attaquée par la calomnie, je puis avancer hardiment qu'un calomniateur persuade bien difficilement tout un Public, & j'ai vu

des Ministres attaqués par l'envie ,
venger leur réputation & l'augmenter
avec les seules armes de la vérité.

Le Gentilhomme qui parloit ainsi ,
étoit contredit par un autre de la
compagnie qui soutenoit avec beau-
coup de feu & de raisonnemens que
si la presse étoit soumise à l'inspection
d'une personne judicieuse & discrete ,
elle seroit bien plus utile au Public.

Je vous accorde cela , dit le pre-
mier Gentilhomme , mais à une con-
dition , c'est qu'il faudroit un Inspec-
teur pour le Peuple , aussi-bien que
pour la Cour ; mais si vous voulez
tout l'avantage d'un côté , il vaudroit
mieux pour nous adopter la poli-
tique orientale qui abolit la presse , que
de la laisser sous une direction par-
tiale.





L E T T R E XLVIII.

Selim à Mirza.

LE même Gentilhomme qui soutenoit si fort la liberté de la presse, continua son discours de la maniere suivante.

Si nous avons quelque raison de ne pas vouloir que ce qui sort de la presse soit soumis à l'inspection de la Cour; combien plus en avons-nous de nous plaindre quand nous voyons la politique des Cours de l'Europe donner des entraves à la liberté des correspondances particulieres, porter un œil curieux jusques dans les secrets des familles, & captiver la plume ainsi que l'Imprimerie. La sûreté des lettres importe au genre humain; y attenter, c'est violer le droit des gens.

Vous nous traitez d'esclaves, lui dis-je avec étonnement, nous rampons

sous un despote ; mais son autorité ne s'étendit jamais jusques-là. Comment un Peuple libre souffre-t-il qu'un Ministre devienne à son gré le dépositaire des secrets les plus sacrés , & qu'il les abandonne peut-être à sa propre Cour, plus dangereuse que celle du Monarque ?

Le Ministre, me répondit-il, exerce ce pouvoir par lui-même ; il en est trop jaloux pour le partager. L'intérêt de l'Etat est le prétexte de cette lourde tyrannie. Ce n'est point un prétexte, reprit un homme de Cour ; c'est une cause réelle. Il est essentiel que le Gouvernement puisse lire dans tous les cœurs ; c'est en portant le jour de la vérité dans les correspondances les plus cachées, qu'on découvre les projets des Grands, qu'on prévient les complots, & qu'on arrache le crime des ténèbres, son asyle ordinaire.

Ainsi, dis-je à ce Politique, vous

206 NOUVELLES LETTRES
faites de votre Ministre un espion invisible, qui s'introduit dans les familles & qui entend tout sans être entendu. Cet emploi n'est pas fort honorable, & ne sert qu'à prouver la foiblesse du Gouvernement. Les soupçons ont toujours multiplié les perfidies, & pour régner sur les hommes, il suffit de les estimer & de leur apprendre à s'estimer eux-mêmes.



Qu
Peup
& les
chez
dus.
poin
le sa
pens
digu
rique
Plaie
rent
plus
qu'il
l'enn
foul
vés,
faire

LETTRE XLIX,

Selim à Mirza.

QUOIQUE les Anglois soient un Peuple guerrier, cependant les vertus & les talens militaires ne jouissent pas chez eux des hommages qui leur sont dus. Une longue suite d'exploits n'est point un titre pour être admis dans le sanctuaire de l'Etat. Les récompenses réservées au Héros, sont prodiguées à des Orateurs, à des Politiques obscurs par eux-mêmes, à des Plaideurs infatigables. Un Général rentre dans le néant, dès qu'il n'est plus à la tête des armées; & lors même qu'il commande, avant de combattre l'ennemi, il faut qu'il triomphe d'une foule d'envieux que la cabale a élevés, & dont toute l'occupation est de faire naître obstacles sur obstacles, de

semer par-tout l'alarme & la discorde; d'affoiblir la confiance du Soldat & de décrier les opérations les plus sages; ainsi la conduite d'un camp où le despotisme est nécessaire, devient souvent une anarchie funeste. Il y a eu, il est vrai, un grand Général dans le dernier regne qui se montra supérieur à tous ses Officiers durant le cours d'une guerre de douze ans; il s'acquit une grande réputation, mais il la dut moins à son mérite & à ses succès qui le mettoient au-dessus de la censure, qu'à une relation heureuse qu'il avoit avec le premier Ministre.

Mais quel fut le prix de ses exploits? Il avoit triomphé des ennemis de l'Etat, & ne put vaincre la cabale d'un homme sans mérite & d'une femme assez spirituelle pour gouverner un sot.

La conduite du Roi de France étoit bien différente à l'égard de ceux qui commandoient

com
guer
dans
pens
leur
fruct
talen
c'est
qu'on
Puiss
armes
politi
langu
à pein
Négo

commandoient ses armées dans cette guerre; bien loin de les disgracier dans leurs triomphes, il les récompensoit jusques dans leurs défaites; il leur savoit gré même des efforts infructueux & payoit le zèle comme les talens. En couronnant un vainqueur, c'est moins à lui-même qu'à la fortune qu'on rend hommage. Toutes les Puissances de l'Europe redoutent les armes des Anglois & se jouent de leur politique; cependant leurs Généraux languissent dans l'oubli, & l'Etat trouve à peine assez de récompenses pour ses Négociateurs.



L E T T R E L.

Selim à Mirza.

JE suis de retour de Londres, d'où je me suis absenté pendant l'espace de quelques mois; je vais te rendre un compte exact de l'emploi de mon temps. Un de mes amis qui vit dans une Province éloignée de la capitale, m'invita à passer l'été à sa maison de campagne. Tu connois mon goût pour la retraite & pour les amusemens champêtres, & j'étois loin de refuser une proposition si agréable.

En sortant de Londres la première chose qui me frappa, fut de trouver toute la campagne cultivée, elle ressembloit à un vaste Jardin; c'est-là l'effet naturel de cette heureuse liberté dont jouit l'Angleterre. L'abondance regne toujours dans un Etat où le

droit de propriété est sacré. Pour faire naître l'industrie, il suffit de lui promettre un appui contre les usurpateurs. La nature par elle-même n'est pas plus prodigue pour les Anglois que pour nous. Leur climat n'est pas plus favorable à la culture des terres, que le nôtre; cependant un arpent de terre cultivé par les mains libres d'un Anglois, rapporte plus qu'un vaste champ plus arrosé des larmes de nos esclaves que de leurs sueurs.

Un autre objet qui fixa mon attention pendant ce voyage, fut le grand nombre de maisons magnifiques qui ornoient le chemin. Plus je voyageois & plus cela me paroissoit étaler une certaine majesté champêtre qui sied bien à un Peuple libre. Je regardois ces hommes qui possèdent ces superbes retraites, comme indépendans de la Cour & comme ayant sagement fixé la sphere de leur orgueil & de

leurs plaisirs au centre de leurs propres biens. Cette réflexion augmentoit mon estime pour eux. La politique des Princes qui ne sont pas absolus, a toujours été d'attirer les Nobles auprès d'eux, de les faire sortir de leurs châteaux par l'appas des faveurs de la Cour, pour les priver de l'amour des Peuples parmi lesquels ils vivoient confondus, pour les dépouiller de l'intérêt qu'ils prennent à leurs Vassaux & se les dévouer entièrement. C'est ce que nous a dit si souvent notre ami Usbec, la capitale de la France est remplie de Noblesse, tandis que dans les Provinces presque toutes les maisons seigneuriales tombent en ruine. C'est-là, dit-il, un signe infaillible de la décadence & de la ruine de la Noblesse. Ceux qui se rappellent ce qu'étoit l'Angleterre il y a cinquante ans, ne contemplent qu'avec regret cette révolution, qui

pour être lente, n'en est pas moins funeste. Ils se plaignent de ce que leurs Compatriotes, pour imiter la France, abandonnent leurs châteaux, & las de régner à la campagne, vont chercher des égaux à la ville & des Maîtres à la Cour; mais cela n'est pas encore sensible à un étranger, tu peux attendre la suite de mon voyage dans une autre lettre.



L E T T R E L I.

Selim à Mirza.

LORSQUE je sortis de Londres, le Parlement après sept ans d'exercice paisible, venoit d'être dissous. Il falloit en former un nouveau, & les élections ne se font jamais sans trouble en Angleterre. Le premier jour de mon voyage ne m'offrit rien de plus remarquable que ce que je t'ai fait observer dans ma dernière lettre ; mais lorsque j'arrivai à la ville où je devois auberge, je trouvai les rues toutes remplies d'une foule d'hommes & de femmes qui me donnerent une idée bien vive des anciennes bacchanales. Au lieu de lierre, ils portoient des branches de chêne, ils étoient ivres de vin & de fatigue ; mais en même-temps ils marquoient un grand zèle

pour la religion. Mon habit Persan attira leurs regards, & je conçus qu'ils étoient embarrassés de ce qu'ils feroient de ma personne. Quelques-uns disoient que j'étois un Ministre Allemand, envoyé par la Cour pour rompre les Electeurs; sur cette idée je fus sur le point d'être mis en pieces. D'autres imaginoient que j'étois un Jésuite; mais enfin ils s'accorderent tous à penser que j'étois un empirique, & me conduisirent à mon auberge avec beaucoup de respect. Lorsque je fus sorti d'un danger si pressant, je résolus de quitter ma parure étrangere, afin de ne plus essuyer sur ma route de pareilles alarmes. Je raisonnai sur ce qui s'étoit passé avec un Gentilhomme qui m'accompagnoit dans mon voyage. Il me paroissoit bien étrange que, dans une affaire qui exigeoit toutes les lumieres de la Nation, puisqu'il s'agissoit du choix des dé-

216 NOUVELLES LETTRES

positaires de la liberté, ces hommes commençassent par boire jusqu'à en perdre la raison. Je demandai si les débauches de cette espece étoient communes dans de telles circonstances? Il me répondit que toute l'occupation des Candidats étoit de pervertir & d'abuser ceux qui devoient les choisir par tous les moyens imaginables, & que depuis le jour où commencent leurs intérêts, la populace se livroit à la débauche & à l'oisiveté. Le soin des familles est négligé, le commerce & les manufactures sont fermées, & le désordre que cela occasionne est si grand, qu'il faut une bonne partie du temps que dure le Parlement, pour le rétablir. Quelques grands que soient ces abus, ces nominations en font naître de plus dangereux encore. Faisons boire nos Electeurs pendant un an, nous serons sûrs de conserver notre constitution;

mais

mais
craint
l'intérêt
vente
tion
& pr

mais les plus sobres sont les plus à craindre : la corruption réfléchie & l'intérêt qui leur fait marchander la vente de leur liberté, ruineront la Nation , dès qu'un Ministre ambitieux & prodigue voudra l'acheter.





L E T T R E LII.

Selim à Mirza.

LE jour suivant nous arrivâmes dans une Comté où les élections se faisoient pour la ville & pour la province. Il nous fut bien difficile de passer à travers les troupes de Peuple que composoient les différens partis, & chacune nous forçoit avant de continuer notre route, de nous déclarer pour sa faction. Il y en avoit qui portoient dans leur chapeau des feuilles de tabac, & qui vouloient venger l'honneur de cette noble plante des attaques du ministère. Je me joignois de bon cœur avec eux, comme admirateur des vertus de cette plante trop négligée dans nos climats. Je ramenai la conversation sur le chapitre des élections, & mon compagnon de

voyage ne se refusa point à ma curiosité. Ce qu'il me disoit étoit si nouveau pour moi, que dans plusieurs points je ne pouvois le croire, lorsqu'il me dit que dans les premiers temps les Comtés & les Bourgs avoient coutume de payer aux Membres qu'ils envoyoit au Parlement, la dépense de leur voyage & de leur séjour; mais qu'au contraire aujourd'hui les Candidats payoient les Electeurs. Il me paroissoit bien incompréhensible que des hommes si mercenaires autrefois, pussent être si désintéressés aujourd'hui; il me paroissoit aussi bien bizarre qu'une Communauté pût se laisser prendre à la figure d'un homme qu'elle voyoit pour la première fois, & le préférer à une famille plus illustre peut-être & plus utile. Rien n'est plus ordinaire, continuoit mon ami; le Peuple prodigue son amour à des inconnus, quelquefois à ses tyrans. In-

grat & généreux tout ensemble, il oublie les services qu'on lui a rendus, & paie d'avance ceux qu'on peut lui rendre un jour. C'est ainsi que la liberté idéale dans le choix de ses représentans, devient une servitude réelle. Esclave de ses propres caprices, il le devient dès lors des caprices des grands; cependant j'étois assuré que cela arrivoit fort souvent, &, ce qu'il y a de plus surprenant, sur la simple recommandation d'une personne aussi peu connue de l'assemblée que la première. Mon compagnon de voyage ajoutoit que cette personne passoit tellement pour l'amie du Peuple, quoiqu'elle n'en eût jamais donné des marques, qu'un mot de sa bouche suffisoit pour diriger la moitié de la Nation dans le choix de ses représentans.

Il seroit trop long de te raconter tous les moyens, toutes les intrigues qu'on emploie pour être élu; une

démarche qui réussit presque toujours & qui acquiert la bienveillance d'une communauté, c'est de plaire aux femmes des Electeurs. On achete le suffrage d'un homme en le deshonorant, & pour assurer son succès, il faut être un vigoureux Athlete. Mon compagnon de voyage m'avoua qu'il avoit un jour été obligé de passer par cette pénible sollicitation, & qu'il avoit rencontré sur son chemin quelques vieilles femmes qui lui avoient fait payer bien cher une voix de plus.

Mais ces méthodes & bien d'autres ne sont presque plus en usage, nous en usons maintenant avec nos Electeurs comme avec nos Maîtresses. On leur envoie un Notaire, on négocie la bourse à la main, aussi le mépris est réciproque. L'Electeur dédaigne un homme qui supplée par ses richesses à son peu de mérite, & l'élu regarde sa faction comme un amas d'ames vé-

nales, qui ne se vendent que parce qu'elles n'ont aucune valeur. Je demandai s'il n'y avoit pas de loix contre cette corruption? Oui, dit-il, il y en a, elles sont sévères; mais le crédit des coupables les force au silence. Enfin il me fit entendre que quelques Parlemens n'avoient pas plus représentés la Nation, que quelques-uns de leurs Rois, le Dieu tout-puissant dont ils se croient l'image sur la terre.



L E T T R E L I I I.

Selim à Mirza.

N O T R E voyage finit le troisieme jour, j'arrivai dans la maison de mon ami avec ce plaisir que nous procure le repos & la solitude après une vie tumultueuse & fatigante. J'étois aussi ennuyé de toutes ces élections, que si j'avois été un Candidat, & je ne pouvois m'empêcher d'exprimer ma surprise, de ce que ce désordre général ne caufoit pas un dérangement dans l'Etat. Notre ruine, me dit mon ami, en seroit l'effet infallible; mais la nature a su la prévenir en nous plaçant au milieu de la mer. Notre situation nous met à l'abri des invasions des voisins ambitieux qui sauroient profiter de nos troubles. Ce n'est pas seulement vos ennemis que vous avez à

T iv.

craindre ; les guerres domestiques minent insensiblement votre constitution, elle devroit être ébranlée du choc de tant de forces qui luttent contre elles-mêmes. Tous ceux qui sont nés sous des monarchies absolues, seront étonnés que vous ayez échappé à la domination étrangère. Ils ont appris que l'avantage supérieur de la forme de leur gouvernement, consiste dans la force générale qui naît de l'union des forces particulières ; que dans les Etats où le pouvoir est plus divisé, on doit craindre une confusion dangereuse. Ils raisonnent assez bien, dit le Gentilhomme qui m'avoit accompagné dans le voyage, mais ils poussent leurs alarmes trop loin. Il faut opter entre les factions enfantées par l'esprit de liberté ou l'oppression que le despotisme produit toujours ; mais la différence de notre gouvernement à une monarchie absolue, est confi-

dérable. Un tyran n'a rien qui le retienne ici, tous les partis sont non-seulement en opposition avec celui qui gouverne, mais encore l'un avec l'autre, & les chefs de chaque parti intéressés à ménager leurs créatures, sont forcés de borner la sphere de leurs desirs. Cet intérêt est le frein le plus puissant des passions des grands; d'ailleurs les factions dans la société sont comme les tempêtes dans la nature. Celles-ci renversent toutes les digues qu'on leur oppose, mais elles purifient l'air & enveloppent dans la destruction générale les principes mortels qui prépareroient des maux plus cruels que les orages. Toutes les Nations qui vivent dans un esclavage tranquille, croupissent & végètent, à peine leur existence précaire est un sommeil léthargique, & si elles ne sont pas malheureuses, c'est qu'elles ne connoissent pas le bonheur. Il se-

roit à souhaiter pour elles que quelques troubles passagers vinssent les réveiller de temps en temps, ranimer leur courage & leur apprendre au moins à connoître leurs forces. Le plus grand malheur qui pût leur arriver, seroit de reprendre leurs fers; elles en seroient consolées du moins par la gloire d'avoir fait trembler les tyrans; & il seroit bien heureux pour elles, qu'elles fussent excitées de temps en temps par cet esprit de parti qu'elles craignent tant. Qu'en pourroit-il arriver de pis pour elles, que de retomber dans le même esclavage où elles gémissent; mais généralement une telle fermentation dans les esprits, conduit à la liberté. Nous en avons dans notre constitution une preuve bien évidente, nos privileges ont été le prix de nos murmures, & ce sont nos discordes continuelles qui les conservent. Je pourrois ajouter que les

différ
ne for
les au
dang
bonh
doit
nou
divi
de r
mer
rer

différens partis qui divisent la Nation, ne sont pas assez animés les uns contre les autres, pour ne pas s'unir dans le danger commun & pour assurer le bonheur général. Cela seul, je pense, doit nous laver du reproche qu'on nous fait de sacrifier notre pays à nos divisions, & confondre la politique de nos voisins qui croient nous armer contre nous-même & nous déchirer de nos propres mains.



L E T T R E L I V.

Selim à Mirza.

LE premier mois de mon séjour dans cette campagne, se passa tout entier en entretiens politiques. C'est un labyrinthe dont on ne sort pas aisément, lorsqu'on s'y est une fois engagé. Le spectacle de la nature nous occupoit peu. L'étude du gouvernement dessèche le cœur & le rend insensible. Mes deux compagnons ne s'accordoient pas dans plusieurs points, quoique d'ailleurs bons sujets & bons citoyens. Je m'imaginois quelquefois avoir beaucoup appris dans ces débats; mais lorsque je voulois me mettre de la partie & faire preuve de ma science, je me trouvois aussi avancé qu'auparavant. Le Maître de la maison pen-

choit pour la Cour, non par des vues intéressées & ambitieuses, mais par principe de Whiggisme; ce mot est une de ces distinctions qui depuis plus d'un siècle divisent cette Nation. Le parti opposé s'appelle *Toris*, ils ont une antipathie aussi forte l'un pour l'autre, que les sectateurs d'Osman pour ceux d'Hali. Je priai mon ami de me faire connoître les marques auxquelles je pourrois les distinguer. Les *Whigs*, dit-il, sont ceux qui sont maintenant en place, & les *Toris* ceux qui y étoient autrefois. Je vous entends, voici la seule différence, si ceux qui sont maintenant *Toris*, étoient employés, ils deviendroient sur le champ des *Whigs*, & si les *Whigs* n'étoient plus en faveur ils voudroient être *Toris*. Non pas, me dit-il, avec une espèce de chaleur, il y a une grande différence dans leur principe & dans leur conduite. Les

L E T T R E LIV.

Selim à Mirza.

LE premier mois de mon séjour dans cette campagne, se passa tout entier en entretiens politiques. C'est un labyrinthe dont on ne sort pas aisément, lorsqu'on s'y est une fois engagé. Le spectacle de la nature nous occupoit peu. L'étude du gouvernement dessèche le cœur & le rend insensible. Mes deux compagnons ne s'accordoient pas dans plusieurs points, quoique d'ailleurs bons sujets & bons citoyens. Je m'imaginois quelquefois avoir beaucoup appris dans ces débats; mais lorsque je voulois me mettre de la partie & faire preuve de ma science, je me trouvois aussi avancé qu'auparavant. Le Maître de la maison pen-

choit pour la Cour, non par des vues intéressées & ambitieuses, mais par principe de Whiggisme; ce mot est une de ces distinctions qui depuis plus d'un siècle divisent cette Nation. Le parti opposé s'appelle *Toris*, ils ont une antipathie aussi forte l'un pour l'autre, que les sectateurs d'Osman pour ceux d'Hali. Je priai mon ami de me faire connoître les marques auxquelles je pourrois les distinguer. Les *Whigs*, dit-il, sont ceux qui sont maintenant en place, & les *Toris* ceux qui y étoient autrefois. Je vous entends, voici la seule différence, si ceux qui sont maintenant *Toris*, étoient employés, ils deviendroient sur le champ des *Whigs*, & si les *Whigs* n'étoient plus en faveur ils voudroient être *Toris*. Non pas, me dit-il, avec une espèce de chaleur, il y a une grande différence dans leur principe & dans leur conduite. Les

Toris veulent, continua-t-il, reculer les bornes du pouvoir monarchique, & murmurent contre l'orgueil & les richesses du Clergé; ce sont les vrais ennemis de la Nation, & jamais la politique & le courage des François ne nous furent plus funestes que leur système.

Vous me surprenez, car j'avois entendu imputer tout ce que vous venez de me dire, à quelques-uns qui passoient pour des *Whigs* très-déterminés.

Je vais vous faire connoître bien précisément ce qui en est, dit le Gentilhomme qui étoit venu avec moi. Le Whiggisme est un caractère ineffaçable comme l'épiscopat. Celui qui a été une fois Evêque, quoiqu'il n'en fasse plus les fonctions, est cependant toujours Evêque; ainsi celui qui a été Whig une fois, le fera toujours, quoiqu'il

agisse d'une façon opposée à ses principes , & comme tous les gens d'église reconnoissent le premier comme un Evêque , les Whigs regardent le dernier comme un homme de leur parti.





L E T T R E L V.

Selim à Mirza.

J'ALLAI l'autre jour avec mon ami dans la Comté voisine, rendre visite au Prélat de ce diocèse. Son caractère est si singulier, qu'il m'a paru mériter quelques coups de pinceau. Les bizarreries du particulier nous instruisent quelquefois autant que celles des Peuples. Celles-ci sont d'une espèce très-rare. Ce sont autant de vertus. D'abord il réside constamment dans son diocèse & il n'en est pas sorti depuis fort long-temps, il ne demande rien à la Cour ni pour lui ni pour sa famille, il ne thésaurise point pour d'avidés héritiers, & il employe tous les revenus de son évêché à faire décemment l'hospitalité, & à des aumônes dépouillées de toute vanité. A sa première

miere entrée dans le monde il se distingua par son zèle pour la liberté de son pays, & a eu beaucoup de part aux révolutions qui l'ont conservée. Ses principes n'ont jamais été altérés par les faveurs de la fortune. Il est devenu grand par sa dignité, sans cesser de l'être par lui-même. Il n'a jamais prostitué sa plume ni avili son caractère par une complaisance aveugle & servile. Persuadé de sa religion il tolere celle des autres; il ne distingue aucun parti, il étend sa bienfaisance sur le Whig & le Toris; il n'attend point que l'innocence réclame son appui, il court au-devant d'elle, il la cherche, il l'appelle. Envain le vice multiplieroit les masques pour le séduire, son esprit est aussi pénétrant que son cœur est droit. Je vis cet aimable vieillard, & je fus surpris de la fraîcheur de son teint, de la noblesse de sa démarche, de sa vivacité & de

234 NOUVELLES LETTRES
son embonpoint. Tels sont les fruits
qu'il recueille de quatre-vingt ans de
sagesse. Personne n'a jamais dit qu'il
eût vécu trop long-temps, ni même
desiré de lui succéder.

Il m'entretint avec une complai-
sance que n'auroit pas exigé un
ami. Son ame s'épanchoit avec vo-
lupté dans le cœur d'un étranger. Il
disoit la vérité & la disoit avec grace.
Pardonne, Mahomet, mon cœur a
balancé entre l'alcoran & l'évangile ;
& je n'ai pu croire qu'une religion
qui inspiroit tant de vertus à ses Mi-
nistres, fût un amas d'erreurs.



M o
me do
lectur
fur-to
bien
il faut
Si je
idées
m'on
préfe
fon d
Les é
fi dif
jugé
noître
que l
des
dans

L E T T R E LVI.

Selim à Mirza.

MON long séjour à la campagne me donna beaucoup de loisir pour la lecture. Je m'appliquai à l'histoire, & sur-tout à celle d'Angleterre; car pour bien connoître ce qu'est une Nation, il faut d'abord savoir ce qu'elle a été. Si je me plaignois des différentes idées que les Anglois eux-mêmes m'ont donné de leur gouvernement présent, je n'aurois pas moins de raison de me plaindre de leurs Historiens. Les événemens passés sont rapportés si différemment & avec tant de préjugé, qu'il est aussi difficile de reconnoître la vérité dans leurs relations, que la religion dans les commentaires des Théologiens. Le grand article dans lequel ils different le plus, est

l'ancien pouvoir de la Couronne & le pouvoir du Parlement. Selon quelques-uns, celui du dernier n'est qu'une usurpation du premier ; mais selon quelques autres, il est aussi ancien que la monarchie elle-même.

Ce point est débattu avec beaucoup de chaleur, & les deux partis alleguent une foule de preuves ; cependant le résultat de la dispute est d'une conséquence bien légère pour les intérêts présens de l'Etat. Si la liberté ne deroit que d'un an, les Anglois auroient raison d'en reculer l'origine pour la conserver ; car en supposant que leurs ancêtres étoient esclaves, soit par faiblesse ou par ignorance, on n'hérite point de l'esclavage comme d'un bien réel. Y a-t-il des prescriptions assez longues & qui aient assez de force pour priver le genre humain des droits qu'il tient immédiatement de la nature ? Mais, s'écrient les Partisans de

la monarchie, les privileges du Peuple sont des présens de ses Rois. Mais qu'est-ce que la couronne, si non un présent du Peuple? J'ai tâché d'éclaircir ce point pour ma propre satisfaction, & je veux te faire part de mes idées à ce sujet dans quelques lettres où je te donnerai des détails plus philosophiques & plus lumineux. Je terminerai mes remarques par quelques réflexions sur l'incertitude de l'histoire; je veux dire que la tradition seule est le canal qui porte la vérité de siècles en siècles; que dans ces volumes immenses dont le nombre nous effraye, elle est altérée par les divers intérêts des écrivains, qu'elles y prennent la teinte de leurs passions & que le tribunal de la postérité est seul équitable.



L E T T R E L V I I .

Selim à Mirza.

C'EST un des effets les plus ordinaires de la vanité des écrivains de chaque Nation, de présenter les constitutions originelles de leur pays comme fondées sur les systêmes de la politique la plus profonde; ils imaginent y découvrir le dernier période de la sagesse humaine, tandis que le plus souvent les loix d'un pays sont dues au hasard, à l'ascendant des circonstances, souvent même à celui de la nature.

Telle fut l'origine du célèbre gouvernement des Gots, qui influa sur tous ceux de l'Europe; & quoique bien effacé par le temps, on peut encore en reconnoître quelques traces chez nos insulaires. Quelque systême

qu'inve
pliquer
la conf
moins
celui d
quelqu
mûrit e
dans le
Le
l'Angl
multitu
d'autre
qui les
espece
les bel
tueren
rité de
bitude
claves
torité
Offic
ment
seule.

qu'on invente l'orgueil national pour expliquer la naissance & les progrès de la constitution Angloise, elle paroît moins l'ouvrage d'un politique que celui de la nécessité. Le hasard crée quelquefois en un moment, ce qui mûrit en vain pendant un demi siècle dans le cerveau d'un sage.

Le Peuple qui s'introduisit dans l'Angleterre étoit composé d'une multitude féroce qui ne connoissoit d'autre art que la guerre. Le Chef qui les y conduisit fut revêtu d'une espèce de pouvoir royal, & comme les besoins de cette vie errante perpétuerent la guerre, il acquit une autorité de prescription sur ceux que l'habitude & l'intérêt avoient rendus esclaves des ses volontés; mais cette autorité fut dirigée par l'avis des autres Officiers, & dépendante du consentement général de l'armée, de laquelle seule elle prenoit son origine; & de la

même maniere les premiers revenus de ce Chef ne furent rien de plus qu'un titre à une plus grande portion du butin ou des contributions volontaires des Soldats sur les richesses acquises sous ses ordres. Mais auroit-il tenté de prendre un cheval, ou une fleche, ou toute autre piece de l'équipage du moindre de ses Soldats contre son gré, sans craindre une révolte qui eût vengé le droit de propriété. De ces principes nous pouvons déduire toute la forme du gouvernement Saxon. Lorsque ces usurpateurs furent paisiblement affermis sur leurs nouvelles possessions, le Général prit le titre de Roi, les Officiers celui de Nobles, le Conseil de Guerre fut changé en Conseil d'Etat, & le Corps de l'armée dans une assemblée générale de la Nation. Une portion principale des conquêtes comme des dépouilles, fut librement accordée au Prince, & le

reste

reste
mérit
taines
posse
acqui
l'escla
furen
qu'ils
conq
nom
leur i
les ric
dans
& sup
crure
de le
nant
terres
parti
aucu
tion
être
hom

reste fut distribué selon le rang & le mérite au reste du Peuple , sous certaines conditions. Delà les titres de possession & les services qui les avoient acquis : delà le vasselage, ou plutôt l'esclavage des Peuples conquis , qui furent obligés de cultiver les terres qu'ils avoient perdues au profit des conquérans , ou de les garder en leur nom sous les conditions que ceux-ci leur imposeroient : delà sont venues aussi les richesses du Clergé & leur autorité dans l'Etat ; car ces Peuples ignorans & superstitieux au même degré , ne crurent pas trop payer les instructions de leurs premiers Prêtres, en leur donnant une portion considérable de leurs terres & en les admettant à une grande partie de l'administration : ainsi sans aucun dessein prémédité la constitution se forma d'elle-même, & peut-être ce ne fut que mieux pour les hommes , que la nature y eût mis

plus du sien que la politique. Un gouvernement ainsi établi, n'admettoit d'autre prétention dans le Roi, que le droit inaltérable de la succession; mais il n'admettoit pas dans l'esprit des Peuples de se soumettre à une mauvaise administration, & ses droits sont aussi sacrés que ceux du Prince. Ils ne pourront jamais concevoir la distinction qu'on voudra mettre entre la commune raison du genre humain & ce qu'on appelle la raison de l'état; & encore moins prendront-ils des mesures pernicieuses pour se mettre à l'abri des poursuites & des châti mens sous cette ridicule distinction.



L

JE t
lettre u
gouver
mixte a
les bon
Les di
pour se
il n'éto
degré
Les N
impérie
Nobles
avoit d
peu d'
Clergé
opprim
protég
long-te

L E T T R E L V I I I .

Selim à Mirza.

J E t'ai donné dans ma dernière lettre une légère idée de l'origine du gouvernement Saxon. C'étoit un état mixte & par conséquent limité ; mais les bornes n'étoient pas bien assurées. Les différens pouvoirs étoient faits pour se réprimer mutuellement ; mais il n'étoit pas bien décidé jusqu'à quel degré devoit aller cette contrainte. Les Nobles trouvoient le Roi trop impérieux , & le Roi trouvoit les Nobles trop usurpateurs ; le Peuple avoit des droits & des privileges, mais peu d'habileté pour les soutenir. Le Clergé craignoit la Noblesse, & le Roi opprimoit le Peuple en paroissant le protéger. Le gouvernement subsista long-temps dans cette situation, jus-

244. NOUVELLES LETTRES

qu'à ce que la sagesse de deux ou trois Souverains mît un ordre dans la constitution, en réprimant les abus & en réglant les droits des trois ordres de l'état; mais la violente invasion des Danois & encore plus celle des Normands, rendirent inutiles les sages précautions de ces Rois. Cependant par degré, le gouvernement revint dans son premier état, & malgré les cruautés exercées envers les Saxons, comme Peuple conquis, la constitution Saxone subsista toujours. Ces nouveaux venus n'aimoient pas plus l'esclavage que les anciens habitans; l'intérêt commun, le cri de la liberté, l'idée d'une patrie naissante, la haine de la tyrannie innée chez les Peuples du Nord, les rassemblèrent & n'en firent plus qu'une Nation. Il y avoit une telle conformité entre le gouvernement de Normandie & celui d'Angleterre; leurs coutumes étoient si

conf
mans
droit
conq
fible
au p
ches
oppo
volte
ranni
malb
sordr
Peup
& de
gligés
leur
pesan
Roi
le Pe
bles;
tage,
cles &
aux in

conformes, qu'à moins que les Normans n'eussent voulu perdre leurs droits primitifs en voulant faire la conquête de cette île, il étoit impossible que leur Roi pût avoir un droit au pouvoir absolu lorsque ses démarches vissoient au despotisme. Ils s'y opposoient avec force; delà ces révoltes, ces guerres intestines où la tyrannie succomboit toujours; mais le malheur étoit que dans tous ces désordres les Nobles traitoient pour le Peuple, & non le Peuple par lui-même, & dès-lors leurs intérêts étoient négligés & la domination des Nobles leur devenoit un fardeau bien plus pesant que le pouvoir arbitraire. Le Roi crut trouver son intérêt à mettre le Peuple en opposition avec les Nobles; mais loin de tourner à son avantage, le Peuple s'irrita par les obstacles & fut assez fort pour s'opposer aux invasions de la Noblesse & de la

246 NOUVELLES LETTRES
Couronne. Par cette heureuse altération, toute la forme du gouvernement fut changée, & on introduisit une nouvelle balance du pouvoir beaucoup plus juste que la première; cependant plusieurs causes principales qui amenèrent cette grande révolution, furent purement accidentelles, & les conséquences n'avoient pas été prévues par ceux qui les firent naître; ainsi la fortune a toujours beaucoup de part aux événemens qu'on attribue ordinairement à la politique.



TU
le der
bonh
d'une
Reine
ment
la vér
Po
pareil
te do
été le
L'
Saxo
Parle
le dr
tain
frage
affair

L E T T R E L I X.

Selim à Mirza.

TU seras surpris d'apprendre que le dernier période de la gloire & du bonheur des Anglois, fut sous le regne d'une femme ; ce ne fut que sous la Reine Elisabeth, que leur gouvernement atteint cet équilibre qui en fait la véritable perfection.

Pour te montrer le bonheur d'une pareille situation, il est nécessaire de te donner une idée de ce qu'avoient été les Parlemens jusqu'alors.

L'assemblée du Peuple sous les Saxons, étoit plutôt une Diette qu'un Parlement, tous les Citoyens avoient le droit d'y assister ; mais il est incertain qu'ils eussent tous le droit de suffrage. Il est probable que plusieurs affaires étoient décidées par l'avis &

248 NOUVELLES LETTRES

l'autorité de ceux qui étoient à la tête de la Nation.

Après l'invasion des Normands, ces assemblées se tinrent bien rarement ; elles changerent bien-tôt de forme. Le Peuple n'y étoit plus présent, mais il y envoyoit des Députés & il perdoit beaucoup à tous ces changemens, parce que toute la force du gouvernement étoit dans les mains des Nobles & du Clergé, qui conduisoient toutes les affaires comme ils le trouvoient bon, & qui eurent bien moins d'égards à ces représentans de la Nation, qu'à l'assemblée générale de la Nation elle-même. Les loix du vasselage & les immunités de l'église, devenoient toujours plus pesantes. Deux ordres placés entre le Trône & le Peuple, la Noblesse & le Clergé, écrasoient les sujets & faisoient trembler le Monarque. Le sang de la Nation couloit au gré de leurs caprices,

ils la conduisoient d'abymes en abymes ; l'oppression du Peuple , la chute des Rois , les malheurs du genre humain étoient les jeux de leur politique ; mais il en résultoit toujours pour la Nation l'avantage d'une plus grande liberté & la réformation de plusieurs abus. Elle se vengeoit par elle-même des Ministres , & achetoit par des torrens de sang , des loix plus durables & des privileges plus glorieux. Le Parlement n'étoit pas cependant nommé librement ; mais les droits du Peuple subsistoient toujours , quoique foiblement soutenus.

Telle fut la situation de la chambre des Communes pendant quelques siècles ; elle n'auroit pu résister à toutes ces violentes secousses sans la force naturelle de sa constitution. Cette force s'accrut par degrés ; ses privileges s'étendirent considérablement , & elle devint une troisième branche de la

250 NOUVELLES LETTRES

législation. Les loix de vasselage furent abrogées, les biens des Nobles furent déclarés aliénables, le droit de propriété fut transféré aux Peuples. Plusieurs accidens concoururent à cet effet. Une réformation dans la religion fut le premier coup que l'on porta au pouvoir ecclésiastique, & ce coup suffit à la chute de ce colosse élevé sur les ruines de la liberté publique. Le Clergé fut dépouillé de ses immenses possessions, elles furent distribuées au Peuple qui maintenant possède la plus grande partie des terres du royaume. Leur richesse font l'appui de son indépendance, il est redouté du Clergé sans redouter les Nobles. La Reine Elisabeth trouva le Parlement dans cet état, les Lords & les Communes étoient dans une juste balance, & le Clergé dans une décente subordination; elle avoit assez d'habileté pour conserver à chacun ses droits & main-

tenir
Elle
porti
men
dans
pouv
des c
que
toit
aucu
être
à la
fourn
étoit
fabr

tenir les siens dans toute leur étendue; Elle étoit l'ame de ce corps bien proportionné, dirigeoit tous les mouvemens; & ce qui arrive bien rarement dans les gouvernemens mixtes, le pouvoir législatif, source ordinaire des discordes civiles, fut aussi paisible que les loix même; aucune partie n'étoit assez puissante pour nuire au tout; aucune n'étoit assez foible pour en être opprimée. Il ne manquoit rien à la félicité publique; le Peuple étoit soumis sans être esclave; les Princes étoient respectés sans être tyrans; Elisabeth régnoit & faisoit régner les loix.



L E T T R E L X.

Selim à Mirza.

JE finissois ma dernière lettre avec l'heureux regne d'Elisabeth, bien différent de celui de son successeur Jacques I. Son caractère & sa conduite renverserent cet ordre admirable. Il fit des efforts pour rompre la balance du gouvernement qu'elle avoit sagement fixée. Il commença par vouloir usurper le pouvoir du Peuple; mais il n'étoit qu'oppresseur, il ne savoit que détruire, il affoiblissoit la liberté publique sans établir sa propre autorité. Il n'avoit ni courage, ni force, ni adresse, ses ennemis le dédaignoient, & ses courtisans même fourioient de sa foiblesse en acceptant ses faveurs; mais le luxe acheva l'ouvrage de son ambition. Le Peuple mou, effeminé,

devint semblable à son Maître. L'Esclave & le Tyran font également lâches. Le Clergé qu'il avoit d'abord gagné, l'aida beaucoup dans cette entreprise, en établissant dans ses harangues des principes qu'il paroissoit avoir puisés dans notre sainte religion, qui donne aux Rois un pouvoir émané de Dieu même, & en insinuant quelques autres dogmes Mahométans qui n'avoient jamais été connus dans ce pays. Le Clergé fut à son tour servi par le Roi dans l'institution de quelques cérémonies inutiles à la religion, mais qui servoient ses vues ambitieuses. Il y eut plusieurs Citoyens qui blâmerent ces innovations, & leur opposition empêcha le Clergé d'aller aussi loin que la Cour le desiroit. Ces Protestans, patriotes obstinés, furent désignés par le nom de Puritains, & furent détestés de Jacques & de Charles son fils, qui succéda à son royaume

& à ses desseins. Il avoit de meilleures qualités que son pere, mais aussi faux qu'opiniâtre dans ses Jugemens, il portoit son affection pour le Clergé, & sa haine pour les Puritains à un excès qui tenoit du fanatisme. Il s'accordoit aussi mal avec son Parlement; pour n'avoir plus à redouter le corps où résidoit le génie de la Nation, il cessa d'en convoquer, & pendant plusieurs années il gouverna aussi despotiquement que notre Sophi. Les loix furent ouvertement enfreintes ou interprétées de la maniere qu'il le desiroit; il fit gémir ses sujets sous le fardeau des subsides au mépris des privileges qu'il avoit lui-même confirmés; son ambition étoit satisfaite, & son pouvoir auroit passé les bornes de ses vastes desirs, si sa dévotion n'avoit fait échouer ses projets tyranniques. Il voulut forcer ses sujets d'Ecosse à embrasser le même culte qu'il avoit

fait p
gleten
gereu
leurs
opini
s'étoi
meren
révol
d'un
l'imp
Ecos
& fu
nemi
alliés
à leu
der
affes
ysté
qua
plus
tem
dus
ure

fait prêcher avec tant de zèle en Angleterre. Il est quelquefois moins dangereux d'attaquer les hommes dans leurs intérêts civils, que dans leurs opinions religieuses. Les Ecoissois qui s'étoient soumis à la tyrannie, s'armèrent contre la persécution. Leur révolte rendit nécessaire le rappel d'un Parlement qui avoit été cassé par l'imprudente folie de la Cour. Les Ecoissois marcherent en Angleterre ; & furent reçus, non comme des ennemis, mais comme des freres & des alliés. Le Roi, incapable de s'opposer à leur fureur, fut contraint de demander du secours au Parlement. Cette assemblée avoit sucé les principes d'un ystème religieux qui régnoit depuis quatorze ans. Elle étoit composée de plusieurs Membres que la nécessité des temps & la persécution avoient rendus intrépides & déterminés. Ils résolurent de saisir l'occasion de réparer

256 NOUVELLES LETTRES

leurs malheurs & de rétablir la liberté. Le Roi supposoit que toutes les démarches alloient à ces deux fins, & toutes les concessions qu'il faisoit avoient l'air d'être forcées; de sorte qu'il ne gagnoit ni la confiance ni le respect. La Nation redoutoit son Roi comme son plus mortel ennemi. Il n'y avoit qu'un parti dans l'Etat, c'étoit celui des mécontents. Les chefs de cette faction générale s'étoient exposés pour le bien public; le Peuple est reconnoissant, il jura de les défendre. Il n'étoit plus temps lorsque le grand ouvrage de la réformation étoit commencé de retenir la Nation qui étoit aigrie par le souvenir des outrages qu'elle avoit essuyés; ainsi en partie pour la sûreté de ceux qui avoient soutenu la liberté, & en partie pour des offenses particulières, le Parlement leva contre son Roi l'étendart de la révolte; l'infortuné

fortuné Monarque ne trouva plus d'amis; de lâches Courtisans se firent de ses bienfaits même des armes contre lui. Le plus honnête & le plus sage des deux partis, fut abaissé & vaincu par les Payfans. Le Roi périt & la constitution périt avec lui.

Un homme privé dont le génie s'étoit nourri dans les troubles de son pays & dans l'esprit de parti, usurpa le gouvernement. Son caractère étoit aussi extraordinaire que sa fortune fut rapide. Il étoit assez enthousiaste pour se conformer à l'esprit du temps, & assez habile pour soumettre son enthousiasme aux règles de la prudence. Il fouloit aux pieds les loix de la Nation; mais il augmentoit sa gloire.

A sa mort, qui fut naturelle, tout l'ordre de l'Etat fut bouleversé, différens tyrans s'éleverent & se détruisirent mutuellement; c'étoit une anarchie formée des débris du despotisme

258 NOUVELLES LETTRES

& de la liberté. Enfin la Nation ennuyée de cette confusion, rappella d'une commune voix le fils du Monarque décapité, & le rétablit sans mettre à son autorité même, les bornes qu'on avoit fixées avant la naissance des troubles. Ainsi une langueur servile fut le terme & le fruit de ces troubles sanglans. Les germes de tant de maux n'étoient point étouffés. Le Roi n'étoit que le Ministre des méchans qui régnoient dans sa Cour, & les hommes les plus vertueux eux-mêmes, ou foibles ou séduits, devenoient les instrumens de ces crimes politiques.



L'
dans
mem
égar
le bu
Parle
pre
opini
parce
fils
parce
pouv
l'un
l'instr
indiff
polit
des P
que l'

L E T T R E L X I.

Selim à Mirza.

L'ORDRE que Charles II. mettoit dans la conduite de son gouvernement, différoit beaucoup à certains égards de celui de son pere, quoique le but fut le même. Le pere cassoit ses Parlemens; le fils tâchoit de corrompre les siens. Le pere refusoit, avec opiniâtreté, de changer ses Ministres, parce qu'il les croyoit honnêtes; le fils changeoit facilement les siens, parce qu'il pensoit que ses desseins pouvoient aussi bien être remplis par l'un que par l'autre. Le pere étoit l'instrument du Clergé; le fils étoit indifférent pour sa religion; mais sa politique s'accordoit avec les passions des Prêtres & n'étoit pas moins funeste que l'aveugle attachement de son pere

pour eux. Celui-ci vouloit être Maître absolu au dedans, & faire respecter la Nation au dehors; le fils assistoit le Roi de France dans ses conquêtes, afin que par son secours il put s'emparer de la liberté de l'Angleterre. Il étoit même un pensionnaire de la France, & par une si vile prostitution de sa dignité, il donnoit l'exemple à la Noblesse de son royaume de vendre leur honneur pour une pension; exemple qui ne fut que trop suivi. Le crime n'a jamais manqué d'imitateurs.

Ainsi la conduite la plus infâme pour un Prince, fut la plus dangereuse pour la Nation, & l'oppression étoit d'autant plus cruelle, qu'il n'y avoit rien qui pût en dédommager. Cependant malgré les vices de Charles II, il y avoit quelque chose de si noble dans ses gestes, de si enchanteur dans ces discours, il étoit si populaire, qu'en le voyant on oublioit ses fautes;

& en effet, il n'y a rien de plus nuisible à un pays qui a la liberté de se défendre, qu'un Prince qui fait en même-temps être aimable & despote. C'étoit l'art de Charles II, & ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'il le possédoit sans avoir beaucoup de capacité.

Le principe de sa tyrannie étoit une corruption générale dans les mœurs qui infectoit la Cour & la Nation. Le vice jettoit à pleines mains le ridicule sur les vertus civiles & domestiques. Il suffisoit d'être grand pour rougir d'être Citoyen, & le titre d'honnête-homme ne pouvoit s'allier avec celui d'homme important.

Dans le regne suivant le mal fit des progrès plus rapides, & justifia les prédictions de quelques sages qui avoient menacé l'Etat d'une décadence inévitable. On ajouta le fanatisme à la tyrannie, il suffisoit d'être

méchant & audacieux pour se faire un nom. On devenoit dangereux sans talent. On voulut changer la religion comme on avoit changé le gouvernement ; cette entreprise réveilla ceux même que la première n'avoit pas alarmés. Une révolution parut nécessaire pour conserver la liberté de penser, & la nécessité la produisit.

Jacques II. perdit sa couronne, la Nation donna le trône au Prince d'Orange son libérateur. Le gouvernement fut établi sur de nouveaux fondemens plus analogues aux anciens principes des Saxons d'où il tiroit son origine. Par un bonheur réservé à ce gouvernement, il avoit acquis de nouvelles forces dans les différens chocs qu'il avoit soutenus.



LE

L

LE

la Nati

tion, fu

tômes

taire ,

Jacque

Sous J

sans et

mille

du Pe

toujou

orgue

efforts

fondé

parab

Co

dispo

l'ordr

L E T T R E L X I I.

Selim à Mirza.

LE premier avantage que trouva la Nation Angloise dans cette révolution, fut l'abolition de ces vains phantômes du droit inaliénable & héréditaire, & du pouvoir arbitraire dont Jacques I. avoit effrayé le Peuple. Sous Jacques II. ils furent anéantis, sans espérance de retour pour la famille qui les avoit suscités. L'intérêt du Peuple d'Angleterre s'opposera toujours au succès de ces prétentions orgueilleuses; mais elle fera tous ses efforts pour soutenir un établissement fondé sur la base de la liberté & inséparablement attaché à son soutien.

Comme le Parlement a librement disposé de la couronne en altérant l'ordre de la succession, les Princes

qui ont régné depuis, ne peuvent prétendre qu'au titre de parlementaires, & la législation n'a pas pu donner plus de force au droit qu'on leur a accordé, qu'aux privilèges des sujets.

Le mot de fidélité qui avoit pendant long-temps été si mal appliqué, recouvra sa première signification; il ne fut plus entendu que sous le sens primitif d'une obéissance due à l'autorité du Roi conformément aux loix, & non d'une complaisance aveugle & servile condamnée par l'esprit de ces mêmes loix.

Tu connoîtras tout le prix de cet avantage, en réfléchissant sur les malheurs qui avoient été causés dans ce pays par la fausse interprétation de certains mots; mais ce n'est pas le seul dont les Anglois furent redevables à cet heureux changement. La prérogative de la couronne avoit été jusqu'alors si mal définie, que son étendue

étend
dence
tienc
Il y a
la lo
Mon
ainfi
raison
à leu
qu'un
il n'y
doute
veur

M
tives
expro
polit
tions
lier,
né p
T
entre
la co

étendue étoit plus bornée par la prudence du gouvernement & l'impatience du Peuple, que par la loi même. Il y avoit même des circonstances où la loi sembloit prêter elle-même au Monarque des armes pour la détruire; ainsi les Princes avoient souvent raison de penser que ce qui paroissoit à leurs sujets une oppression, n'étoit qu'un exercice légal de leur droit; & il n'y a rien de surprenant si dans le doute ils décidoient la question en faveur de leur propre autorité.

Mais alors les bornes des prérogatives furent marquées par des regles expresses qui ne laissoient plus à la politique la ressource des interprétations; le cours en étoit fixe & régulier, & ne pouvoit plus être détourné pour rompre le systême général.

Tu remarqueras cette différence entre le gouvernement d'Elisabeth & la conduite du ministere depuis la ré-

volution, qu'Elisabeth dans le choix de ses Parlemens ne consultoit que son cœur & son intelligence, & que les Princes sont forcés maintenant de subir la loi de la nécessité. Je t'expliquerai cela plus clairement dans ma première lettre; cependant fais céder un instant à tous ces événemens de l'histoire d'Angleterre, le souvenir du fidele Selim qui n'est pas encore devenu assez Anglois pour oublier la Perse, & qui au milieu de tant de spectacles politiques & nouveaux pour ses yeux, que lui donne une terre étrangère, soupire sans cesse après son pays natal & ses amis.



L E T T R E L X I I I.

Selim à Mirza.

LES anciens revenus des Rois d'Angleterre consistoient d'abord dans une grande portion des terres conquises & dans certains droits réservés sur celles qui avoient été données par la Couronne. C'est ainsi qu'ils soutenoient la dignité royale sans le secours immédiat du Peuple, excepté dans les cas extraordinaires; mais dans la suite des temps, l'extravagance des Princes & l'avidité des favoris avoient dissipé la meilleure partie de ces biens immenses. Leurs successeurs, pour réparer ces pertes, ayant employé des moyens tyranniques, le Parlement fixa, pour la dépense de la Couronne, certaines sommes qui furent levées annuellement.

Mais après l'expulsion des Stuarts,

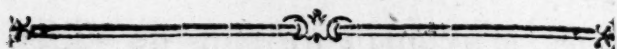
Zij

les frais du Ministère étant augmentés par les guerres qu'il avoit fallu soutenir, la Couronne fut obligée de s'adresser au Parlement, non-seulement pour le soutien de la maison royale qui s'étoit considérablement accrue, mais encore pour mille incidens que la prudence humaine ne peut prévoir.

Ainsi les Rois sont dans une dépendance continuelle du Peuple, ils en sont les *esclaves* dans la rigueur du terme, ils en reçoivent des salaires dans les formes, & leurs fonctions royales sont payées au Parlement comme celles d'un Officier mercenaire; aussi cette dépendance nécessaire subsistera jusqu'à ce que le Parlement oublie assez l'intérêt de l'Etat pour permettre au Roi de lever des impôts, sans limiter les sommes & sans en spécifier l'emploi. Une telle concession répugne dans sa nature; car si le Prince craint de confier au

Peuple le soin de pourvoir à ses besoins, le Peuple aura plus de raison de craindre de confier au Prince le pouvoir aveugle & indéterminé d'y pourvoir lui-même ou par ses Ministres.





LETTRE LXIV.

Selim à Mirza,

TU as vu par mes lettres que dans le temps de la déposition du Roi Jacques, il étoit devenu nécessaire de convoquer de fréquentes assemblées du Parlement pour la perfection du gouvernement; mais de peur qu'un commerce trop fréquent avec la Cour & une trop longue habitude ne rapprochât trop le Peuple des Ministres, on crut nécessaire d'y remédier en faisant une loi qui ne permettoit de choisir un nouveau Parlement que de trois en trois ans; ce terme a été prolongé ensuite jusqu'à sept, peut-être avec raison.

Le tolérantisme suivit de près la li-

berté
sultes
religio
église
Ce sy
souffe
tions,
rougi
davan
gloire
L'a
Cour
régna
ferme
c'est
le Pe
est fo
qu'el
force
Co
main
avec

berté; on permit à chacun de consulter son cœur dans le choix d'une religion. L'église anglicane vit d'autres églises s'établir & régner auprès d'elle. Ce système, si favorable à la paix, n'a souffert que quelques légères interruptions, dont le parti même qui les causa rougit aujourd'hui. Rien ne contribua davantage au repos du Peuple & à la gloire du gouvernement.

L'acte qui établit la succession de la Couronne dans la famille à présent régnante, est le dernier & le plus ferme appui de la liberté britannique; c'est une ligue entre le Souverain & le Peuple d'autant plus intime qu'elle est fondée sur l'intérêt commun, & qu'elle ne doit sa naissance ni à la force ni à la séduction.

Cette succession fut facilitée & maintenue par l'union de l'Ecosse avec l'Angleterre, & la Grande-Bre-

tagne accrut ses forces par cette réunion.

Une des conditions de cette alliance fut d'admettre seize Pairs d'Ecosse, choisis par tout le corps de la Pairie, dans la chambre des Lords; mais sous un titre bien différent des autres. Ils y étoient admis seulement pour vaquer durant la tenue du Parlement, à la fin de laquelle on fait une nouvelle élection, si ces élections sont libres. Cette altération dans la constitution Angloise peut tourner à son avantage; parce que le nombre de voix indépendantes met une balance dans la chambre des Pairs. La Cour peut s'assurer un ascendant trop dangereux; mais si les suffrages sont vendus au plus offrant, & si les élus n'ont pas l'espoir d'un établissement indépendant de la Cour, alors un tel nombre ajoute à l'autre & expose encore plus la

consti

Je

Mirza

tion A

corde

ne sau

mais

diffic

Le

imag

plus

tème

par c

cutio

avan

Nou

corr

don

celle

ciel

un

bien

constitution & la chambre des Lords.

Je viens de te tracer, mon cher Mirza, le plan général de la constitution Angloise, & je pense que tu t'accorderas avec moi sur ce point, qu'on ne sauroit en imaginer une meilleure, mais qu'elle est malheureusement trop difficile à conserver.

Les Philosophes peuvent sans doute imaginer les systêmes de politique les plus parfaits; mais il faut que les systêmes les plus parfaits soient conduits par des Philosophes : en confier l'exécution au vulgaire, c'est les détruire avant même de les avoir enfantés. Nous avons vu l'iniquité des Mollaks corrompre la forme de notre culte dont l'origine étoit aussi sacrée que celle du Koran; & quand même le ciel daigneroit donner aux hommes un systême politique, on le verroit bientôt marcher à grands pas vers la

274 NOUVELLES LETTRES
tyrannie, si l'Auteur éternel de cette
auguste législation ne daignoit y veil-
ler lui-même.



JE
Gent
gné.
étroi
vois
moir
rout
men
com
nég
qui
der
lui
de t
fan
les
ref
dés

L E T T R E L X V.

Selim à Mirza.

J'E retournai à Londres avec le même Gentilhomme qui m'avoit accompagné. Comme nous sommes liés d'une étroite amitié, le plaisir que je trouvois dans la conversation me rendoit moins sensible à l'incommodité de la route contre laquelle j'aurois extrêmement murmuré; je la regardois comme une preuve honteuse de cette négligence pour les besoins publics qui caractérise les Anglois. Dans les derniers jours de notre voyage, je lui faisois observer, avec une espece de surprise, l'état de cette Isle qui étoit sans défense & ouverte de toutes parts, les Villes sans remparts, les Fortresses démantelées, les Ports sans autre défense que leur situation naturelle.

276 NOUVELLES LETTRES

Je ne crois pas , dis-je , qu'il y ait une horde de Sauvage moins fortifiée que ce pays. La mer qui nous entoure , dit mon ami , est notre rempart ; l'art des hommes n'en éleva jamais aucun qui puisse lui être comparé. Cette réponse ne me rassuroit pas ; la mer , lui disois-je , ne met point entre vos ennemis & vous une barriere impénétrable , vous même vous l'avez franchie plus d'une fois. Lorsque je considère l'incertitude de votre défense , je suis étonné de votre sécurité. Vous en usez avec votre pays comme avec vos femmes. Vous l'exposez aux invasions des usurpateurs , n'ayant pour tous remparts que les vents & la mer , choses aussi inconstantes que les inclinations des Dames. Nous avons de plus l'expérience : cinq ou six attaques nous ont donné des ressources pour une septieme. Je soutiens encore ma comparaison de votre pays à vos

femme
échapp
résister
suppo
sions
seur &
dit il,
nous
nous
la pai
nos f
leur a
réalit
Ce
enten
cette
je b
men
sur p
pric
la c
mai
que
la v

femmes. Ils peuvent tous les deux échapper à dix-neuf attaques & ne pas résister à la vingtième, sur-tout si nous supposons une concurrence de passions qui donne des forces au ravisseur & affoiblit la résistance. Mais, dit-il, nous avons une armée pour nous défendre en cas d'invasion; nous l'entretenons même au sein de la paix, & l'image de la guerre dont nos soldats sont toujours occupés, leur apprend à ne pas s'effrayer de la réalité.

Cela est vrai, dis-je, mais je vous entendis déclamer l'autre jour contre cette coutume. Et je le fais encore; je blâme les abus & non l'établissement même. Nous tenons une armée sur pied, mais elle est esclave des caprices d'un Ministre; il la change, il la congédie, il lui met les armes à la main, & la patrie tremble plus quelquefois à la vue de ses défenseurs qu'à la vue de ses ennemis.

L E T T R E L X V I.

Selim à Mirza.

L'AUTRE jour un de mes amis vint chez moi avec l'air & l'empressement d'un porteur de bonnes nouvelles; il me dit qu'une Dame qui desiroit ardemment faire ma connoissance, l'avoit chargé de m'amener chez elle. Je t'avouerai que ma vanité se sentit flattée de ce message; j'imaginois qu'elle m'avoit vu dans quelque place publique, & qu'elle avoit pris une passion violente pour ma personne, ne comprenant pas quel autre motif pouvoit lui faire desirer un étranger d'une maniere si forte & si familiere. Je la peignois, dans mon imagination, aimable, jeune, & j'étois dans une impatience agréable de voir ma conquête & d'user des droits

de la victoire ; mais arrivé au rendez-vous, je ne trouvai qu'une femme vieille, petite, dégoûtante, entourée de cinq à six Messieurs dont un avoit dans ses mains un papier qu'il lisoit avec toute l'emphase d'un Auteur.

Mon arrivée l'interrompit & lui donna de l'humeur ; mais la Dame apprenant qui j'étois, m'accabla de caresses & me dit qu'elle desiroit depuis long-temps de faire connoissance avec un Mahométan : vous saurez, me dit-elle, que je me suis particulièrement attachée à l'étude de la théologie, & que par mes soins, mes recherches & des méditations profondes, j'ai enfanté un systême de religion fort au-dessus du culte vulgaire. Je n'admets personne à ma compagnie qu'il ne se distingue du commun des chrétiens par quelque idée extraordinaire sur la Divinité. Tous ces Gentilshommes sont des hérétiques déci-

dés, & ne suivent que le chemin qu'ils se sont tracés eux-mêmes ; ils me confient sans scrupule les points principaux de leur croyance, & soumettent leurs opinions à mon jugement. C'est ainsi, Monsieur, que j'ai composé un système particulier qui doit être le plus parfait de tous, parce qu'il renferme tout ce que les autres ont de meilleur ; mais pour le rendre plus complet, j'aurois besoin de quelques idées sur l'Alcoran, livre que j'ai entendu vanter à plusieurs Savans de ma connoissance, & je vous assure que j'aurois une fort bonne opinion de Mahomet, s'il n'avoit pas été un peu dur pour les femmes. Je vous prie d'avoir la bonté de m'initier dans vos mystères, vous trouverez dans moi une Profelite reconnoissante & docile.

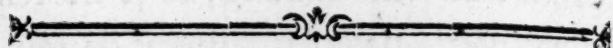
Madame, repliquai-je tout confus, je ne suis pas venu en Angleterre
comme

comme un Missionnaire, & je ne fus jamais versé dans les disputes de religion ; mais si un conte Persan pouvoit vous amuser, je vous en ferois un que les femmes Orientales écoutent avec plaisir.

Un conte Persan, s'écria-t-elle ; avez-vous l'insolence de m'offrir un conte Persan ? Je vous prie, Monsieur, de ne plus revenir chez moi, car je n'ai pas le loisir d'entendre un faiseur de contes.

A ces mots elle se retira dans un cabinet avec ses Métaphysiciens, & me laissa avec mon ami, indigné d'une pareille réception.





L E T T R E L X V I I .

Selim à Mirza.

JE fus l'autre jour dans une de ces maisons où l'on distribue le café ; j'y trouvai un homme qui déclamoit sur l'état présent de la Perse, & prenoit avec tant de feu les intérêts de Kouli Kan, que sans son langage & son habit, je l'aurois pris pour un Persan.

Monsieur, lui dis-je, connoissez-vous Kouli Kan, que vous défendez avec tant de zèle ? Non, dit-il, je ne suis jamais sorti d'Angleterre ; mais j'aime les Persans parce qu'ils sont ennemis des Turcs.

Quel tort vous ont donc fait les Turcs, répondis je, pour être si fort leur ennemi ?

Monsieur, je crains qu'ils n'atta-

quent l'Empereur, dont je me suis toujours déclaré l'ami.

Je demandai à un Gentilhomme assis à mes côtés, qui étoit cet ami de l'Empereur? Il me dit que c'étoit un Maître de danse de la rue S. James.

Pour moi, dit un jeune Gentilhomme élégamment vêtu, je me soucie de Kouli Kan comme du grand Turc, & de tous les Persans comme des Empereurs de l'Europe; puissent-ils être tous dans le fond de la mer, pourvu que Farinelli jouisse d'une bonne santé.

L'indifférence de ce Gentilhomme me surprit encore plus que l'importance de l'autre.

Si vous vous intéressez à Farinelli, dit un troisieme, qui me paroissoit être un Chymiste, persuadez-lui d'user de mon élixir, qui garantira sa voix des influences dangereuses d'un air trop humide.

284 NOUVELLES LETTRES

Pourriez-vous en faire un homme,
dit un Gentilhomme au Docteur,
avec votre drogue miraculeuse, il
en a plus besoin que de toute autre
chose, & il ne faudroit que cela pour
vous faire une réputation.



L

UN

nieres
tendo
avoie
Mah
été le
leurs
pour
la vie
ment
fiaste
Char
entr'
hom
poin
toute
men
diffé

LETTRE LXVIII.

Selim à Mirza.

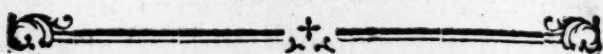
UN de mes amis me parloit dernièrement de l'enthousiasme, & prétendoit que ces sublimes erreurs avoient changé la face de l'Asie, que Mahomet & ses Disciples en avoient été les premiers esclaves. Il attribuoit leurs conquêtes rapides à ce mépris pour les plaisirs & pour les peines de la vie dans lequel ils avoient constamment nourri leur ame. Si les Enthoufiastes d'Angleterre sous le regne de Charles I. disoit-il, avoient été unis entr'eux comme les Arabes sous Mahomet & ses successeurs, je ne doute point qu'ils n'eussent pû conquérir toute l'Europe; mais malheureusement leur enthousiasme, produit par différentes sources, tendoit vers diffé-

rens objets. Quelques-uns étoient dévoués à l'église d'Angleterre, quelques autres à Calvin; les uns vouloient s'ériger en République, les autres en Monarchie: ainsi loin d'être formidables à leurs voisins, ils se déchiroient de leurs propres mains & détruisoient l'ordre & la paix qui régnoient chez eux. Cependant, autant que nos ancêtres souffroient de la mauvaise direction de leur zèle, autant souffrons-nous aujourd'hui par le manque de zèle. Nous sommes si froids & si tranquilles pour tout ce qui ne concerne pas notre intérêt particulier; l'Anglois est si peu animé pour la religion, la vertu, l'honneur ou l'amour de la patrie, que si quelques étincelles de l'ancien feu ne viennent nous enflammer, je crains que nous ne perdions l'idée de la liberté qui fait la base de tout notre bonheur. Si le grand M. *Hampden* avoit conversé avec les

beaux
roit
s'affli
qu'on
ses pr
réussi
sion.

beaux esprits de notre siècle, on l'auroit cru un ridicule enthousiaste de s'affliger pour un modique impôt qu'on avoit levé sur le Peuple contre ses privileges, tandis qu'il auroit mieux réussi par la patience & la soumission.





L E T T R E L X I X.

Selim à Mirza.

IL y a une nouvelle science produite en Europe depuis quelques ans , entièrement inconnue dans les premiers âges & dans aucune autre partie du monde. Un de mes amis , homme d'esprit , m'en a donné une idée légère ; il la possède à un degré surprenant ; il en a fait l'apprentissage pendant vingt ans sous différens Maîtres dans les Cours étrangères ; il m'a dit que c'étoit une étude très-étendue , non-seulement des droits de chaque Prince , mais encore de leurs prétentions sur les possessions de leurs voisins. Elle se subdivise à l'infini , ce sont des articles secrets , des engagements , des traités , des remontrances , des déclarations , des manifestes ; on doit savoir tous ces

mots

mots par cœur, pour savoir les appliquer au besoin, ou pour éluder leur application suivant les intérêts du pays où l'on est né.

Il me montrait plus de vingt volumes remplis de traités faits & conclus depuis le commencement de ce siècle; quatre ou cinq étoient remplis seulement de ceux de l'Angleterre.

Sûrement, dis-je, cet amas considérable de négociations n'a pas été employé dans ce petit coin de terre dans le seul espace de trente ans; les affaires de toute l'Europe y sont réglées sans doute au moins pour un siècle. Pour la prochaine session du Parlement, répondit-il: ces machines politiques sont rarement montées pour aller plus loin que ce période, sans être brisées ou montées de nouveau.

Mais comment, dis-je, l'Angleterre qui est un isle, peut-elle assez s'intéresser à ce qui se passe sur le continent.

pour s'engager dans un travail si pénible & quelquefois si dangereux.

Oh ! répliqua-t-il, nous sommes las de nous voir bornés à la seule balance de nos intérêts : nous pensons qu'il est grand de sortir de nos limites pour faire parade de nos talens & jouer un rôle sur le grand théâtre du monde ; mais ce n'est pas le seul but de notre agitation continuelle. L'intérêt d'un Ministre nous y entraîne quelquefois. Si les affaires sont dans un trop grand calme, il les embrouille ; il fait à propos susciter des orages dont le bruit effraye le Peuple, étonne ses rivaux, & qui couvrent de ténèbres l'œil audacieux qui lui cherche des crimes.

Autant que j'en puis juger par mes observations, lui dis-je, la multiplicité de vos traités est aussi pernicieuse que la multiplicité de vos loix. En Asie, quelques mots simples fussent pour régler les intérêts des particuliers

& d
volu
fulte
pein
déci
La f
avo
c'est
de l'
cou
dans
app
tent
répo
dres

*
cript

& des Princes; mais ici vous faites des volumes pour les fixer. Et qu'en résulte-t-il? C'est qu'après beaucoup de peine vous êtes plus éloignés d'une décision durable qu'avant l'examen. La seule distinction qu'il pourroit y avoir entre vos traités & vos loix, c'est que dans vos procès, après bien de l'embarras, vous pouvez avoir recours à l'équité pour en sortir; mais dans les autres disputes, le dernier appel est à la force. Les Princes mettent en usage leur *derniere raison*, & répondent à vos traités par des foudres *.

* La plupart des canons portent cette inscription, *ultima ratio regum*.





L E T T R E LXX,

Selim à Mirza.

JE me rendis l'autre jour dans un cabaret avec une compagnie singulièrement assortie; il y avoit un Gentilhomme campagnard, homme qui avoit des principes honnêtes, mais dévoué à sa religion, qui étoit celle de Rome. Un Avocat assez modéré dans les matieres de foi, mais enthousiaste pour celles de la liberté, & un Courtisan qui paroissoit être ennemi né de tous les croyans.

Ce dernier attaquoit violemment la foi du pauvre Gentilhomme, & lui faisoit une longue énumération des fraudes pieuses des Prêtres. Il lui mettoit devant les yeux la différence qu'il y avoit entre un Evêque du premier âge du christianisme, dont toute la

fonde
heur
pieu
men
tient
la fin
à l'o
tout
& p
d'un
mêm
nimi
abus
men
puis
cesso

II
quen
pens
mine
moy
de c
leurs

fonction étoit de rendre le pauvre heureux & le riche charitable, & ces pieux & superbes fainéans qui renferment la moitié des richesses de la chrétienté dans leurs trefors. Il plaignoit la simplicité de ceux qui, sans remonter à l'origine des choses, imaginent que tout ce qu'ils trouvent établi est bien, & prennent la corruption & les abus d'un système pour le système lui-même. Il déclamoit contre la pusillanimité des autres qui connoissent les abus, & n'osent les réformer seulement parce qu'ils sont tolérés depuis long-temps; comme si un mal cessoit de l'être en se perpétuant.

Il concluoit par soutenir fort éloquemment l'avantage de la liberté de penser, qui consiste à douter & à examiner chaque article de notre foi, seul moyen de découvrir les faussetés & de confondre les mauvais desseins de leurs auteurs.

Son antagoniste avoit peu à répliquer; mais il se retranchoit sur la nécessité de se soumettre à l'autorité de l'église & sur le danger d'un examen qui conduit à une incrédulité funeste.

La dispute seroit devenue peut-être une querelle sanglante par le zèle de l'un & l'âpreté de l'autre, si l'Avocat ne s'en étoit mêlé fort à propos. Comme défenseur de la liberté, il demanda si elle n'étoit pas aussi importante au genre humain dans le temporel que dans le spirituel? Comment pouvez-vous être si ardent pour la dernière, & marquer autant d'indifférence pour la première? A quoi pouvons-nous attribuer la différence que vous mettez entre la foi politique & la religieuse? Ceux qui ont la vue si perçante dans les abus de la domination ecclésiastique, peuvent-ils ne pas appercevoir celles qui se commettent tous les jours dans le gouver-

nement civil? Si vous remontez à l'origine des choses, quelles traces trouvez-vous d'un tel emploi? Quelle est la base de la constitution d'un tel pouvoir? Si vous appelez ces conséquences des mystères d'Etat, le doute & l'examen ne deviennent-ils pas nécessaires? Je suis sûr que les mystères que vous attaquez, ont au moins autant de droits à vos hommages. L'homme doit-il être la proie de la première opinion qui s'empare de lui? Voudriez-vous emprunter les argumens de votre adversaire, & plaider la nécessité de la soumission & le danger de faire servir la raison contre l'autorité? Si c'est ainsi, mettez-vous dans l'esprit que toute autorité procède de la raison, & qu'elle doit perdre de ses forces en proportion à mesure qu'elle s'éloigne de sa source.

Envain ose-t-on avancer qu'il faut tromper les hommes pour les gouver-

ner? N'y avoit-il aucune législation avant que toutes ces erreurs fussent connues? Le système politique n'étoit-il pas plus parfait, & peut-on dans ce faste & dans cet étalage de vices élégans, reconnoître la simplicité & la bonne foi des premiers Chrétiens? Mais il n'est que trop vrai que plusieurs Ministres ont fait dans l'Etat ce qui excite vos justes plaintes dans la religion; ils maintiennent les abus par la prescription & croient que l'existence d'une chose, quoique mauvaise, est un titre pour la conserver.

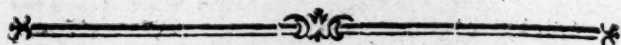
Je ne fais, dis je, en l'interrompant, si le Gentilhomme n'est pas téméraire en portant ses doutes sur la religion? Peut-être feroit-il mieux de se soumettre, c'est ce qu'on nous apprend à nous Mahométans. Mais je suis sûr qu'une aveugle confiance dans les affaires temporelles s'accorde bien mal avec le doute dans les spirituelles.

Une
de
plai
C
être
éton
qui

Une recherche libre sur des points de spéculation n'admet pas une complaisance servile dans les points de fait.

Celui qui ne pense pas est sujet à être trompé ; mais le monstre le plus étonnant dans la société, est l'esclave qui pense librement,





L E T T R E L X I.

Selim à Mirza.

CH A Q U E Nation a une vertu ou un talent qui lui est propre, qui la distingue de ses voisins & qui fait chez elle l'essence de l'honneur. L'Italie produit les plus habiles Chanteurs; l'Angleterre, les Lutteurs les plus vigoureux; l'Espagne, les Théologiens les plus profonds, & la France est incomparable pour ses Cuisiniers. Ce dernier avantage surpasse beaucoup tout le reste, & cette Nation a raison d'être orgueilleuse d'un talent qui ne souffre point de concurrence. De cette seule perfection dépend le plaisir, la magnificence, l'orgueil & même la réputation de chaque Cour en Europe. Sans un bon Cuissinier François, un Ambassadeur ne peut venir à bout des

affair
taire
ploi;
tenir
mes a
des C
pens
qu'il
Leur
ce q
que;
& m
ruin
à v
trem
telle
qu'o
D
il, i
met
diff
aux
plu

affaires de son Maître ; aucun Secrétaire d'Etat ne peut remplir son emploi ; aucun homme de qualité , maintenir son rang & sa dignité. Un de mes amis qui mange souvent à la table des Grands , m'a fait part de leur dépense & des sommes considérables qu'ils emploient pour l'entretenir. Leurs dîners, lui dis-je, me rappellent ce que l'on m'a appris de leur politique ; elle est artificielle, sans solidité & mal saine, mais en même - temps ruineuse. Il faut que la nature ait forgé à vos Grands des estomacs d'une trempe bien dure , pour supporter une telle quantité de viandes différentes qu'on leur sert tous les jours.

Ils n'en ont pas besoin , répondit-il, ils touchent rarement à tous les mets qu'on leur présente ; ces viandes différentes pourroient être comparées aux femmes de vos ferrails , qui servent plus à l'ornement qu'à l'usage. Votre

comparaison du ferrail n'est pas juste, quoiqu'il y ait une variété superflue ; cependant tout ne nous est pas présenté à la fois ; nous nous contentons de jouir d'une ou de deux de nos femmes, le reste est conservé pour les plaisirs à venir. Je conclus en lui répétant une histoire que j'ai lu dans les annales de nos Rois.

Schah Abbas, au commencement de son regne, fut plus incontinent que ne devoit l'être un aussi grand Prince. On auroit pu juger de la grandeur de ses Etats par la quantité de plats qu'on servoit sur sa table ; on lui envoyoit les poissons les plus rares du Tigre & de l'Euphrate, & les mets les plus délicieux des autres parties du monde. Un jour qu'il donna un repas à ses Nobles, Mehemet Ali, Gardien des trois tombeaux, avoit été placé auprès du meilleur plat de la table par respect pour la sainteté de son état ; mais au

lieu d'en manger, il poussa un horrible gémissement & fondit en larmes. Schah Abbas, surpris, desira d'en savoir la raison.

Apprens, dit Mehemet Ali, ô Monarque de la terre, que lorsque j'ai vu ta table couverte de tant de viandes, je me suis rappelé un songe ou plutôt une vision qui me fut envoyée par le Prophète que je sers. La septieme nuit de la lune du Rhamazan, je dormois à l'ombre de la tombe sacrée, lorsque je me crus transporté dans les airs sur les ailes des corbeaux qui habitent le sanctuaire; je fus bientôt dans le ciel en présence du Messager de Dieu, qui reçoit du haut de son trône lumineux les prieres des hommes. On voyoit auprès de lui une multitude innombrable d'animaux de toute espece, qui portoient une plainte contre toi.

Ils se plaignoient d'être assassinés

302 NOUVELLES LETTRES

au nombre de dix ou douze, pour flatter ton palais & composer un plat où les uns ne fournissoient que leurs langues, d'autres leurs entrailles, quelques-uns leur graisse & d'autres leurs cerveaux & leur sang : enfin ils déclaroient que si on n'arrêtoit ce ravage, les airs, les eaux & les forêts, n'auroient bientôt plus d'habitans. Le Prophete entendant ces plaintes, fronça le sourcil & ordonna à six Vautours de t'ammener en sa présence. Ils obéirent à ses ordres suprêmes. Tu fus traîné sur le champ devant son tribunal : il ordonna qu'on ouvrît ton estomac pour examiner s'il étoit plus large ou plus grand que celui des autres hommes ; mais ayant trouvé qu'il étoit égal, il permit à tous les animaux de reprendre sur le corps de leur destructeur la substance qui leur appartenoit, & dans l'instant tu fus dévoré par

plus de dix mille qui fondirent sur toi *.

Cette histoire fit une telle impression sur le Sophi, qu'il s'abstint depuis de l'usage des viandes.

* Nos Chanoines n'ont jamais eu de pareilles visions.



L E T T R E LXXII.

A Ibrahim Mollack.

OUI, divin Mollack, je suis toujours plus convaincu de ce principe ; l'infidélité procède d'un esprit d'orgueil & de présomption, Le Prophete plonge les esprits fiers & incrédules dans les plus profondes ténèbres ; il punit l'endurcissement de leur cœur par la dépravation de leur jugement. Comment pourrois-je autrement me rendre raison de tout ce que j'ai vu pendant mon séjour.

J'ai vu un Peuple dont le bien-être dépend du commerce , abandonné au luxe & surchargé d'impôts qui ruineront ses manufactures au-dedans & tourneront la balance du commerce étranger contre lui.

Je l'ai vu se glorifier de l'immensité
de

de ses richesses , lorsqu'il est réduit tous les ans pour soutenir la dépense du gouvernement , à augmenter une dette de plus de cinquante millions.

Je l'ai vu plongé dans une sécurité létargique sur l'état florissant du crédit public , parce qu'il avoit une grande provision de papier qui circuloit comme l'argent ; mais qui à la première alarme & au moindre malheur , pouvoit dans un instant devenir encore du papier.

Je l'ai vu constamment occupé de ses anciennes loix pour les réformer , faire des meilleurs réglemens & ne prendre aucun soin de leur exécution ; ardent à déclarer les abus du gouvernement & assez tranquille pour les laisser accroître.

Je l'ai vu dans la dernière extrémité , faute de bras pour soutenir ses manufactures , permettre à plus de mille hommes robustes & industrieux

306 NOUVELLES LETTRES
de mandier dans les rues, & à cent
mille autres de vivre dans l'oïfiveté,
sous prétexte qu'ils acquéroient des
connoissances.

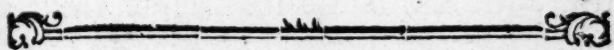
Mais la plus surprenante de toutes
les merveilles que j'ai vues & qui
prouve bien plus la présomption,
c'est qu'il prétend maintenir la liberté
par la corruption.



L

JE

ta no
huml
un fl
es co
il t'a
les tr
ta ga
me p
de n
d'un
Prin
trati
tous
fidél
rêts
les p
que



L E T T R E LXXIII.

Selim à Mirza.

JE te félicite, mon cher Mirza, de ta nouvelle dignité. Je me prosterne humblement devant toi, non comme un flatteur, mais comme un ami. Tu es comblé des faveurs de ton Maître, il t'a élevé à la droite de son trône, les trésors de la Perse sont commis à ta garde; les honneurs rendent l'homme plus grand quand ils lui donnent de nouvelles vertus. Tu es revêtu d'une charge bien importante au Prince & à son Peuple, ton administration leur est utile à tous les deux, tous les deux ont un droit égal à ta fidélité; si jamais tu sépares leurs intérêts, si tu préfères l'un à l'autre, c'est les perdre tous deux. N' imagine pas que ton Maître fera plus riche en

ufurpant le bien de ses Sujets. De tels larcins sont des pertes irréparables, ils peuvent servir dans l'instant à satisfaire un intérêt sordide; mais ils dessèchent les sources de l'opulence. Je te rappellerai ici les paroles d'un Trésorier Anglois, sous le regne d'Elisabeth. Je n'aime pas, disoit ce bon Ministre, voir les trésors enfler comme la rate, lorsque les autres parties du corps sont dans la langueur. Aie le soin de prévenir un tel malheur, sauve au Public une dépense inutile, économise sur les plus nécessaires. Les impôts sont une ressource passagère, mais une destruction permanente.

Ne te borne point à diminuer les subsides, délivre le Peuple d'une multitude de Receveurs qui lui sont plus funestes que les subsides mêmes.

Comme tu es le canal des bienfaits du Monarque, fais en sorte qu'ils soient la récompense du service & du

mérite, & non le falaire des parafites & des flatteurs de ton Maître ou des tiens. Eleve-toi au-deffus du vulgaire par la fupériorité de ton génie plus encore que par ta dignité, & fonge plutôt à faire régner la Perfe fur l'Afie entiere, qu'à régner toi-même fur la Perfe.

Celui-la feul eft Miniftre d'Etat ; dont les fervices font néceffaires au Peuple ; les autres font les créatures du caprice & deviennent efclaves dès qu'ils aspirent à en avoir.





L E T T R E LXXIV.

Selim à Mirza.

LE vertueux Abdallah est de retour en Angleterre, après une absence de quatorze mois. J'ai remis dans ses mains l'aimable Zélis, que j'avois traitée comme une sœur. Rien n'a été plus touchant que cette scène. La jouissance de la plus belle femme du monde ne pourroit me donner autant de plaisir que cet acte d'humanité; c'est beaucoup plus sans doute de faire deux heureux, que de l'être soi-même.

Mais il faut que je dépose en ton cœur une des plus grandes preuves de la foiblesse humaine, & de la bizarrerie de nos passions. Depuis que j'ai rendu Zélis à son mari, je n'ai pas joui d'un moment de tranquillité; sa

beauté que je voyois sans émotion , lorsqu'elle étoit en mon pouvoir , m'a enflammé peu à peu , de façon que j'en ai presque perdu la raison. Je ne puis supporter de la voir dans les bras de celui à qui je l'ai donnée ; si la honte & le désespoir ne me retenoient , j'oserois la lui demander encore. Dans cette inquiétude & ce désordre de mon esprit , il ne me reste qu'un parti à prendre , c'est de fuir loin de ses charmes & de me défier de ma foible raison. Je l'ai résolu , je retourne dans mon ferrail , je tâcherai , par les attraits de la variété , d'effacer l'impression de Zélis. Je m'embarque pour le Levant , au commencement du mois prochain. Je partirai sans laisser même soupçonner à Zélis la cause de mon départ. Abdallah ne connoîtra jamais que j'ai pû être son rival , je ne veux altérer ni son bonheur ni

312 NOUVELLES LETTRES

son amitié pour moi. Tu es le seul
que j'ose faire le confident de ma fo-
lie, & j'espere que tu me plaindras
au lieu de me blâmer.



1.
LETTRE

L E T T R E L X X V .

Selim à Mirza.

MON vaisseau est dans l'embouchure de la Tamise, & tu peux espérer de voir bientôt ton ami. Son esprit est beaucoup altéré par ses voyages; mais son cœur est toujours le même.

Je serois ingrat & injuste si je quittois cette isle sans exprimer toute l'estime que j'ai conçue pour les Anglois. J'ai admiré leur pénétration; j'ai été touché de leur franchise. A ces qualités je puis encore ajouter la politesse dont leurs voisins mêmes pourroient être jaloux; mais je suis affligé qu'ils ne l'aient acquise que par la perte de quelques vertus plus solides & plus essentielles. Leur industrie m'a charmé, leur commerce est une preuve de sa perfection; leurs ennemis rendent jus-

D d

tice à leur valeur ; ils sont puissans, braves, redoutables, & ne perdront leur gloire qu'avec leur liberté. C'est à la seule constitution de leur gouvernement que sont attachés tant d'avantages : si elle vient à se corrompre & à se détruire, elle deviendra la plus méprisable & la plus malheureuse du monde. Car qui peut aggraver davantage la misère d'une Nation opprimée, que le souvenir de son bonheur ? Les traces de la liberté qui ne peuvent s'effacer, sont un reproche continuel qui l'accable & qui la punit d'avoir dégénéré. Si l'esclavage étoit supportable, qui ne choisiroit plutôt les soleils brûlans d'Agra ou d'Isbahan, que le climat froid & le sol stérile de l'Angleterre.

J'ai pris congé de mes amis avec cette affection que méritent les services qu'ils m'ont rendus, je les ai payés par des avis salutaires. Veillez sur votre

conf
son c
tyra
emp

P E R S A N N E S. 315

constitution , leur ai-je dit , c'est par
son courage qu'un Peuple renverse les
tyrans , c'est par sa vertu qu'il les
empêche de naître,

Fin des Lettres Persannes

TABLE

DES MATIERES.

A

<i>ABDALLAH</i> , Persan, demeurant en Angleterre sous le nom de Za- bulon, son éloge,	118
— Prie Selim d'épouser sa femme, pourquoi?	175
— Retourne en Angleterre après une absence de quatorze mois, Se- lim lui remet Zélis,	310
<i>Académies</i> ,	135
<i>Alcoran</i> , sa réputation,	280
<i>Ambition</i> , ses effets,	25
<i>Amour</i> (l') ne peut pas être durable, pourquoi?	12
<i>Amour conjugal</i> ,	177
<i>Amour paternel</i> ,	ibid.
<i>Amour platonique</i> , opinion hypocrite de quelques femmes, histoire à ce sujet,	34
<i>Amours</i> de Ludovico & d'Honorio,	35



DES MATIERES. 317

- Angleterre* ressemble à un vaste jardin,
pourquoi? 210
- Est à l'abri des invasions par sa
situation, 223
- Différence de son gouverne-
ment aux Monarchies absolues,
224
- A quoi elle doit ses privileges,
226
- Sa constitution, 239
- Conformité de son gouverne-
ment avec celui de Normandie,
244
- Son état pendant le regne d'Elisabeth,
247
- N'a d'autre rempart que la mer,
276
- Prend intérêt aux affaires de
l'Europe, pourquoi? 290
- En quoi elle se distingue des
autres Nations, 298
- Anglois*, leur liberté diminue tous
les jours, pourquoi? 49
- N'ont pas toujours été tolérans,
141
- Les talens militaires ne jouissent
pas chez eux des hommages qui
leur sont dus, 207

- Ils s'épuisent en récompenses
pour les Négociateurs *ibid.*
- Un arpent de terre cultivé par
leurs mains , rapporte davantage
qu'un vaste champ cultivé par un
Esclave Persan , pourquoi ? 211
- Leur origine , 239
- Le dernier période de leur gloire
& de leur bonheur a été sous le
regne d'une femme , 247
- Leur négligence pour les besoins
publics , 275
- Sont peu animés par la religion,
la vertu, l'honneur ou l'amour de
la patrie , 286
- Leurs vertus , 313
- Ce qu'ils ont perdu en devenant
polis , *ibid.*
- S'ils perdent leur liberté , à quoi
sont-ils exposés , 414
- Assemblée* du Peuple, ce qu'elle étoit
sous les Saxons , 247
- Athée* , nom que les Prêtres des Tro-
glodites donnoient à ceux qui ne
pensoient pas comme eux , 85
- Avarice* , vice favori des vieillards , 37
- Avocats* , leurs fonctions , 22

B.

- B**ONHEUR, réflexions d'un Gentilhomme à ce sujet, 165
Bourse (la), lieu respectable, à quoi elle sert, 173.

C.

- C**ANDIDAT, moyen assuré pour qu'il obtienne la voix des Electeurs, 221
Cartes à jouer, talismans mystérieux qui rendent les hommes forcenés, 29
 — Elles décident du destin de ceux qui s'amuse à les combiner, 31
Cérémonie en usage dans la Perse, 145
Chambres des Communes, 49
 — Remercée par le Roi lorsqu'elle accorde des subsides, pourquoi? 168
 — Sa situation pendant quelques siècles, 249
Chancelier, ce qu'il étoit autrefois, 133
 — Ce qu'il est devenu, 134
Charles I, son caractère, 254
 D d i v

- Sa dévotion fut la cause de ses malheurs, *ibid.*
- Charles II*, son rappel, 258
- Ordre qu'il mit dans le Gouvernement, 259
- Son caractère, 260
- Exemple qu'il donne de la corruption à la Noblesse de son royaume, *ibid.*
- Circoncision*, marque visible d'Orthodoxie dans la religion Musulmane, 139
- Clergé*, d'où sont venues ses richesses, 241
- Dépouillé de ses immenses possessions, lors de la réformation, 250
- Combats* (les) de gladiateurs, de dogues & de sangliers, entretiennent les Anglois dans l'esprit de liberté, 16
- Commerce*, à quoi il doit son éclat, 50
- Le luxe est une preuve de sa décadence, *ibid.*
- La bonne foi est sa base, *ibid.*
- Conversation* de deux Gentilshommes Anglois sur les combats des gladiateurs, 15
- Entre un Gentilhomme camp;

DES MATIERES. 321

gnard, un Avocat & un Courti-	
fan,	292
<i>Cour de Chancellerie,</i>	132
— Ses décisions peuvent s'écarter	
de la loi, dans quel cas,	<i>ibid.</i>
<i>Couronne</i> , ce que c'est,	237
<i>Cromwel</i> , son caractère,	257

D.

<i>DANORS</i> , leur invasion en An-	
gleterre, ce qu'elle occasionna,	244
<i>Débiteur</i> insolvable détenu dans les	
prisons, combien de temps,	21
<i>Despotisme</i> , sur quoi fondé,	201
<i>Dulcinée du Toboso</i> ,	143
— Comparaison de la conduite de	
son Chevalier, avec ceux qui ont	
établi les différentes religions,	144

E.

<i>EDUCATION</i> , dangereuse quand	
elle est mauvaise,	56
— Réduite à quoi,	192
<i>Education des Femmes</i> , en quoi elle	
consiste,	196

<i>Electiōns</i> , troubles qu'elles excitent,	214
<i>Elisabeth</i> , sa conduite,	250 251
— Sa conduite dans le choix de ses Parlemens,	266
<i>Eloquence</i> , dangereuse dans un état libre, pourquoi,	182
— Ce qu'elle est,	183
<i>Enthousiasme</i> , ce qu'il est,	143
— Ses effets,	285
— Mahomet & ses Disciples ont été ses premiers Esclaves,	<i>ibid.</i>
<i>Enthoufiastes</i> sous le regne de Charles I, ce qu'ils auroient fait s'ils eussent été unis,	285
<i>Epitaphe</i> d'un homme d'affaire outré,	126
<i>Esclavage</i> , assoupissement dans lequel il plonge les Nations qui y sont soumises,	225
— Dans quel climat plus supportable,	315
<i>Espagne</i> , en quoi elle se distingue des autres pays,	298
<i>Eunuque</i> , chante sur le théâtre & excite les Femmes à la volupté, au lieu d'être le gardien de leur vertu,	5
<i>Evêque</i> , ses vertus,	232

DES MATIERES. 323

— Ce qu'il étoit dans le premier
âge du christianisme, 292

F.

F *ACTIONS* comparées aux tem-
pêtes, 225

Fidélité, la mauvaïse application de
ce mot dangereuse, 264

— Ce qu'il signifie, *ibid.*

Fortune, (la) a beaucoup de part aux
événemens qu'on attribue à la po-
litique, 246

France, la conduite d'un de ses Rois
envers ceux qui commandoient ses
armées, 209

— En quoi elle se distingue des
autres pays, 298

G.

G *OTS*, origine de leur gouverne-
ment, 238

Gouvernement mauvais, dans quel cas,
187

— Ce qu'occasionne son étude,
228

Gouvernement Saxon, 243

- Grands*, leur table, 299
Guerres domestiques minent la constitution d'un Etat, comment, 224

H.

- H***ISTOIRE*, nécessité de l'apprendre pour bien connoître les mœurs des Peuples chez lesquels on voyage, 235
Historiens, remplis de préjugés & difficiles à concilier, 235
 — Point où ils different le plus en Angleterre, 236
 — Leur vanité à l'égard des constitutions originelles de leur pays, 238
Hommes(les) ne jugent que selon les lumières du parti où ils se trouvent engagés, 8
Honneurs rendent l'homme plus grand, dans quel cas? 307
Honorio, Amante de Ludovico, 35
 — Condition qu'elle lui impose en l'épousant, 38
 — Prise par un Corsaire Africain, est destinée aux plaisirs du Bey de Tunis, 40

DES MATIERES. 325

- Change de religion, 46
- Elle ne veut plus de Ludovico ,
pourquoi? 47

I.

- J**acques I, sa conduite , 252
- Jacques II* perd sa couronne, pour-
quoi? 262
- Jeu*, Noblesse d'Angleterre livrée à
ses déportemens & dupée, 31
- Son ivresse provient de celle
qu'occasionnent les liqueurs fortes,
31
- Impôts*, ce qu'ils font , 308
- Imprimerie*, ce qu'elle est dans un état
libre, 201
- Infidélité*, d'où procede, 304
- Intérêt*, est le frein des passions, & quel-
quefois de la liberté, 225
- Joueurs* comparés à des Magiciens ,
29
- Leur bien est aussi incertain que
leur qualité & leur honneur, 31
- Italie*, en quoi elle se distingue des
autres pays, 298
- Juge*, ne prend rien en Angleterre
pour son jugement, 130
- Est forcé de se déterminer sui-

vant le sens littéral de la loi,	131
<i>Jurés</i> , ce qu'ils sont,	128
— Leur nombre,	<i>ibid.</i>

K.

K <i>OULI MOLLACK</i> , éloge de sa sainteté & de son mépris pour le monde,	18
--	----

L.

L <i>IBERTÉ</i> , prix de la,	119
— Gagne à ce que les loix ne puissent être interprétées,	131
— Quel est son plus ferme appui,	271
— Trouve un zélé défenseur dans la personne d'un Avocat,	292
<i>Liberté de penser</i> , en quoi consiste,	293
<i>Loi</i> , ne peut être interprétée en An- gleterre,	131
— Dans les autres pays la raison l'explique lorsqu'elle est douteuse,	<i>ibid.</i>
— Elle prête quelquefois des armes contre elle-même,	265

DES MATIERES. 327

- Loix*, leur explication mene à la fortune, comment ? 23
- Comparées à un bâtiment gothique, 129
- Lords*, 170
- Ludovico*, Amant d'Honorio, 35
- Il l'épouse, à quelles conditions, 38
- Il va avec Honorio dans l'isle de Corse pour prendre possession d'un héritage que son pere lui a laissé, 39
- Il est pris par un Corsaire Africain, *ibid*,
- Il enseigne la musique aux enfans de son Maître, 41
- Il inspire de l'amour à la femme du Corsaire, *ibid*,
- Fatime lui envoie son Esclave favorite, 42
- Il se rend dans l'appartement de Fatime, *ibid*,
- Il est découvert par le Corsaire, il saute par la fenêtre, 43
- Le jaloux le soupçonne & se venge en Musulman, *ibid*,
- Son habileté dans l'art du chant parvient aux oreilles du Dey, 44

- Il fait équiper un vaisseau pour enlever Honoria, *ibid.*
 — Il fait part à Honoria de son projet & de sa perte, celle-ci ne veut pas le suivre, pourquoi? 45

M.

- M**AITRE DE DANSE, sa conversation dans un café, 283
 Marchand ruiné, pourquoi? 26
 Mariage, pourquoi n'est pas si fréquent en Europe qu'en Perse? 10
 — Choix bizarres qu'il occasionne, *ibid.*
 — Quest-ce qui le fait? 58
 Mari ruiné par la prodigalité de sa femme, pourquoi? 24
 Maris, sont les rivaux les moins à craindre pour les Amans, 57
 — Font quelquefois la paix avec leurs femmes par la médiation d'un Amant, 58
 — Il en est des jaloux, mais l'on en rit, *ibid.*
 Médecins, en quoi consiste leur art, 91
 Mehemet Ali songe qu'il raconte à Shah-abbas

DES MATIERES. 329

- Shahabbas à propos de quoi? 301
Monarchie, sa différence avec l'aristocratie, 120
Mots, leur interprétation quelquefois dangereuse, 264
Musique, différens partis qu'elle occasionne, disputes à son sujet, 8

N.

- Nobles*, comment ils parviennent à dominer sur le Peuple, 245 248
Normands, leur invasion en Angleterre, ce qu'elle occasionne, 244

O.

- Opera*, son origine en Angleterre, 5
Orateurs, quel est leur but, 183
 — Parviennent aux plus grands honneurs, 185
 — Ont en Angleterre les récompenses dues aux Militaires, 207

P.

- Papier* de commerce, à quel exposé, 305

<i>Parlement</i> institué, pourquoi ?	49
— Son origine en Angleterre,	247
— A fixé les revenus du Roi, pour- quoi ?	267
— Tems de sa durée,	270
<i>Persecution</i> ,	142
<i>Peuple</i> , c'est chez lui qu'on doit ap- prendre à le connoître,	3
— Ses droits sont aussi sacrés que ceux du Prince,	242
— Ce qu'il doit faire pour conser- ver sa liberté,	315
<i>Philosophes</i> , eux seuls peuvent bien conduire un systême de politique,	273
<i>Politique</i> ,	288
<i>Portrait</i> d'un Gentilhomme Anglois, spectateur d'un combat de gladi- ateurs,	15
<i>Postérité</i> , Tribunal seul équitable,	237
<i>Presse</i> , opposition du Mufti à son éta- blissement à Constantinople,	200
— La politique s'oppose avec sa- gesse à ses progrès, dans quel cas ?	201
— Comment plus utile au Public,	203

DES MATIERES. 331

- Procureur*, vient à bout en Angle-
 terre, comme dans tous les pays,
 de ruiner ses Cliens, 130
- Propriété* (droit de), à quel point
 respecté en Angleterre, 51
- *Moyen* qu'on emploie pour
 l'usurper, *ibid.*
- *Connu* dès les premiers temps
 du gouvernement Anglois, 240
- *Pourquoi* respecté? *ibid.*
- Puritains*, origine de cette secte, 253
- *Hais*, par Jacques & son fils,
ibid.

R.

- R***ELIGION*, la véritable brille
 assez par elle-même, sans qu'on la
 défende, 144
- *Est* souvent obscurcie & em-
 brouillée par les charmes de l'élo-
 quence, 188
- *Sa* réformation, ce qu'elle occa-
 sionna en Angleterre, 250
- *Chrétienne*, quelle est la marque
 visible de son orthodoxie, 132
- Richesses*, (les) donnent des charmes à
 la vieillesse, 10
- Roi*, comment heureux, 152

- Considéré en Angleterre sous
deux points de vue, 168
Romains, leur conduite dans le pre-
mier temps de leur république,
183
Rois d'Angleterre, leur histoire, 247
— En quoi consistoient leurs reve-
nus, 267
— Sont dans une dépendance con-
tinuelle du Peuple, pourquoi? 268

S.

- S**AGESSE, (la) en quoi consiste, 162
Savant, détenu dans les prisons,
pourquoi? 26
Savans, comment récompensés en
Angleterre? 135
Science, où elle mene, 26
Selim, part d'Isfahan, motifs de son
voyage, 1
— Part seul, pourquoi? 2
— Sa promptitude à apprendre la
langue Angloise, 3
— Ses réflexions sur la différence
des mœurs & des usages des diffé-
rens Peuples, 4
— Sur des femmes qui se passion-

DES MATIERES. 333

- noient pour un Eunuque , 6
- Son étonnement en voyant une
assemblée de jeu , pourquoi ? 29
- Se rend amoureux d'une jolie
personne , 113
- Il la demande à sa mere , il l'ob-
tient , pourquoi ? *ibid.*
- Il la refuse ensuite , pourquoi ?
117
- Conversation avec un Soldat li-
centié , 121
- Il est sollicité par un Docteur
Chrétien d'abjurer sa religion ,
138
- Va dans une maison à vingt
milles de Londres , 146
- Son embarras à dîner , 148
- Conversation sur les virtuoses à
laquelle il n'entend rien , *ibid.*
- Songe , 157
- Converse avec un Gentilhomme
qui se donnoit le titre de Philo-
sophe , parce que l'abus des plaisirs
l'avoit conduit à l'apathie , 161
- Pris pour un Ministre Allemand ,
risque de perdre la vie , pourquoi ?
215
- Il est amoureux de Zélis , il la

rend à son époux , & se détermine
à la fuir , il part pour le Levant,

311

Système politique , pour être parfait
par qui doit-il être fait?

273

— Tendent tous à la tyrannie ,
ibid.

T.

T A B A C , éloge de cette plante ;

218

Tolérance ,

141

Toris , leur différence avec les Whigs,

229

Traitans , comparés à des joueurs ,

33

Traités , leur nombre ,

290

— Leur inutilité , *ibid.*

Trésorier de la Reine Elisabeth , pa-
roles remarquables ,

308

Troglodites , leur histoire redigée par
Usbeck , est admirée par Selim ,

60

— Continuation de leur histoire ,

61

— Le vieillard à qui ils offroient la
couronne , la refuse , ils conservent
leur liberté ,

62

DES MATIERES. 335

- Ils sont vaincus par les Barbares,
sur qui ils avoient remporté leur
derniere victoire , *ibid.*
- Ils se nomment un chef, pour-
quoi? 63
- Il leur conseille de porter la
guerre dans le pays ennemi, 64
- Discours d'un vieillard pour les
en détourner , *ibid.*
- Ils suivent l'avis de leur chef,
remportent une victoire signalée
sur tous les Peuples qui s'étoient
ligués contr'eux , 66
- Ils placent leur chef sur le trône,
pourquoi? *ibid.*
- Partage des biens conquis, 68
- Inégalité des conditions , pau-
vres & riches , delà , vices sans nom-
bre, *ibid.*
- Ils mettent le droit de juger les
Citoyens dans les mains du Roi ,
69
- Senat & loix , 70
- Abus des loix , 71
- Leur explication devient diffi-
cile & incertaine, 73
- Discours d'un bon Troglodite
sur le respect dû aux premieres
loix, *ibid.*

- Abus du droit & de la façon de
juger, 76
- Différentes Cours de justice, 77
- La simplicité de leur religion se
corrompt, 79
- Leur premier Roi est déifié par
son fils, *ibid.*
- Ils le réverent, *ibid.*
- Ils établissent un ordre de Prêtres
pour servir les autels, 81
- Ils rendent la Couronne hérédi-
taire dans la famille du premier
Roi, 89
- Voyagent en Perse & en appor-
tent le luxe dans leur pays, 90
- Ils se font traîner par des Es-
claves, ils connoissent les Méde-
cins, *ibid.*
- Ils connoissent ce qu'on nomme
philosophie, 94
- Etablissement d'une Académie
de Philosophes parmi eux, 95
- Un sage s'y oppose, il voudroit
en faire une d'ouvriers, il la croit
plus utile, 77
- Ils font des réglemens pour ar-
rêter la licence, 107

DES MATIERES. 337

V.

- V**ENITIENS, ce qu'ils faisoient
à ceux qu'ils soupçonnoient d'être
éloquens, 187
- Vénus* sortie du fond des eaux, vertu
qu'elle a donné à cet élément, 39
- Vérité* toujours altérée, par qui? 237
- Verroux* inutiles pour garder la vertu
des femmes, dans quelles occa-
sions? 54
- Vin*, application de son abstinence à
la religion Musulmane, 19
- Opposition des Prêtres à son
abstinence, 20
- Visites*, leur cause, 152
- Usbeck* donne des lettres de recom-
mandations à Selim, à quoi utiles? 3

W.

- W**HIGGISMES, 229
- Whigs*, leur différence avec les *Toris*,
ibid.

Z.

- Z**ELIS, femme d'Abdallah, son
amour pour son mari, 178
- Ff



